O MUNDO DO LIVRO
11-L. DA TRINDADE-13
TELEF. 369951
LISBOA

RB167,739

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

Professor

Ralph G. Stanton

VALFRAGA

MANOEL DE SOUZA

C. Fourmo
9 7bre 1845.

NAUFRAGE

DE

MANOEL DE SOUZA.

SCEAUX. — IMPRIMERIE DE E. DÉPÉE.

NAUFRAGE

DE

MANOEL DE SOUZA

DE SEPULVEDA

ET DE

DONA LIANOR DE SÀ

Poëme portugais

DE HIERONIMO-CORTE-REAL,

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR ORTAIRE FOURNIER,

Auteur d'une Traduction des *Lusiades*.

PARIS

CARRIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

AUX TERNES, BARRIÈRE DU ROULE.

LERICHE, LIBRAIRE, PLACE DE LA BOURSE, 15. | BISTOR, LIBRAIRE, PASSAGE VÉRO-DODAT, 26.

1844

MANOEL DE SOUZA

DE SEPULVEDA

ET

DONA ELVIRE DE SA

PAR ORTAIRE FOURNIER.

PRÉFACE.

De toutes les littératures vivantes, la moins connue en France est, sans contredit, la littérature portugaise ; et, sans les savants travaux de MM. Magnin, Dubeux et Ferdinand Denis, poètes et écrivains de cette nation, à part Camoëens et deux ou trois autres noms que nous ne citerons pas, seraient pour nous comme s'ils n'avaient jamais existé. Il en est un surtout, contemporain de l'illustre auteur des *Lusiades*, celui qui peut-être prend immédiatement place après lui sur le Parnasse lusitanien, Hieronimo Corte-Real, qui, plus que tout autre, a éprouvé ce malencontreux destin. Et pourtant Corte-Real est une de ces intelligences d'élite dont le ciel est avare, un de ces sublimes enchan-

teurs dont la voix harmonieuse évoque toutes les puissances créatrices de la pensée, dont l'imagination, riche et féconde, trace un large sillon dans le magnifique champ de la poésie, et en fait jaillir des gerbes étincelantes.

D'où vient donc que cet astre resplendissant s'est ainsi trouvé enveloppé du funèbre crêpe de l'oubli? D'où vient que son œuvre, si digne des honneurs de l'immortalité, est si longtemps restée couchée dans la poussière? C'est qu'elle s'est produite dans un moment où tout ce qui avait vie en Portugal mourait, où le génie de la conquête, étendant ses lugubres ailes sur la patrie du poète, précipitait hommes et choses dans le plus épouvantable chaos.

Le Portugal avait joué ses destinées dans une bataille; il l'avait perdue, et à dater de cette période fatale, une nuit profonde, universelle, immense, et qui dura plus d'un siècle, tint ensevelie comme dans un vaste linceul cette Lusitanie si grande, si fière, si héroïque, dont le Camoëns avait chanté les merveilles, et avait aussi, hélas! prophétisé la chute. Ce ne fut pas qu'une époque de déchéance, ce fut une véritable ruine. Les ennemis même du Portugal en furent effrayés. La langue de Camoëns menaçait de devenir une langue morte,

Le jour où Philippe II, roi d'Espagne, fit son entrée dans Lisbonne, on y parlait castillan. Corte-Real venait d'achever son œuvre lorsque se produisit cet épouvantable cataclysme; qu'on ne s'étonne plus dès-lors si le gouffre se referma sur elle, malgré l'éclat passager dont elle brilla; qu'on ne s'étonne plus si Corte-Real fut oublié, lorsque le génie de tout un peuple allait peut-être s'éteindre.

Le sujet du poëme est un grand malheur arrivé dans la terre désolée du Cap, quelque temps avant la naissance de Corte-Real, et dont par conséquent la tradition était encore vivante. C'était une de ces poignantes infortunes qui laissent d'éternels souvenirs aux cœurs les moins capables de profondes émotions. Quelle impression ne dut-elle pas faire sur l'âme du poète qui, comme Luiz de Camoëns, ne se contenta pas de puiser aux chroniques contemporaines, mais alla s'abreuver aux sources de la poésie réelle. Il parcourut, dit le savant auteur des *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal,* les mers de l'Inde, et peut-être il interrogea, sur la terre désolée du Natal, quelque vivant témoin du naufrage de Sépulvéda et de son épouse infortunée Lianor de Sà.

On ne sera pas surpris si trop souvent Corte-Real

emploie les formes mythologiques ; au quinzième et au seizième siècles, l'emploi des mythes de l'antiquité était chez les Portugais presque un souvenir de religion, ou tout au moins une tradition de langage qu'il fallait des siècles pour effacer.

Nous voudrions pouvoir rapporter dans son entier le remarquable travail de M. Ferdinand Denis, sur Corte-Real, travail qui fait partie de son ouvrage déjà cité, les *Chroniques chevaleresques* ; mais l'espace nous manque, et nous sommes forcés, à notre grand regret, de ne citer que les fragments suivants qui se rattachent principalement à la biographie du poète :

« Hieronimo Corte-Real, seigneur du majorat de Palma, était le fils du capitaine donataire des îles Tercère et de Saint-Georges ; et, comme il nous l'apprend lui-même dans une lettre de Philippe II, il descendait des illustres familles espagnoles de Baçan et de Mendoça. L'année de sa naissance est restée ignorée. Son sort fut bien différent de celui des poètes contemporains ; tout porte à supposer qu'il jouit d'une haute opulence, et il est prouvé qu'il occupa le rang de capitan-mor d'une flotte qu'on avait envoyée croiser dans les mers de l'Afrique et de l'Asie. Dans ce poste élevé, il acquit une juste réputation militaire, et rien ne nous indique

qu'il ait eu à se plaindre du sort. Ceci avait lieu en 1571, à peu près à l'époque où Camoëns composait son poëme dans l'exil, et peut-être au temps où ses créanciers le jetaient en prison. Corte-Real ne paraît avoir eu aucun rapport avec le grand poète. Barbosa Machado, fort sobre de détails sur sa vie privée, ne dit rien à ce sujet.....

« Traité de magnifique et illustre seigneur par Philippe II, auquel cependant il ne demanda rien, marié à une femme qu'il aimait, Corte-Real paraît avoir passé les temps de trouble, qui désolèrent le Portugal, dans une heureuse retraite. Il s'était retiré dans une maison de plaisance de son majorat, près de la ville d'Évora, qui de tout temps a été célèbre en Portugal, par ses sites admirables et par ses antiquités; on nous le représente comme affectionnant la solitude et la retraite. Durant des heures entières, dit un de ses biographes, il restait sur une colline, au milieu d'âpres rochers; de cette éminence on découvrait de vastes campagnes et, pour me servir des expressions toutes Portugaises de Barbosa, là, sa fantaisie errait librement, sa poésie trouvait des images.

« Corte-Real ne fut pas seulement poète, il fut, dit-on, musicien habile, et il eut la haute intelligence de la peinture. Vers le milieu du dix-huitième

siècle, la ville d'Évora conservait, comme preuve de son habileté en ce genre, un tableau de Saint-Michel, placé dans la chapelle das Almas, paroisse de Saint-Antaô. Nous ignorons si ce tableau existe encore.

« Rien ne nous apprend l'époque précise de la mort du poète; on suppose cependant qu'elle arriva vers 1593, dans l'heureuse retraite qu'il s'était choisie au Morgado de Palma. A cette époque il avait depuis longtemps marié sa fille à Antonio Souza et c'est à son gendre que nous devons l'impression du beau livre : le *Naufrage de Sépulvéda* qui ne parut qu'un ou deux ans après la mort du poète.

« Corte-Real, comme il convient aux hommes de valeur réelle, semble avoir eu le sentiment intime des beautés de son poëme; mais en ce temps de croyances sincères et de graves espérances, on ne s'en allait point demandant une heure de renommée : on faisait l'œuvre et on attendait. Il n'y a que le christianisme qui ait fait de tels miracles!

« Dieu a appelé à lui mon beau-père, écrivait à « D. Théodosio, duc de Bragance, le gendre de « Corte-Real, et parmi les choses dont j'ai hérité, « j'ai trouvé dans un portefeuille, où il recueillait « ce qu'il avait de plus précieux, cette histoire,

« ce vrai discours de la malheureuse destinée de « Manoel de Souza de Sépulvéda, et de Lianor, son « épouse, morts avec leurs deux petits enfants. Je « l'ai trouvée avec bien de la joie, car j'avais en- « tendu dire à mon beau-père, que c'était cette « œuvre qu'il considérait comme étant la plus « réellement fille de son génie.

« Oui, l'œuvre de Corte-Real est une œuvre de génie, et il s'en faut de bien peu qu'elle ne lui ait mérité une de ces couronnes qui ont consacré pour toujours le nom de Camoëns et celui du Tasse. »

ORTAIRE FOURNIER.

LE NAUFRAGE

DE

SÉPULVÉDA

ET DE

LIANOR DE SÁ.

CHANT PREMIER.

Naissance de D. Lianor, fille de Garcia de Sá. — Manoel de Souza en devient épris. — Le père de Lianor veut lui donner pour mari Louis Falçam, gouverneur de Diu. — On apprend alors qu'elle est unie à Manoel de Souza. — Chagrins qu'elle éprouve à la suite de cette circonstance, et surveillance dont elle est l'objet.

Je chante un événement malheureux, une triste catastrophe, une tragique histoire, la mort horrible de Sépulvéda ; et aussi la fin misérable de cette illustre reine de beauté, Lianor. A qui jamais la fortune s'est-elle montrée plus contraire? Qui son impitoyable roue a-t-elle précipité si bas, dans un tel abîme d'adversités?

O Rédempteur! qui par l'intervention de l'Esprit saint, avez pris naissance dans les entrailles si pures de la Vierge divine et sacrée, Dieu et homme parfait tout à la fois; ô Christ, qui au sommet du Calvaire avez été cloué sur la croix, et qui, en mourant pour nous, avez lavé nos fautes à la fontaine sanglante que fit jaillir de votre sein la lance de Longis*, c'est à vous, Seigneur, que je demande secours. Je ne veux pas de l'Hélicon, je ne dis pas à Apollon de m'inspirer doucement le souffle poétique, ni de me donner une science nouvelle, un génie brillant; je ne lui demande pas les sons harmonieux de sa lyre; je ne le supplie pas de rendre mon chant sonore, c'est votre seule faveur que j'implore, c'est vous seul que j'invoque pour chanter le cas acerbe et dur, le naufrage épouvantable, la terrible catastrophe de ceux qui, mille fois submergés par les ondes en fureur, là-bas, sur la terre inconnue, sont tous morts.

Dans le fertile Orient, dans cette contrée où le célèbre fleuve Indus roule avec impétuosité ses flots, où le Gange irrité, accélérant son

* Nom du soldat qui porta un coup de lance dans le sein du Christ, sur la croix.

cours, s'enfle et inonde la plaine, est situé le royaume de Canara. Son empire s'étend sur le territoire compris entre les deux fleuves, et remonte à une haute antiquité. Là, au pied de l'âpre chaîne des Gates, s'élève une noble ville qui adore le Christ : cette cité, qui parmi ses moyens de défense, compte surtout la cruauté brutale, la voracité horrible des alligators, féroces habitants des étangs fangeux d'eaux amères qui l'entourent. C'est là que vit le jour Lianor, la charmante fille de Garcia de Sà, personnage illustre, de la noble et glorieuse race des Sà courageux et renommés. Garcia de Sà exerçait dans ces régions la suprême puissance : en ses mains reposaient tout commandement, toute dignité. Son gouvernement fut sage ; heureux guerrier, chacune de ses campagnes ajoutait à ses triomphes, à sa gloire. Quand naquit Lianor, déjà le blond Apollon abandonnait le bélier à la toison dorée, et radieux, étincelant, prenait sa course vers le taureau, qui remplit de deuil la Phénicie; les collines élevées, la plaine, les hautes montagnes, toute la nature enfin revêt alors ses gracieux habits de fête. A la matinale et fraîche aurore, aux sombres et douteuses heures du soir, la sœur de Progné gémit;

la verte prairie se pare du lis éclatant, de la rose embaumée, qui étale ses trésors de pourpre et de neige ; enfin, de toute la riche variété des fleurs qui, dans les airs, répandent les plus suaves parfums. L'amoureuse Clytie cherche sans cesse Phœbus, son bien-aimé ; sur le bord de la fontaine transparente et pure, le beau Narcisse, déjà métamorphosé en fleur, lève la tête ; Narcisse pour qui Écho, changée en un misérable son, une voix confuse, fait, dans le creux des rochers, dans les vallées sombres et solitaires, entendre une plainte amère ; la cime des arbres, agitée par la fraîche et caressante haleine de Favonius, murmurant à travers les rameaux humides et verdoyants, soupire et se balance amoureusement.

Déjà le terme était arrivé ; déjà l'heure redoutable où l'épouse de Garcia allait payer son tribut à Lucine était sonnée ; un silence profond régnait dans les appartements ; tous, en de pieuses prières, demandent au ciel une heureuse délivrance. On se presse, on s'agite sans bruit ; les suivantes timides ne connaissent pas le repos : les unes, au moindre cri, s'élancent vers la porte avec inquiétude, les autres, entendant la voix de celle qui remplit les fonctions de

Lucine, sentent naître dans leurs esprits incertains un trouble indicible, une grande espérance. Déjà les amies arrivent; sous une gaîté feinte, sous un rire forcé, elles cachent la peine secrète et les appréhensions qu'excite en elles le dangereux et douloureux état de leur amie. Cependant résonne la voix tremblante et cassée de la matrone, pleine d'expérience; pour tromper le temps, elle raconte de merveilleux récits, des histoires joyeuses. Voilà l'heure : l'événement sera-t-il heureux, ou le sort contraire? Tous les cœurs palpitent de crainte et d'espérance.

Prudente et sage en telle conjoncture, la matrone invoque la divine assistance. De tendres pleurs se mêlent à un cri de triomphe : *Victoire!* Aussitôt, les bras en l'air, toutes s'en vont, courant çà et là, au hasard, répandant la joyeuse nouvelle. On se presse, on veut voir l'enfant, dont les formes paraissent avoir quelque chose de divin. « Que Dieu te donne, disent-elles, un sort prospère, un sort égal à la beauté dont il t'a dotée! » Chacune fait le signe de la croix, ce signe révéré qui met en fuite l'esprit malin et pervers, ce mortel ennemi des hommes. Les lèvres avides de la tendre créature s'attachent au

sein nourricier, blanc et gonflé de celle qu'on avait déjà choisie pour l'élever.

Cependant, aux éclats d'une joie bruyante ont succédé, dans le palais, le calme et le silence. On voit alors entrer, avec une contenance assurée, trois femmes semblablement vêtues, et d'une égale beauté ; toutes les trois portent une tunique de blanche soie. Si leurs corps ont l'apparence de ceux des mortels, ce ne sont pourtant que de vaines et fantastiques images, dont l'air, en se condensant, a formé les contours et les a rendus visibles à l'œil.

Le front joyeux, le sourire sur les lèvres, semant des fleurs à travers les airs, elles pénètrent dans l'appartement où repose Lianor, plongée dans un doux sommeil. Elles s'approchent et disent :

« Dieu te garde, charmante et si parfaite créature, lui qui t'a réparti tant d'avantages, et t'a « créée ainsi belle entre les plus belles. Qu'il « t'accorde de longues années, qu'il les sème « de fleurs, de joie et de prospérité, tu en es « digne ; que la fortune te comble de faveurs, « de biens et de félicité. »

L'enfant ouvre les yeux... La voix fatidique interrompt son doux accent ; déjà se plaint et

verse de tendres pleurs, celle dont la naissance honore le monde. Les trois Grâces s'asseoient à son chevet. Pour rappeler le sommeil qui s'est enfui, elles agitent doucement le berceau, et d'une voix suave elles continuent :

« Fuyez loin d'ici, heures maudites, n'appa-
« rais jamais ici, fortune contraire; accourez
« toutes, heureuses conjonctions du ciel pro-
« pice, venez voir cette beauté, cette merveille
« dont la renommée remplira l'univers! image
« du Créateur dans la créature, honneur de la
« nature qui vient de naître aujourd'hui, paré
« de mille dons et de mille grâces.

« Accourez toutes avec allégresse; apportez
« des fleurs, apportez des lys, apportez la blan-
« che asphodèle. Accourez, Vénus, accourez,
« Amour; accourez suivi des Amours, vos frè-
« res, car c'est pour eux que le ciel a produit un
« tel chef-d'œuvre. Amenez lui mille galants
« esclaves, heureux de souffrir des tourments
« si doux. Qu'elle soit l'honneur du monde où
« elle est née aujourd'hui, parée de mille dons
« et de mille grâces.

« Que de si beaux yeux enchaînent à son
« char mille âmes éprouvant le plus délicieux,
« le plus glorieux tourment; que leurs rayons

« enflammés, tout puissants, triomphent des « cœurs jusqu'alors indomptés; que ses bras, « accoutumés dès aujourd'hui aux conquêtes, « que ses formes enchanteresses lui soumet- « tent toutes les âmes, tous les cœurs, toutes les « existences. »

Ces chants harmonieux enlacent de nouveau dans un sommeil paisible et doux les membres délicats de Lianor. Alors s'évanouissent les incorporelles et vaporeuses figures; se perdant au milieu de l'air transparent, elles s'effacent tout-à-coup, laissant le vaste palais dans l'allégresse, et resplendissant d'une éclatante lumière.

Les trois ombres bienfaisantes, douces, célestes, ont fui... Peu d'instants s'écoulent... trois autres apparitions, lugubres, menaçantes, infernales, leur succèdent; leur front, siége d'une livide pâleur, inspire une insurmontable épouvante; leurs prunelles ardentes dardent des rayons enflammés. Leur regard tue : elles ont la tête hérissée de serpents innombrables, qui fouettent en sifflant leurs épaules, leurs seins, leurs fronts horribles, et les injectent d'un mortel venin. Elles pénètrent ensemble dans le palais : la rage les dévore; leur poitrine est

gonflée de fureur. Toutes les trois elles poussent des cris effroyables, qui glacent de terreur. Ce ne sont plus des chants d'une suave mélodie; elles frappent les airs de leurs accents tristes et lamentables, ne prophétisant que des malheurs. Elles entonnent cet hymne funèbre :

« Grâces joyeuses, fuyez; fuis, bonheur, loin « de cette enfant, qui ne vient au monde que « pour donner sujet à une tragique histoire. « Que la fin réservée à son extraordinaire « beauté reste en souvenir, au milieu des « morts les plus tristes. Que la lugubre sépul- « ture où elle laissera ses os, soit connue de « tous; qu'elle frappe tous les yeux, depuis les « lieux où s'élève le char enflammé du soleil, « jusqu'aux plages les plus reculées de l'Oc- « cident.

« Que l'horreur de son sort égale cette mer- « veilleuse beauté, dont la renommée s'étendra « par le monde. Que la mort furieuse, fa- « rouche, épouvantable, perce de ses traits ce « sein charmant, ce sein d'albâtre. Qu'après « une catastrophe cruelle, horrible, affreuse, « assaillie par tous les maux à la fois vomis « par l'enfer, elle succombe misérablement. « Entre toutes les femmes qui ont souffert, qui

« ont bu jusqu'à la lie la coupe de la douleur,
« qu'elle soit la plus malheureuse !...
« Que sa vie entière se traîne dans l'infor-
« tune : que le monde en soit épouvanté. Assise
« au faîte, à l'apogée du bonheur, qu'elle soit
« précipitée au plus bas de l'impitoyable roue.
« Que cette grâce divine, dont l'a douée
« la nature, s'enfuie ; qu'elle n'offre plus l'i-
« mage que d'un spectre : que dans leur prin-
« temps, le fil de ses années soit tranché sur la
« terre étrangère, au milieu des monts sour-
« cilleux. »

Après cette imprécation terrible, les funestes sœurs poussent un sombre cri ; puis, gémissant et hurlant, elles s'approchent de la couche, où repose doucement la charmante et gracieuse Lianor. Elles en font trois fois le tour, répandant sur elle, à travers les airs, de tristes rameaux du cyprès funèbre et de l'if mélancolique. Elles fuyent toutes les trois et laissent l'appartement infecté de venin... Elles disparaissent ; le ciel, la terre et l'air, à leur départ, prennent un aspect de fête.

Cependant le temps marche et poursuit sa révolution dans l'espace, consumant et renouvelant les âges. Il efface et dévore les beautés ; il en

suscite de nouvelles au monde étonné. Lianor croissait; sa beauté, ses charmes projetaient, avec l'âge, un éclat plus brillant encore; toutes ces grâces que se partagent entre elles les beautés réputées les plus parfaites, Lianor les réunissait. Des traits que lançaient ses yeux, étaient produits mille effets différents et contraires. Parfois leur regard donne la vie, parfois il suffit pour anéantir mille existences. Son visage, d'une éblouissante blancheur, est le siège de la candeur et de la pureté. Sa blonde chevelure, flottant en boucles d'or, rappelle le souvenir du sublime dieu du jour. Jamais sous le ciseau de Praxitèles ou de Phidias, le marbre éclatant ne prit des formes aussi belles; cette statue, qu'entre tant de chefs-d'œuvre, Zeuxis a laissée comme le plus parfait modèle, n'égalait pas les harmonieuses proportions du corps de Lianor; non, elle s'éclipsait, elle perdait tout son prix devant ce divin buste; c'est que le génie de l'homme reste forcément au-dessous de l'œuvre où Dieu nous initie à l'excellence de sa puissance créatrice. Le suave sourire qui se joue sur ses lèvres, enivre les airs; sa bouche entr'ouverte, étale les perles au milieu des rubis de l'Orient; la grâce perce en tous ses mouvements, et rehausse encore

tous les attraits dont la nature l'a pourvue. Sur sa poitrine d'ivoire, deux globes, dont la blancheur le dispute à celle de la neige et remporte la palme, forment, en se séparant une fraîche vallée où s'épanouissent les lys. Qui peut, (sans s'égarer,) louer ce que ne suffit pas à comprendre toute l'intelligence humaine? O fortune implacable, quelle fin si cruelle as-tu réservée à un chef-d'œuvre si parfait!

En grandissant, la charmante demoiselle soumet mille cœurs indomptables, et, grâce à elle, l'Amour, sans rencontrer aucune résistance, porte le ravage dans les âmes libres jusqu'alors. Ce n'est pas un véritable chevalier, celui qui ne s'offre pas à des coups si honorables; le sang ne coule pas dans ses veines, à celui qui ne sait pas sacrifier sa vie pour une cause si juste, si légitime. Cette beauté singulière, exerce son empire dans les pays opulents de l'Orient; pas un cœur ne trouve, contre elle, ni force ni courage; pas une âme ne peut, contre elle, défendre sa liberté. La flèche dorée, à la pointe aiguë, implacable, atteint, traverse toutes les poitrines; triomphe de tous les chevaliers; tous sont embrâsés des feux ardents d'une passion qu'ils renferment en eux. Les plus nobles, les

plus braves, les plus illustres, tous s'inclinent devant elle; les uns, au printemps de la vie, brûlent du désir de faire de grandes choses, de se lancer dans de vastes entreprises; les autres, chargés d'ans, à l'aspect vénérable, ont reçu les leçons de la sagesse et de l'expérience : leurs cœurs, depuis longtemps, ne brûlaient plus des feux empoisonnés de l'amour; mais, à quoi leur sert cette prudence, qui dans les importantes occasions, leur dicte les conseils les plus précieux? puisque, par un juste arrêt du sort, ils sont aujourd'hui sous l'empire d'une honteuse, d'une inexcusable passion, et se lancent dans ces excès qu'ils reprochent aux autres!

Et aux premiers! de quoi leur servent leur courage, leur vaillance, leur force d'âme, leur habileté, leurs talents, leurs hautes qualités? Un enfant aveugle triomphe d'eux. Injuste Amour, tyran des mortels, qui peut échapper à la puissance de ton bras, aux traits enflammés que ton arc décoche? Qui résistera à ta fureur, quand tu nous apparais étincelant de rage, possédé du désir de la vengeance? Qu'obtenons-nous de toi? des tourments affreux! Que cependant tes promesses étaient douces!.. C'est alors qu'en toi notre foi était plus grande,

qu'éclate à nos yeux ta méchanceté. Que gagnes-tu, déloyal ennemi, ou que prétends-tu, en nous plongeant dans l'abîme du malheur? Ah! faux ami, tu ne vis que de perfidies! tu mesures tes coups à la confiance que l'on t'a vouée!

Parmi tous ceux qui s'abandonnaient au leurre si doux de ce mal empoisonné, un seul, Manoel de Souza, reste muet, impénétrable; il dévore en silence ses horribles tourments. Il coule ses jours, entretenant une douleur, où le plaisir se mêle à la tristesse; il s'encourage par de flatteuses pensées; se voyant de tous le plus frappé, il se tient avec raison, pour le plus favorisé. Il nourrit, dans son triste cœur, cette flamme secrète, amoureuse, pleine de volupté; et pour alléger sa souffrance, il se laisse emporter par les aîles de son imagination oppressée dans l'espace, d'où il contemple les charmes qu'il brûle de posséder; l'infortuné vit de ces rêves; il contemple mille biens enchanteurs, mais bientôt il retombe dans la réalité. L'Amour, par une ombre d'espérance, redonne de la force à ce cœur si constant dans ses maux; il lui fait prendre en patience la cruelle position où l'a mis l'impitoyable fortune.

Phœbus, le frère radieux de Libitine, visitait sa quatrième demeure; déjà il y avait passé treize jours; il remplissait le monde d'allégresse, et répandait sur lui des trésors de lumière. La belle Lianor se rendit en ce temps, entourée de sa famille, dans un frais bocage, où s'élevaient des arbres pliant sous le poids de leurs fruits, où murmuraient de clairs ruisseaux, aux ondes limpides et pures. Alors se déchirait le voile des ténèbres; l'aurore matinale balayait du ciel les humbles étoiles, et de sa douce lumière éclairait la terre plongée dans les ombres humides. Lianor ne put sortir si secrètement, qu'on ne sût aussitôt la route qu'elle avait prise; sur ses pas, s'élancent mille regards, mille âmes, mille cœurs, ses esclaves. Ils se cachent au milieu des arbres verdoyants, sous l'ombrage desquels se livre à de tendres ébats la joyeuse Lianor. Elle mêle, enlace, et couronne de blanches fleurs, les boucles d'or de sa soyeuse chevelure; une robe de soie chatoyante entoure sa taille légère; mais ce voile ne cache pas l'éclat de sa beauté. Sépulvéda la vit.

L'Amour le guida dans un endroit convenable. En ce moment, un frisson glacial pénètre l'infortuné chevalier jusqu'à la moëlle des os;

emporté, hors de lui, il regarde... il regarde ce qu'il eût mieux valu mille fois pour son cœur ne pas voir. Enchaîné, il contemple ces yeux, ces yeux siège de la puissance de l'Amour, brasier ardent, où il allume ses traits; ces yeux, où Amour caché soumet un cœur, alors même qu'il se croyait libre, invulnérable; il contemple une fois, une autre fois encore, ce corps svelte; et aux attraits qui lui apparaissent, il rend, l'infortuné! il livre son cœur sans résistance.

En ce lieu, serpentait un fleuve paisible, aux ondes cristallines, au murmure sonore; de hauts et vigoureux frênes se mirent sans cesse dans les eaux limpides, de vertes prairies s'étendent de chaque côté de ses rives, et forment un riche tapis émaillé de fleurs variées. Environnée de jeunes filles charmantes, Lianor s'asseoit sur la fraîche verdure. En considérant une beauté si merveilleuse, les nymphes du fleuve, se cachèrent confuses; la vaine image, que réfléchissent les eaux, excite en elles la douleur et la haîne. On apporte des filets légers aux mailles serrées; avec eux l'on barre la rivière. L'eau frappée sur tous les points s'agite, s'obscurcit, devient trouble. La faible proie,

surprise dans les filets trompeurs, est attirée sur le bord, au milieu des éclats de la joie. Lianor choisit et sépare, des nombreux captifs pris dans les filets, les plus petits poissons; compatissante, elle les rend à leur humide demeure. Elle suit d'un regard satisfait, leur fuite rapide sous les eaux et les voit se cacher au sein du vert limon. Fêtant le retour de leur liberté, ils s'agitent et sillonnent les ondes en tous sens, délivrés de leur prison, sauvés du pire destin, épouvantés encore du danger qu'ils ont couru. Les rameaux des saules verdoyants, les branches des hêtres élevés, te cachaient alors, ô Sépulvéda : admirant dans le miroir transparent des eaux pures et cristallines, l'image de cette beauté que tu adores, tu écrivis ces vers sur le tronc uni d'un haut peuplier, où pendant longtemps on put les lire; tes vers, gravés en caractères frappants, disaient, tendre amant :

« Onde limpide, onde heureuse, à qui le
« sort accorde, aujourd'hui, le bienfait de
« jouir de cette société charmante, tu possèdes
« dans ton sein, la beauté qui surpasse les
« beautés les plus extraordinaires. Ah ! change
« son âme indomptable, inspire-lui ta dou-
« ceur, donne à son cœur la tendresse; que

« ses entrailles ne demeurent pas insensibles ;
« oui, inspire-lui la pitié, que la bonté avoue
« toutes ses actions.

« Anéantis ses résolutions cruelles, plus dif-
« ficiles à briser que des murailles de diamant;
« chasse de son cœur, cette obstination rigou-
« reuse où elle se complaît ; adoucis mes cha-
« grins, mes tourments ; accorde à mon mal,
« des heures propices ; si tu changes ses dis-
« positions, cette ardeur, ces feux qui m'em-
« brâsent et me consument, deviendront pour
« moi le bonheur, me feront goûter les joies
« du ciel.

« Ah! laisse-moi aussi me contempler dans
« la limpidité de tes eaux diaphanes, de ton
« liquide miroir; accorde-moi de voir mon
« image à côté de l'image de cette enchante-
« resse ; accorde-le moi, une félicité si men-
« songère sera pour moi le suprême bonheur ;
« je croirai à la douceur, à la compassion de
« ce cœur ingrat, insensible, dédaigneux; cette
« enivrante erreur sera pour moi un soulage-
« ment, un allégement à mes maux, aux tour-
« ments que j'endure. »

La fraîche rivière prit en peine les douleurs du jeune affligé ; elle calme ses ondes troublées,

offrant, aux yeux de Lianor, l'image de son constant adorateur. Lorsqu'apparaissent, à la gracieuse fille de Garcia, les traits de Sépulvéda, elle se lève et quitte la prairie que son absence attriste et dépare ; elle fuit loin de la voix confuse du fleuve murmurant, elle fuit loin de ces ondes argentines qui lui ont montré la vaine ressemblance de celui qu'elle n'aime pas. L'Amour, contemplant cette âme si superbe, ce cœur si dur et si farouche, cet esprit si orgueilleux de son indépendance, ce caractère toujours altier, cette pudeur qui résiste avec courage ; contemplant la force, la prudence de Lianor, dont l'âme, chaste et pure, n'a pour lui qu'insouciance, que dédain, que haine ; de Lianor, toujours triomphant de sa puissance, à laquelle nul autre n'échappe ; se voyant ainsi traité avec un outrageant mépris, l'enfant, cruel, irrité, blessé dans son orgueil, appelle à lui tout son pouvoir, toutes ses ruses, tous ses artifices, pour vaincre ce cœur plus dur que le rocher. Il se cache auprès de Sépulvéda ; il est armé d'une flèche acérée, qu'environnent les flammes d'un feu dévorant. Lianor passe. Superbe, étincelant de colère et de furie, il bande son arc et ajuste ; le trait mortel part, vole, fend l'air avec un

épouvantable sifflement, et frappe ce cœur farouche, indomptable, cette âme si fière de son indépendance. Blessée par le trait cruel de l'Amour, Lianor succombe; interdite, elle reste immobile de stupeur. Lorsque dans la forêt, la biche est frappée d'un coup mortel, elle tombe soudain, pousse des cris confus; elle se plaint en de tristes gémissements; mais alors, dans cette fatale conjoncture, elle se relève tout-à-coup, bondit et s'en va où l'emporte la douleur; elle s'élance à travers les collines raboteuses, les montagnes, les bois épais et ténébreux; le feu dévorant qui embrâse sa blessure, augmente, elle revient aux lieux où elle a été frappée. Ainsi Lianor, le cœur déchiré par le trait irrésistible, impitoyable, par la flèche dorée de l'amour, ne fuit plus ces lieux; elle roule et passe en revue, dans sa triste imagination, mille pensées diverses. Elle craint, elle redoute que son mal ne soit divulgué; elle parcourt en tout sens ce bosquet embaumé par le parfum des fruits, où Amour l'enchaîne; elle feint de courir vers d'autres fleurs, d'autres arbres, d'autres ruisseaux qu'elle n'avait pas visités encore. L'heureux Sépulvéda trouve, soudain, un remède à ses douleurs, une juste raison d'espérance. Il a, tout-à-

coup, franchi l'espace où sa pensée n'osait même pas s'arrêter. En un instant, il obtient de pénétrer dans le sanctuaire de ce cœur libre et dédaigneux; en un instant, il obtient d'être aimé, (bonheur extraordinaire) d'être aimé par la charmante Lianor (ce qui est le comble de la félicité).

Cependant le venin de la flèche enflammée s'insinue dans le cœur, qu'il embrâse, qu'il brûle : il détruit, anéantit toute résistance; l'Amour, avec son burin pénétrant, retrace, imprime, grave dans l'esprit de Lianor, les traits animés, gracieux de Sépulvéda, ses formes sveltes et si harmonieuses dans leurs proportions. Elle emploie mille feintes pour ne pas quitter ces lieux; elle maudit la nuit obscure qui, sur le bocage, répand ses ombres ténébreuses.

Ah! perfide Amour! dieu cruel et pervers! voilà de tes coups! voilà ta vengeance! Toujours, oui, toujours tu arrives au but que tu as résolu d'atteindre! Comme tu forces à fléchir les cœurs les plus obstinés! comme aux âmes les plus libres tu donnes des fers! Naguère encore ce chaste cœur ne ressentait pour toi que du mépris; ton nom seul excitait son indigna-

tion, le voilà maintenant ton esclave ; de ses projets de liberté, d'indépendance, rien ne subsiste plus ; vaincue, Lianor a ouvert son sein à tes déceptions. La nuit la force à partir, mais on pourrait déjà lire à travers ses pensées ; cependant, pour écarter tout soupçon, elle appelle à son aide une joie feinte. Elle promène ses regards enchanteurs sur les arbres, aux cimes les plus élevées, et les détourne des lieux où Amour les appelle ; elle fait semblant de ne pas voir celui pour qui son âme n'a plus de secrets. Mais sur le point de te quitter, elle cherche par quel moyen elle pourra te révéler, heureux Souza, combien elle est maintenant loin de cette indifférence par laquelle elle répondait à tes cruels tourments. Déjà Phœbus se reposait dans le sein des ondes tumultueuses et profondes de l'Océan ; sa sœur, inondant le ciel de ses rayons argentés, réjouissait la nuit obscure. Lianor et sa suite, abandonnant alors le sombre bocage, reprend la route du palais de son père. Une foule immense se précipite sur les pas de celle dont toutes les pensées se reportent sur un seul ; mille idées diverses se pressent et luttent dans son esprit confus ; elles se croisent, se heurtent. La pudeur combat l'amour, la crainte

combat l'audace; un moment les unes triomphent pour succomber ensuite; toutes à la fois s'acharnent et la déchirent. Elle arrive ainsi tourmentée au palais où l'attend son illustre père. L'infortuné Sépulvéda demeure aux lieux où il l'a vue disparaître; il reste immobile, accablé; sa bouche ne peut proférer une plainte; il fixe ses yeux attristés sur l'endroit où s'est éclipsée celle qu'il adore et qui lui cause de si légitimes douleurs. Tel un laboureur qui, par un subit incendie, a vu sa pauvre cabane anéantie, ses troupeaux détruits, ses rustiques richesses dévorées par les flammes, toutes ses ressources, en un mot, englouties au même instant, ne peut se consoler; le désespoir bouleverse son cœur et pénètre jusqu'au fond de ses entrailles : l'infortuné succombe sous le poids de cet affreux malheur, de cette horrible catastrophe : tel est le noble Sépulvéda après qu'il a vu s'évanouir sa Lianor. Quand le soleil a fui de l'horizon, l'air s'obscurcit, le ciel se couvre du noir manteau de la nuit qui répand les ténèbres, humides compagnes du silence; ainsi s'étend sur le cœur du triste amant un nuage épais dont les ombres l'enveloppent comme d'un voile sombre, quand ses yeux ne

sont plus frappés par l'éclat de son radieux soleil à lui, de Lianor.

Le temps s'écoule au milieu de ses vicissitudes ordinaires, remplaçant sur tous les points du monde un spectacle qui finit par un spectacle nouveau. Cependant Amour avait forgé les liens qui unissaient ces deux âmes, il leur avait inspiré une douce conformité. Toutefois la dissimulation couvre de son masque la réalité. Un amour passionné supporte difficilement la contrainte; il ne souffre ni dissimulation, ni ruse, ni feinte; non, il ne souffre pas qu'une artificieuse indifférence le retienne secret alors qu'il bouillonne et veut s'échapper. Il perce peu à peu, il se manifeste par des signes auxquels on pense le moins. Ce qui nous paraissait devoir le cacher, bien souvent le divulgue, le fait éclater. Tous nos efforts tendent à l'environner de mystères; une parole, un coup-d'œil, un geste, une tristesse inaccoutumée, un rien déchire le voile. Où restera toujours enfoui un feu si caché? qui dissimulera longtemps une si mortelle blessure? qui pourra céler les tortures de son cœur, alors qu'un amour furieux l'embrase?

Cette passion secrète, d'une égale violence

chez les deux amants, avait éclaté : le noble père de Lianor prend la résolution d'unir sa charmante fille à un personnage illustre, à don Luiz de Falçam. Dans cette circonstance, Garcia ne considère que les dons de la fortune, que les richesses : ce qu'il veut, c'est une dot, une dot considérable. Le débat s'engage à cet égard; mais c'est à Souza que le ciel réserve cette épouse. Le jeune, l'illustre chevalier apprend les malheurs qu'on lui prépare en secret; aussitôt un feu cruel le dévore, plus de repos maintenant, plus de trêve aux supplices qu'il endure; tantôt cédant aux transports d'une fureur désordonnée, c'est à son épée, à défaut de raison, qu'il veut s'en remettre du soin de décider le père de Lianor; tantôt, au milieu de ses angoisses, il lui semble sentir défaillir son courage alors qu'il en a le plus besoin.

Tel, quand on lui a notifié la sentence cruelle, le condamné à mort, terrifié, l'esprit en proie aux plus déchirantes pensées, cherche quelques adoucissements à son horrible destin; égaré par la douleur, livré à toutes les tortures, il imagine mille stratagêmes, il invente mille fausses ou judicieuses raisons pour prolonger de quelques instants la vie dont le flambeau va s'éteindre.

Tel est Souza, tandis que s'apprête cet odieux hymen ; il fatigue, il tourmente son esprit, il cherche par quel moyen il pourra parer à cet immense malheur. Enfin il a pris son parti, il a fait choix de la prudence, il suivra ses sages inspirations. C'est en invoquant la justice, c'est en invoquant les lois de l'Église qu'il demandera au père de Lianor la main de celle qui lui a déjà donné sa foi. Il envoie vers Sà un ami fidèle chargé de ce message : « Que Garcia « ne dispose en aucune façon de Lianor, Sé- « pulvéda la réclame au nom de la loi divine ; « c'est à lui qu'il doit la livrer pour épouse, « c'est à lui qu'il doit la donner, car Lianor lui « appartient. » En entendant ce message, le père crie et s'emporte ; il a donné sa parole à Falçam, et plutôt que de ne pas la tenir, il perdra la vie. Comme on voit dans l'arène le taureau farouche bondissant de rage, s'élancer la tête menaçante, les yeux enflammés, faisant retentir les airs de mugissements répétés, ainsi Garcia de Sà ne sent plus rien, les couleurs de son teint s'enfuient, il rapproche et fronce ses blancs sourcils ; il s'écrie : « La parole que j'ai « donnée à Falçam, je la tiendrai, que Manoel « de Souza ne pense pas obtenir jamais de moi

« ce qu'il me demande, il se tromperait; ces « mains rempliront plutôt l'office du bourreau « pour une fille qui semble être née pour me « causer la mort; je l'enterrerai plutôt vivante « que de commettre à cause d'elle, par sa faute, « le parjure que l'on exige. »

L'ami de Sépulvéda, dissimulant sa colère, s'en retourne attéré par cette réponse. Cependant Garcia de Sà s'agite et se tourmente; puis il s'adoucit, il va consentir. Tout-à-coup la colère reprend son empire. En voyant sa fille ainsi mariée malgré lui, il ne met aucun frein à ses emportements. Quelle résolution prendra-t-il dans cette difficile conjoncture? il se décide à interroger Lianor, mais il ne se sent pas la force de supporter la vérité si Lianor la lui avoue. Il se dirige, le cœur brisé, plein de trouble, la tristesse empreinte sur le front, vers l'appartement où est sa charmante fille. Pour l'attendrir, il lui adresse avec douceur ces mots : « Ma « fille, ma fille que j'aime plus que mes yeux, « plus que ma vie, ne me refuse pas la vérité, « réponds avec sincérité à ce que je vais te de- « mander. J'ai promis ma foi à Luiz Falçam, « je lui ai donné ma parole, je lui ai engagé « mon honneur. Tout ce que je veux, il le veut,

« et moi pour toi je voudrais l'univers. Il est « noble, il est riche, son opulence vous fera « vivre tous les deux au sein du bonheur. Il est « sage, plein de courtoisie, d'amabilité, de ju- « gement, de douceur, toutes les perfections il « les a en partage. Cette affaire, à mon grand « contentement, est arrivée à sa conclusion. Or, « voici qu'aujourd'hui, à l'heure même, Ma- « noel de Souza m'envoie dire (mais non, je ne « le crois pas de toi), qu'il est clandestinement « uni avec toi; il me l'assure sur l'honneur. « Mais je le sais, c'est l'usage des jeunes gens, « c'est le grand moyen qu'ils emploient pour « enlever à d'autres un bien qu'ils convoitent. « J'en suis certain, non tu ne t'es pas unie à « lui, tu es bien éloignée de prendre part à « cette perfidie; tu en es innocente. Toutefois « je veux que tu le déclares toi-même, afin que « je puisse apporter à mes excuses des raisons « plus puissantes. »

Il dit : la charmante Lianor ne lève pas les yeux; ils restent baissés devant son père; ils s'emplissent, ils se gonflent de larmes et ne se détachent pas de la terre. Les brillantes couleurs que le trouble avait chassées de son front reparaissent avec des teintes plus éclatantes. Elle

est semblable à la rose fraîche, suave et pure, baignée des pleurs de la rosée; ses regards n'abandonnent pas leur direction craintive, et sa bouche est close; elle ne se défend pas. Mais ainsi, elle dit plus qu'elle n'en eût dit en avouant toute la vérité. Son silence est sa réponse; elle confirme le message de Souza, elle réprouve la décision de son père, fût-elle prise d'ailleurs par lui en vue de son bonheur. L'Amour l'empêche de s'attendrir aux paroles, à la douceur de son père; elle n'ose avouer ce qu'elle désire, mais elle refuse ce qu'il propose. Une douleur, mêlée de honte, perce de ses traits son cœur attristé et son âme affligée. Ses yeux sont fixes et laissent échapper des torrents de larmes, qui roulant sur ses joues d'albâtre, ajoutent encore (si c'est possible) à sa beauté, et la rendent plus gracieuse (si elle peut l'être davantage). Ainsi, par une matinée d'avril, on voit souvent la rose empourprée étaler son calice embaumé, rempli d'une ondée légère, d'une céleste rosée qu'y a déposée la nuit froide et humide; les gouttes cristallines recueillies par la feuille odorante et vermeille, ressemblent à des perles transparentes qui embellissant ainsi la fleur de nouveaux charmes, font éprouver aux yeux

qui la contemplent un plus irrésistible attrait.

A ces indices évidents, irrécusables, Garcia de Sà ne doute plus : « Lève les yeux, dit-il, ô ma fille! dis la vérité à un père qui a pour toi tant d'amour. »

Lianor obéit avec une douceur modeste et craintive; elle avoue sa faute (s'il y a faute, dans les actions où Amour forcément entraîne) au sévère Garcia; elle parle ainsi : « Si un vio-« lent amour mérite un violent châtiment, ven-« gez-vous de moi, seigneur, votre vengeance « sera juste. Je vous demande pardon, pardon « seulement, car pour m'excuser je ne sais « quelle excuse vous offrir qui puisse vous con-« tenter. Quant à obéir à ce que vous m'ordon-« nez, je ne le puis, car je ne m'appartiens « plus. Si vous avez à vous plaindre de Manoel « de Souza, ma mort devra vous satisfaire. » A ces mots, elle frappe de son front la terre, et se roule aux pieds de son père qu'elle embrasse.

Le vigoureux vieillard est toujours irrité; il s'émeut toutefois devant cette douleur, devant ces larmes. La fureur, la tendresse se partagent son cœur, dur, cruel, bouillonnant de rage, et lui livrent mille assauts. S'il veut châ-

tier, il ne l'ose; si la fureur l'emporte, sa tendresse l'arrête. Flottant sous l'empire d'influences contraires, il sort laissant Lianor désespérée de l'avoir irrité contre elle, mais néanmoins ne se repentant pas de l'avoir irrité.

Le père, cédant à son ressentiment, entoure sa fille de surveillants : mille yeux sont ouverts sur elle, l'observent et l'épient. « Que nul ne se hasarde à pénétrer jusqu'à elle » tel est son arrêt, tel est le châtiment infligé à sa faute. A tort ou à raison, il a pris une détermination inébranlable. Falçam aura la main de sa fille ; il la lui a promise, il la lui a même déjà donnée. L'événement toutefois trompera sa décision.

Tandis que l'inflexible Garcia médite par quel moyen il pourra ravir à Souza ce qu'un heureux destin lui accorde, et tenir sa parole envers celui que les circonstances frustrent de sa promesse, Lianor ne s'endort pas au milieu de cette grave conjoncture. Elle redoute l'événement qui clairement se révèle; elle redoute la fortune ennemie qui sans cesse la poursuit de ses désastreuses menaces. Elle reporte sa pensée sur son unique ami, et son cœur est assailli de mille regrets, moins l'instant est propice, moins l'occasion est favorable, plus en elle s'accroît le désir de le voir. Elle cherche,

elle médite, elle creuse son imagination pour trouver le moyen de lui parler; puis, quand elle croit l'avoir rencontré, elle le trouve inopportun, inexécutable, impossible. Elle maudit son sort; elle maudit cette cruauté qui s'appesantit sur elle avec tant de rigueur. Mais si elle souffre, moindres ne sont pas les maux et l'affliction de son triste amant. La pâleur couvre son front; il est plongé dans de sombres pensées; la mélancolie le ronge; sans cesse il cherche les lieux solitaires, plus en harmonie avec son destin. En vain il a recours aux divers stratagèmes qu'Amour enseigne dans de semblables conjonctures, tous lui paraissent inutiles, insuffisants. La garde sévère, agile, vigilante, qui entoure Lianor, en rend l'exécution impossible.

Cependant la fortune, touchée peut-être de la grandeur de ses maux, lui ouvre une voie secrète : c'est un messager discret et à l'abri de tout soupçon. Il écrit à son amie; ses phrases ne sont point apprêtées ni parées de vains artifices; son style n'est pas profond; il n'appelle pas à son aide les ornements de l'imagination; il ne se tourmente pas à faire étinceler la subtilité de son esprit : ses paroles sont naïves; elles lui peignent mille vérités cachées au fond de son âme.

CHANT DEUXIÈME.

L'Amour décide de faire mourir Luiz Falçam, capitaine de Diu. — Par le conseil de Vénus il passe dans l'île de la Vengeance, où réside Raunusie. — Celle-ci lui accorde la Haine, la Colère, la Détermination. — Accompagné de ces Divinités il retourne à Paphos, où Vénus lui donne un rayon de foudre, avec lequel il tue Luiz Falçam, et par cette mort répand l'épouvante dans l'Inde entière. — Coup-d'œil sur la géographie de l'Univers.

Bien puissante est la cupidité; mais c'est surtout sur les âmes faibles, sur les cœurs bas et vulgaires qu'elle exerce son empire : Tour ni muraille, il n'est rien que l'or n'escalade; pas de prison si forte qui ne s'ouvre devant lui. Ce qui peut s'acheter en échange d'un prix quelconque, gardes et sentinelles sont superflues pour le conserver. Que mille Argus aient sans cesse les yeux ouverts sur Lianor, que ja-

mais ne se repose la prudence clairvoyante de son père ; que cent verrous soient tirés sur elle, qu'importe ! Cette persécution barbare n'empêchera pas de parvenir auprès de la captive, celle qui, les mains pleines de dons, apporte la missive. Non, jamais, la mère qui a déjà pleuré la mort de son fils, et qui en pénétrant dans l'appartement fatal qu'attriste l'absence de son enfant, le retrouve le front riant et radieux, ne sentit son cœur inondé d'une joie semblable à celle qu'éprouve Lianor à la réception de cette lettre désirée ; c'est avec un trouble indéfinissable qu'elle la prend des mains de la confidente. Avant de l'ouvrir, elle adresse mille questions. Sépulvéda est-il triste? Est-il joyeux? Que fait-il? Parle-t il à ses parents, à ses amis? Fuit-il loin d'eux, en proie à la douleur de ce coup inattendu.

Cependant elle rompt le cachet de la missive, elle y attache ses yeux gros de larmes, et l'âme bouleversée elle lit :

« Si une douce et amoureuse pensée, une « pensée qui ne vise sans cesse qu'au bonheur « de vous contempler devait infailliblement ob- « tenir cette joie ; si en retour de tant de dou- « leurs, l'Amour devait me procurer l'unique

« plaisir d'avoir devant les yeux votre image ; si
« l'Amour rendait digne de vous, sans trouble,
« sans crainte sur votre possession, je n'ambi-
« tionnerais ni de plus grand bien, ni d'autre
« félicité, ni d'autre gloire que de vous voir
« toujours. Mais, hélas ! le sort cruel m'a ravi
« mes espérances, tout s'est anéanti pour moi,
« alors-même que je me croyais payé de retour,
« que je vous croyais liée par vos serments !
« Ah ! malheureux, quelle était mon erreur !
« moi qui pensais vous mériter par ma ten-
« dresse ! Combien j'ai parcouru promptement
« la route pour arriver au malheur que je re-
« doutais ! Mille fois dans son vol, mon imagi-
« nation s'est fatiguée à poursuivre une douce
« espérance. Trompeuse image ! insensé, j'allais
« toujours ! Ma pensée vagabonde faisait surgir
« à mes regards mille biens fantastiques ! Mi-
« sérable sort ! je croyais que c'étaient des
« biens ! ce n'était qu'un vain souffle. Si tout-
« à-coup mon âme prenait une autre direction,
« emportée dans les espaces imaginaires, et
« vous montrait à mes regards entre les bras
« d'un autre ; mon sang se glaçait, la vie m'a-
« bandonnait. Alors une affreuse jalousie trai-
« nait mon cœur déchiré à travers les sentiers

« épineux de la douleur, et j'en sentais palpi-
« ter les lambeaux. Dans cette horrible con-
« joncture, je devais en appeler à vous, Ma-
« dame, je le faisais quand mon impitoyable
« fortune me précipitait en un tel abîme ! Si
« ces maux cuisants, enfants de mon imagina-
« tion, me frappaient de mort, ah ! comment
« ce supplice que j'endure maintenant, com-
« ment ce malheur, dont la réalisation a lieu,
« pourra-t-il être supporté par un infortuné
« que la vie abandonne, si vous ne lui accordez
« pas votre protection? Voyez quelle est ma
« position : ma raison s'égare, tous mes sens
« sont bouleversés à la fois, je souffre mille
« tourments. Le trépas me menace, des tortures
« incessantes, impitoyables, me déchirent; la
« crainte assombrit tout pour moi ; le vent em-
« porte mes espérances; un mal terrible, af-
« freux, sans relâche, m'assaillit à chaque ins-
« tant. Je le vois bien, le bonheur ne peut plus
« exister pour moi, j'ai perdu celle qui me fai-
« sait supporter des douleurs insurmontables.
« Vous apercevoir, cela délassait mon âme; je sa-
« vais résister au choc furieux, quand pour moi
« l'Amourse montrait plus intraitable. Lorsqu'il
« s'acharnait à me tourmenter, je vous voyais,

« et j'étais heureux ; car alors nulle autre pensée « n'avait de prise sur moi. Maintenant que je « suis à jamais exilé de ce bonheur, maintenant « que je considère à quel point j'en suis arrivé, « ma vie n'a plus que des douleurs horribles, in- « cessantes. Emporté de tristesse en tristesse, « j'en viens à me figurer que vous êtes heu- « reuse de ce nouvel amour, de cet amour « excité par vous, qu'aujourd'hui personne « n'ignore. Alors, en mon cœur naît un soup- « çon qui, peu à peu, ronge cette existence en « proie à tant de souffrances. Je m'imagine, « pour mon malheur, que vous êtes sous « l'empire d'une passion grossière, et que vous « êtes contente, que vous méprisez toutes mes « attentions, tous mes soins. Ah ! je vous vois, « Madame ; non, votre existence n'est plus la « même, vous avez changé, vous avez un autre « amour, un autre bonheur ; vous avez un « autre époux, vous avez une autre contenance ; « tout est changé en vous. Oui, je vous vois : « vous me chassez, Madame, vous me chassez, « oublieuse de tout ce que j'ai enduré pour « vous. Au milieu de cette vie, misérable proie « de l'infortune, mes jours s'écoulent abreuvés « de dégoûts ; mes nuits sont longues et pleines

« d'insomnie; l'Amour perfide, l'Amour injuste « et sans pitié, m'offre alors pour redoubler « mes tortures, votre image si belle, si gra- « cieuse. Il me représente cette beauté extraor- « dinaire, et quand éperdu, hors de moi, je « m'élance vers cette vision, il me l'enlève, et « je me retrouve plongé en de tristes ténèbres. « Un frisson parcourt ma chair, je suis comme « un insensé, j'ignore si je suis le jouet d'une « fiction, si c'est la réalité. Un rêve, un jeu « de mon esprit en délire, m'a-t-il ainsi ravi « subitement le seul bien pour lequel je soupire « et me désespère; il revient, le bourreau! « plus cruel encore. Il me représente que vous « êtes mise à prix, qu'un vil intérêt dispo e de « vous; que ce trésor, mérité par moi, est livré « à un autre; que vous êtes contrainte de vous « prêter à cette odieuse injustice: car l'ordre « barbare d'un père vous y oblige quel que soit « d'ailleurs l'amour qui vous unisse à moi. Ici « redouble ma douleur; ici deviennent horri- « bles, atroces, intolérables, mes tortures! « Mon désespoir s'exhale en mille cris; j'appelle « la mort cruelle (naguères elle pouvait être « cruelle, elle serait aujourd'hui la bien- « venue), et mon triste destin me la refuse. Si

« vous êtes constante comme vous êtes belle,
« voyez ce que vous me devez ; ayez pitié de
« mon amour, chassez mes craintes et ces soup-
« çons qui me déchirent. »

La fin de la lettre est mouillée de pleurs d'amour, de larmes de regret ; ce témoignage perce l'âme de Lianor. Elle reste longtemps plongée en d'amères pensées; elle roule dans son imagination mille projets divers, sans s'arrêter à aucun. Enfin, elle a pris un parti ; ce qu'elle a décidé, elle l'accomplira au péril même de sa vie, elle lui répond. La confidente part joyeuse ; elle se hâte, empressée d'arriver aux lieux où l'attend, elle le sait, la récompense de la nouvelle qu'elle apporte ; elle rencontre le noble jeune homme, qui soupirait après son retour. A peine il l'aperçoit : une terreur glacée parcourt ses veines, et pénètre jusqu'à la moëlle des os; son cœur est bouleversé, il lui semble que mille coups tombent sur sa poitrine et la déchirent. Il voudrait connaître le message; il voudrait parler, mais sa voix expire sur ses lèvres, car il craint d'apprendre ce qu'il redoute. Enfin, la confidente est près de lui; la joie brille sur son front; rusée, elle lui exagère les dangers qu'elle a courus; puis, promenant partout au-

tour d'elle de furtifs regards, elle prend la lettre et lui dit : « La personne qui vous a écrit cette « lettre ne vous hait pas. » Sépulvéda saisit la lettre, il tremble agité par une joie ineffable ; il est semblable à l'homme qui redoutait une sentence mortelle, et à qui tout-à-coup on vient dire qu'il est sauvé. Il récompense largement la messagère, pour la retrouver prête en pareille occasion. Lorsqu'il se vit seul, il ouvrit la lettre : elle contenait ces paroles pleines de douceur : « Si le destin est assez fort pour me « donner la mort dans cette prison cruelle et « rigoureuse où je suis enfermée, il ne le sera « pas assez pour me faire changer. Pour vous « seul je sacrifierai ma vie, pour vous je souffri- « rai ce supplice avec joie, depuis longtemps « je me suis offerte en holocauste. Ma patience « saura facilement résister à l'ordre barbare et « inhumain de mon rigoureux père. Que sa « volonté, qui veut si vite atteindre son but, ne « vous épouvante pas, seigneur, ma constance « redouble et s'élève au niveau de sa colère. On « verra la rivière rebrousser, les montagnes « marcher, avant de me voir changer en cette « conjoncture, si importante pour ma vie. On « pourra voir la pointe malléable du burin

« graver sur le diamant dont rien n'égale la « dureté, des figures variées, avant que la foi « dont je vous ai fait don perde de son ine- « branlable constance, avant qu'elle ne flé- « chisse et ne se détourne de celui dont l'Amour « a fait choix pour moi, de celui en qui réside « ma félicité. Mon cœur, accessible unique- « ment à vous, n'est pas comme un vent léger, « qui change à la moindre impulsion. Je suis « un roc immobile contre lequel la mer ora- « geuse vient briser sa fureur, il méprise sa « rage terrible; la constance de mon cœur, « qui vous appartient, résistera comme une « imposante muraille; il donnera un exemple « de fermeté. Sois sans crainte... Ayez pour « certain, seigneur, que tous mes chagrins dis- « paraissent devant l'image des plaisirs que « nous goûterons ensemble, de mon bonheur « futur. Manoël de Souza règne seul sur mes « pensées, lui seul il sera mon fiancé, mon « bien, mon époux bien-aimé. C'est pour lui « que l'Amour m'a frappée d'un trait puissant, « c'est lui que je veux; nul autre ne me plaît; « tous les autres, je les hais... En lui seul j'ai « confiance, avec lui seul j'espère couler une « vie toujours unie, toujours heureuse. Je

« l'aime d'un amour sincère, d'un amour sans « mélange. Les autres biens me trouvent in- « soucieuse; je ne veux pas d'autre richesse, « je ne veux pas d'autre bonheur. A vous seul « je pense, toute autre pensée est éteinte en « moi. Avec vous je veux vivre, avec vous je « veux mourir. Avec vous je veux le bonheur « ou l'adversité; avec vous je veux le calme, « ou l'orage et la tempête. Je vis dans ces pen- « sées; par les douleurs que je souffre, par les « tourments de votre absence, je vais de pair « avec vous; je vous mérite bien. La résolution « impie, cruelle, barbare de mon père, viendra « se briser contre la mienne; car c'est à vous « que l'Amour a livré mon cœur, car c'est « avec vous qu'il m'a fiancée. »

La lettre achevée, l'illustre jeune homme reste éperdu. Sur la mer en courroux, la tempête gronde et mugit; tout espoir de salut semble anéanti : l'abîme s'entr'ouvre ; la fortune redouble ses coups, déchaîne toutes ses fureurs; parfois alors le passager a vu les ondes s'apaiser tout-à-coup, tout danger disparaître. Tel est Sépulvéda : naguère il passait ses jours au milieu de craintes incessantes, de perpétuelles douleurs; il se croyait plongé dans la

plus effroyable détresse, soudain il se retrouve au plus haut de la roue inconstante.

En voyant une si admirable fermeté, quand cœur de femme si facilement varie, une si merveilleuse fidélité dans un sexe si prompt au changement, il se tient avec raison pour le plus favorisé de tous les heureux de ce monde; rien, non rien, ne pourra ébranler cette âme forte et immuable. Mais comment adoucir ce vieillard inhumain, opiniâtre, obstiné? Aucun moyen ne s'offre à son esprit. Il s'afflige; à ses yeux ses propres maux ne sont rien à côté de cette triste vie où languit la charmante Lianor. Il se tourmente, il use son imagination à chercher par quel stratagème il pourra mettre fin à cette douloureuse situation : aucun ne peut le satisfaire tant que son odieux rival verra la lumière du jour. Flottant sur une mer d'incertitude, il ne s'adresse qu'a l'Amour, de l'Amour seul il se plaint : « Impitoyable vain-« queur! s'écrie-t-il, Dieu puissant! que crains-« tu, puisque rien ne te résiste? Quelle chose « peut-elle être si difficile, qu'elle ne soit facile « à toi, si tu le veux? Pourquoi trembler main-« tenant, lorsque, sans l'avoir mérité, on t'of-« fense si mortellement? Tu hésites à trancher

« le fil d'une seule vie, d'une vie qui abreuve « la mienne de mille douleurs! Une vie qui « seule entrave toute ma félicité! Une vie qui « seule ose arrêter ta puissance, résister à tes « décrets! C'est assez souffrir; que cette vie « s'éteigne, et mes maux ont cessé. O Amour, « invincible Dieu, ne recule pas devant cette « facile entreprise, toi qui en as conduit tant « d'autres à bonne fin. »

L'Amour était près de là. Il admire le courage qui à ces deux cœurs inspire une telle fermeté. Considérant qu'un vil intérêt triomphe de sa puissance et de sa force, il s'irrite, il s'indigne, il résout d'empêcher ce mariage, de le briser; ce mariage, d'ailleurs si près de se conclure, que la mort seule de Falçam peut le rompre. Il décide de s'entendre à cet égard avec Vénus, en elle il trouvera un redoutable auxiliaire. Il vole à Paphos; c'est là qu'est la charmante déesse, sa mère. La tristesse au front, il lui parle ainsi : « O ma mère, douée « de tant de beauté, si tu veux me voir joyeux, « aide-moi dans une circonstance importante; « je suis en danger, je vais être vaincu par un « vil, par un bas, un honteux intérêt. Ma mère, « il faut que Falçam meure, il le faut pour que

« Lianor et Souza soient heureux. Je m'offre « pour le tuer, mais il serait utile que cela se « fît secrètement. Conseille-moi, ma mère, car « la colère m'aveugle tellement, que je suis « incapable d'écouter la raison. Le mortel qui « veut résister à ma puissance, à mes flèches « invincibles, enflamme mon courroux; oui, « ce mortel qui prétend triompher de moi, « plaçant sa confiance dans les faux biens de la « fortune, sentira, à son grand dommage, le « pouvoir de mes traits cruels et vengeurs. »

La belle Cythérée, voyant la peine en laquelle est plongé son fils irrité, lui répond en ces termes : « Mets fin à tes emportements, Amour, « à ton affliction; tes chagrins me font mourir. « Si tu as donné ta parole aux deux amants, « meure Falçam, qui poursuit avec tant d'ins- « tance ce mariage. O mon fils, quand ton « bandeau recouvre tes yeux, tu te laisses em- « porter par ton audace, tu te lances en de plus « grands périls. Tu veux te venger de celui qui « prétend contrarier tes desseins, suis mes « conseils, et bientôt tu seras vengé, tu seras « satisfait. » A ces mots, pleins d'une ineffable douceur, sa bouche enchanteresse dépose un baiser sur le front de son fils bien-aimé. Elle

s'efforce d'apaiser l'orage en son cœur, puis elle continue d'une voix sonore : « Sache-le, « mon fils, j'ai cruellement souffert de voir « toujours ta taille exiguë; j'ai souffert jusqu'à « ce que j'aie enfin trouvé un palliatif à cet in- « convénient; considérant que ton âge, à cause « de la petitesse de tes proportions, paraissait « ne devoir jamais atteindre la virilité, que tes « membres délicats gardaient toujours leur « aspect doux et enfantin, je consultai l'oracle « de Thémis. Il me répondit qu'il fallait (pour « que tu prisses croissance) que j'eusse de « Mars un autre fils; que ce fils te rendrait « grand. De notre union naquit Anthéros : il « venge les injures faites à l'Amour; tu le sais « déjà, quand il fixe sur toi ses regards per- « çants, tu ne paraîs plus un enfant, tu sem- « bles un géant, s'il les détache de toi, tu re- « prends aussitôt tes formes enfantines. C'est à « bon droit qu'il porte un tel nom; lorsqu'il te « regarde, Anthéros s'appelle. Réciprocité, sa « mission est de venger les outrages faits à « l'amour; il lui doit faire obtenir satisfaction. « Vas le trouver; tu l'instruiras de tes maux, « de tes peines, de tes souffrances. Là-bas, au « sein de la mer de Thyrrénie, est un pays

« stérile, affreux; de toutes parts il est baigné « par les flots. C'est là que réside Raunusie « vengeresse, c'est là qu'elle a fixé sa triste de- « meure, depuis ces temps où l'orgueil des « Titans, qui contre le grand Jupiter osèrent « déchaîner la guerre, reçut le châtiment mé- « rité par cette entreprise audacieuse et témé- « raire. Tandis que la nue se déchirait avec un « fracas qui faisait trembler et chanceler l'uni- « vers, une foudre flamboyante, tombant en « gerbes de feu, culbuta cet immense écha- « faudage de hautes montagnes qu'ils avaient « entassées, et dont le faîte atteignait presque « les nuages; c'est alors qu'une de ces monta- « gnes fut lancée en cet endroit de la mer; pu- « nition juste, divine, puisée dans les trésors « de la sagesse suprême. Jupiter permit qu'en « ce lieu résidât la divinité qui est toujours « prête pour la vengeance. Elle a nom Némésis « ou Raunusie; elle est aussi fille de Jupiter. « Là trône la cruelle déesse, là est sa cour, sa « cour farouche, hideuse, âpre, féroce; autour « de son siége élevé se tiennent la *Haine,* la « *Colère,* la *Détermination,* l'*Ardeur,* la *Fu-* « *reur.* Tu t'y rendras avec Ah héros, mais ce « sera lui qui en cette circonstance devra de-

« mander secours à la vindicative Némésis.
« Toi, mon fils, il te suffira de te montrer
« affligé, plaintif, offensé. Aussitôt votre arri-
« vée, qu'Anthéros raconte succinctement l'af-
« faire à Raunusie, qu'il réclame son appui;
« qu'il lui demande, comme auxiliaires, la Dé-
« termination et la Colère; toutes les deux sont
« utiles pour cette entreprise. Accompagné par
« elles, tu reviendras en toute hâte, car moi je
« vous attendrai avec une impatience extrême.
« J'obtiendrai de Vulcain, toujours pour servir
« tes projets, une foudre terrible, ardente, ra-
« pide. Aidé par la Détermination et la Colère,
« toi aveugle, toi bouillonnant de furie, toi
« dévoré par le chagrin, tu causeras des maux
« affreux... Qui contre la violence de tes coups
« pourra trouver un refuge?... »

Elle dit, et serrant mille fois son fils sanglo-tant dans ses bras, le pressant tendrement sur son sein, elle lui témoigne tout l'ennui qu'elle ressent de le voir ainsi maltraité. L'enfant, bondissant de rage, s'enfuit, laissant sa mère charmante inquiète, plongée dans la tristesse. Il déploie ses ailes diaprées, et, fendant les airs, il abandonne Chypre et Paphos. Durant son vol, il s'élève à une hauteur immense; la Colère

l'emporte; il ne reconnaît plus le chemin qu'il doit suivre. Alors il abaisse ses yeux sur le globe, sur la pesante machine du monde. Il voit la surface de la terre partagée en trois grandes divisions : l'Europe est séparée de l'Afrique par l'Océan occidental, qui s'ouvre un chemin par le détroit de Gadès; l'Asie de l'Égypte par la mer Érythrée; enfin le Tanaïs, se précipitant par deux bras du lac Méotis, sépare cette même Asie de l'Europe. Il tourne ses regards vers le fertile Orient. A sa gauche il aperçoit les hautes montagnes Hyperborées, où le terrible Borée, soufflant avec violence, fait éclater ses mugissants éclats; ces monts sourcilleux sont rendus célèbres par ce fleuve qui, descendant des rocs escarpés, court rapide vers la mer, entraînant une vaste nappe d'eau et traçant de longs circuits : il sert de limite entre l'Europe et l'Asie. Ici est la Scythie et la Sarmatie, peuplée par les Tartares féroces qui, méprisant la culture des terres, apaisent leur faim avec le sang des chevaux. Il voit la Biarmie et ces peuples qui passent leur existence presque tout entière au milieu des ténèbres épaisses, du flambeau de la nuit faisant le jour. Il considère la Laponie, la Russie, la Moscovie, puis la Li-

thuanie et la Livonie, qui, voisines de la mer, se fertilisent aux ondes transparentes du limpide Borysthène, ce fleuve fameux. Il aperçoit le Danemarck et la Gothie; la Suède et les peuplades diverses qui habitent les bords du grand lac Méotis, le père des eaux, qui donne naissance au Pont-Euxin. Il remarque les deux Pologne, séparées par le courant rapide de la Vistule : leur sein recèle le brillant et pesant métal; mais en revanche il ne produit pas la liqueur de Bacchus qui engendre la joie. Au nord est la Prusse leur voisine, la Prusse, fière de ses guerriers sans peur; aux confins de la Pologne est la Hongrie, traversée par les monts Krapaks. Il voit aussi la Transylvanie, la Moldavie, dont Jean Sepus ambitionne le gouvernement, préférant être un roi tributaire plutôt que d'être libre et compagnon de Fernand. Il contemple la Valachie, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, la Romanie et la Thrace, où s'élève l'opulente, la célèbre Byzance, souillée maintenant de mille superstitions honteuses et infâmes; la Thessalie qui ne redoute plus les terribles débordements du Penius, qui jadis l'a submergée; immédiatement se présente la Macédoine, patrie bien-aimée du fa-

meux Alexandre; puis il contemple cette Thèbe dont les murs s'élevèrent aux accords d'Amphion, et tombèrent renversés sous les tristes dissensions, sous les haines de deux frères. Il voit toute l'Épire avec ses peuplades errantes, jadis soumise à l'audacieux, à l'inflexible roi Pyrrhus; l'Albanie, la Servie, la Ragusie, l'Esclavonie tributaire du Turc; la grande île de Négrepont, jadis Eubée, un peu au nord de la Béotie dont elle est séparée par l'Europe, ce détroit si redouté des navigateurs. Au sud s'étend la vaste Morée, et cette antique Arcadie, fondée par Arcas, fils de Jupiter et de Calyxte, nymphe qui n'était pas sans charmes. Viennent ensuite l'Achaïe, voisine de ces lieux, Lacédémone, Argos, Mycène; d'un autre côté s'offre Corynthe, à jamais célèbre, grâce à ses vases et à la courtisanne Laïs. Le long des Alpes s'étend le comte de Tyrol, aux forêts épaisses et ténébreuses; enfin, il voit la Bavière qui donna des grands hommes au Saint-Empire.

A sa droite, il contemple l'Autriche si fameuse, arrosée par le Danube et le Save, si connus, la Moravie, que déshonorent les honteuses et viles rapines de ses habitants; la Bohême, environnée de forêts vigoureuses, aux

arbres gigantesques, dont les mille feuillages dérobent la lumière du jour ; dans sa course l'Elbe profond va féconder la Saxe. Il considère la Carinthie, la Silésie, la Germanie, illustre par ses Électeurs ; et ce pays aussi qui contre l'aigle des Césars, poussa les armées puissantes des disciples de Luther. Il promène ses regards sur la Westphalie et la Hesse qui s'étendent entre le Rhin orageux et l'Elbe glacé ; sur la Sicambrie et la Suède, aux populations indomptées; sur les cantons suisses (jadis l'Helvétie), et sur les deux Bourgognes, soumises à Philippe, leur souverain naturel et s'ennoblissant sous lui. Il voit les Gueldres qui se désaltèrent aux ondes limpides du Rhin ; la Hollande et le Brabant, situés à l'embouchure de ce fleuve fameux; la Flandre, cet entrepôt du commerce de l'univers, qui afflue dans ce lieu enchanteur, dont le nom rappelle une main coupée. Les Atlas aux sommets sourcilleux et couverts de neige, appellent ses regards sur l'Italie ; l'Italie si fière de son Apennin, si puissante, grâce à ses mers de l'Adriatique et de Thyrrénie. Il contemple la Calabre, la Pouille et Otrante, Otrante, de nouveau reconquise par un heureux destin sur le Barbare : le cruel ! il faisait sur sa noble tête peser

un joug douloureux. Il voit Basilic
panie, qui jadis fut surnommée heureuse. Enfin Rome lui apparaît, Rome, cette antique cité, aujourd'hui la demeure du saint Pasteur des peuples. Il porte ses regards sur la Toscane, sur la Morée, il découvre Ferrare, arrosée par l'Eridan, humide sépulture du charmant fils d'Apollon; quoique précipité du char étincelant, il fut métamorphosé en un cygne éblouissant. Il parcourt des yeux la Ligurie, la Lombardie et le Piémont, situé au pied des Alpes. Il admire Milan la forte, son orgueilleuse et inexpugnable citadelle; les Alpes, ces monts escarpés et sourcilleux, qui portent presque dans les nues leur cime altière, couverte d'une neige profonde; ces monts que franchit l'illustre Carthaginois pour tomber sur l'Italie, son implacable ennemie; il voit la Savoie qui s'honore du noble prince qui la gouverne, issu de la tige royale du Portugal: les quatre Gaules: Lyonnaise, Belge, Narbonnaise et Aquitaine, contrée justement fière de ses belliqueux enfants, de ses hommes forts. Son fertile territoire est arrosé par les eaux du Rhône au cours impétueux, à la voix mugissante; par la Saône aux riantes eaux; par la paresseuse et sinueuse Garonne;

par la Seine, qui promène ses méandres à travers des plaines verdoyantes ; par la Loire au lit profond, à l'aspect plein de mélancolie. Il franchit du regard les Pyrénées, et aperçoit la Navarre, la Tarragonaise, où coule l'Ébre fameux, dont la vaste nappe se répand sur son territoire; il voit la Cantabrie, et derrière elle la Catalogne, la province de Burgos et le pays qui conserve le nom du Bétis; il contemple enfin la Lusitanie, patrie d'un peuple renommé, d'un peuple invaincu.

Il détache ses yeux de l'Europe, et les fixe sur la pointe occidentale de l'Afrique, près du détroit qui sert de communication aux deux mers: là sont Abyla et Calpé, limites des courses d'Alcide. Il regarde les deux Mauritanies: la Césarienne, célèbre par les hautes et fameuses montagnes de l'Atlas, et qui de Tingis a pris le nom de Tingitanie; il voit ce royaume qui fut, au détriment du roi Yarbas, fondé par Élise: dans ces lieux qui servirent à illustrer le nom des deux Scipions, ses regards ne s'arrêtent plus que sur des ruines; il aperçoit la Numidie, voisine de ces parages, et plus avant cet empire de Tripoli, assis au milieu des deux Syrtes, dont les sourds mugissements remplis-

sent d'épouvante le cœur des navigateurs. Il contemple, dans le désert sablonneux, le tombeau sculpté des deux frères Philènes, dont le patriotisme étonna le monde: par leur mort glorieuse ils ont conquis l'immortalité. Il voit la Pentalopolie, ou Cyrénaïque, avec ses cinq villes principales; puis là, tout près de l'Égypte, la Marmorique et sa population féroce. Il porte ses regards vers les régions du Midi et découvre diverses provinces éloignées: plongés dans les ténèbres de la barbarie, les malheureux qui les habitent ont fixé leurs misérables demeures le long des rives du Nil. Là sont la Gétulie, la Massylie; là vivent les Nubiens, les Garamantes et les farouches Troglodites, au teint noir et brûlé, qui se nourrissent de serpents venimeux. Il voit des déserts immenses, repaire de monstres aux mœurs étranges, aux formes variées, qui dans les limites de ces épouvantables solitudes traînent aveuglément leur sauvage existence. Il contemple le formidable cap, inconnu des anciens, aujourd'hui fréquenté, où sans cesse se déchaînent les tempêtes avec la plus grande violence, la plus terrible furie. Des montagnes de la Lune se précipite avec fracas le vaste Astape, qui par sept embouchures

charrie, en mugissant, ses ondes profondes. Il observe la torride Éthiopie, qui nourrit d'énormes éléphants, et dont les peuples suivent des rites abominables, honteux, infâmes, monstrueux comme leur nom. En suivant la côte, ses regards se portent sur la mer Méditerranée : il aperçoit les îles Baléares, riches en laines et en troupeaux. En face de l'embouchure du Rhône furieux, il voit ces trois îles Esthecades, Protea, Hypeâ, Messis, qui porte également le nom de Pomponiana ; la Sardaigne et le fleuve qui y prend naissance, fleuve admirable, étrange, qui tout-à-coup par un phénomène caché, se dérobe à la lumière, à tous les regards pour reparaître ailleurs. Il considère Lypara, Hyères, Estrongile, Didime, Erecuse, Phenécuse, Evonme, ces sept îles, autrement appelées Éoliennes ; la Sicile aux trois promontoires élevés en forme de triangle, célèbre par le rapt de la fille de la belle Cérès ; il voit aussi la sépulture d'Encelade. Il admire la belliqueuse Malte, où fut fondé l'ordre saint et révéré, qui s'illustra par les victoires et les hauts faits de ses valeureux commandeurs. Il observe cette Gelues, aujourd'hui souillée par la fortune contraire, et le malheureux destin du vaillant héros, dont

s'honorent à juste titre, ceux qui portent le nom de Sande. Il jette les yeux sur cette Corfou, défendue mille fois, avec un courage indomptable, par les Vénitiens, contre l'ardeur et la rage des Turcs, ces implacables ennemis. Il voit Céphalonie et Zante, où jadis des amants, vaincus par ses irrésistibles attraits, poursuivirent (mais en vain) l'épouse si chaste d'Ulysse; Naxos, Délos, Milo, Eubée, toutes désignées sous le nom de Cyclades, dédiées au savant Apollon, avec leurs chœurs et leurs danses antiques pour saluer le printemps; Candie, ainsi appelée aujourd'hui, autrefois Centipolis, avec son tortueux et obscur labyrinthe, à qui Jupiter donna lustre, gloire et renommée, que Pasiphaë souilla. Il observe cette Rhodes inexpugnable, honneur et suprême bien de la mer Carpathienne, alors florissante, mais devenue le tombeau de la noblesse chrétienne qui la défendait; Crhype, fertile séjour de la belle et séduisante Cythérée, où fut conclu le pacte infâme entre Mustapha et Bradagin. Portant les yeux vers l'Asie, à ses extrémités supérieures, il aperçoit la Scythie; la Sarmatie, sous la domination des Tartares que le pôle arctique voit se désaltérer dans les ondes de la mer cas-

pienne; les Massagètes, Colchos et Ibère, l'empire de Trébisonde, qui du Pont-Euxin s'étend au loin. Il contemple l'Asie-Mineure, où se trouve la Bithynie, ainsi appelée du célèbre fleuve Béthis, sépulture de l'illustre défenseur de Carthage. Il voit la Cilicie, la Pamphilie, la Cappadoce, qui a emprunté son nom de ses vainqueurs; la Phrygie où fut située la ville fameuse, infortunée, qui eut un si triste destin; la Lycie avec sa haute montagne la chimère; la Lydie, célèbre par le fleuve du Pactole; il observe la Cilicie, à qui Lycus, fils de Pandion, donna son nom; antique et forte résidence de valeureux pirates qui vivent de rapines; contrée fière de son mont Taurus, dont les bras de pierre s'étendent au loin en traçant mille circuits: ses diverses ramifications prennent diverses dénominations: le pic le plus élevé s'appelle le Caucase; les horribles souffrances de Prométhée l'ont rendu fameux; c'est le frère de cet Atlas qui contemple le ciel. Il voit les deux Arménies que séparent ces montagnes; cette province où les tigres féroces et farouches, à l'aspect terrifiant, à la dent sanglante, à l'ongle meurtrier répandent l'épouvante; il mesure des yeux la Lydie, le royaume des Parthes;

l'Assyrie aujourd'hui déchue de sa puissance, et qui dut ses commencements à Assur; la Mésopotamie qui s'étend à travers une vaste plaine, et dont les pâturages sont funestes aux troupeaux; la Syrie qui longe l'Égypte; la Phénicie et cette Palestine, appelée jadis la terre de Chanaan, l'Ydumée, la Syrie et la Comagène. Au Sud, il découvre l'Arabie-Heureuse, qui abonde en fleurs du plus suave parfum; l'Arabie-Pétrée et l'Arabie-Déserte; derrière ces contrées, la Pancaye; la Perse qu'ennoblit le nom du jeune héros petit-fils du roi Acrisius; la Perse soumise aux vils descendants d'Ismaël, mais à qui le destin a prodigué ses faveurs; il voit ce royaume qu'arrosent les ondes tourmenteuses et salées de l'Océan, dans le golfe Persique, et qui au Nord s'abreuve aux eaux de la mer Hyrcanienne et du lac Caspien. Sa vue s'étend sur les régions où descend du Parapomisus le fleuve fameux qui donne un nom à l'Inde, et s'élance à travers mille détours tortueux, en faisant gronder ses flots grossis. Il vit en cent endroits divers, Mars bouillant et furieux baigner l'épée cruelle dans le sang rougissant; il contempla mille édifices croûlant, anéantis par la flamme implacable, dévorante, allumée par

une rage insensée. Il contempla Neptune pacifique et riant, partout où ne sévissait pas la violence et la colère d'Éole: les troncs des arbres façonnés en navires, sillonner son empire, et, les voiles doucement gonflées, poursuivre une traversée prospère; en d'autres lieux le liquide royaume était bouleversé; son aspect était horrible: les flots désordonnés dans cette lutte tourmenteuse, s'élevaient en mugissant presque jusques aux nues. Il aperçut de rapides vaisseaux, tout à l'heure naviguant doucement poussés par une légère brise, et par un temps favorable, maintenant environnés de ténèbres soudaines, terribles, épouvantables; une effroyable destinée les menace: victimes d'une lamentable catastrophe, ils disparaissent dans les entrailles bouleversées de l'humide élément, et les malheureux nautonniers sont ainsi tout-à-coup condamnés à une mort affreuse, misérable. Il fut témoin des plaisirs de la belle Cythérée, il entendit des plaintes amoureuses d'une divine suavité. Il vit les entreprises hasardeuses où se précipitent les hommes quand la passion de l'amour a pénétré leurs cœurs; il vit en cent endroits divers une multitude immense adonnée à des trafics mondains; il découvrit

des pièges cachés ; il observa les diverses conditions, et les vit toutes soumises aux vicissitudes ordinaires de la fortune : des nobles frappés, abattus, sans que de rien leur servent ni la gloire du sang qui coule dans leurs veines, ni l'éclat de ce courage magnanime que leur a légué l'antique race de leurs aïeux : il voit s'élever des gens dont les noms obscurs projettent un certain lustre, mais un lustre faux qui ne dore que leurs dehors et ne détruit cependant pas en eux la bassesse originelle, inhérente de leur vile extraction...

« Malheur au pays, s'écria l'Amour, où la « noblesse précipitée du faîte est sans raison « aucune livrée au mépris ; malheur au pays « où des hommes d'un sang vil et peu généreux « jouissent de la faveur, obtiennent le comman- « dement, des dignités élevées, suprêmes ! « Chez eux le zèle pour le mal répond toujours « dignement à leur nature grossière et dégé- « nérée : arrogants, superbes, ambitieux, ils « n'obéissent qu'aux puissantes inspirations de « l'intérêt ; ils cachent leurs perverses inclina- « tions au fond de leurs cœurs, d'où déborde « la perfidie : ils ont les semblants de l'amitié, « mais, infortuné celui qui s'y fie ! Il ressen-

« tira l'atteinte douloureuse du coup cruel « qui, parti de ces âmes pestiférées, l'aura « frappé! Alors lui seront dévoilées la fausse « vertu de ces hommes, leur haine, leur cu- « pidité, leur envie, leur tyrannie! » En disant ces mots, il se hâte de détourner les yeux de ces lieux où il contemplait tant de maux, tant de ruses, tant d'hypocrisie, tant de mensonges, tant de dissimulation. Il aperçut un vieillard débile dont les cheveux et la barbe surpassent la blancheur de la neige. Il a des ailes, sa course est rapide; il vole, et derrière lui tout est oublié. Chargé de mille renommées glorieuses il les submerge et les engloutit dans les eaux du Léthé. Il reconnut le Temps, qui s'attache à détruire tout ce qui s'appuie sur la base la plus ferme et la plus solide. Son avarice inflexible aspire à plonger dans l'obscurité les hauts faits, les actions fameuses. Il éteint le souvenir d'événements qui excitent l'étonnement, et emporte dans son cours les âges, les plaisirs et la vie.

L'Amour découvrit l'épouvantable résidence de Raunusie. Une sombre vapeur, une épaisse fumée l'enveloppaient; il vit l'horrible lieu où se cache la Furie sinistre, vindicative, boulever-

sée sans cesse par la colère et la rage. Il se dirige vers cet endroit empesté, mais il ne veut pas s'y arrêter un seul moment de trop. — Laissons-le achever son voyage.

Nous avons laissé les deux amants plongés dans une douleur bien cruelle.

Les jours suivent les jours; les heures s'envolent dans une course rapide; et tous nos instants passent comme une ombre vaine, comme un songe obscur, comme un souffle léger. Pour Lianor seule et pour son époux chéri le temps se traîne longuement au milieu des ennuis; un moment, c'est pour eux de laborieusee années; pour eux le temps est lourd, lent, pénible. Rien ne peut apporter de joie au noble Sépulvéda, tout plaisir lui est importun; mélancolique, triste, enseveli dans de sombres pensées, il est désespéré, c'est à peine s'il existe. Les regrets douloureux de l'absence ont desséché ses yeux, la pâleur seule règne sur son front; abattu, le cœur déchiré, rempli d'amour, il composait ces vers:

« Ma douce ennemie, toi plus gracieuse « que la fraîche matinée d'avril, brillante des « larmes de la nuit, plus resplendissante, plus « charmante que la nue dorée par les rayons « du soleil : pourquoi es-tu ingrate? pourquoi

« es-tu impitoyable? pourquoi as-tu des ri-
« gueurs envers celui qui t'a toujours tant ai-
« mée? Tourne les yeux, cruelle, je n'espère
« rien de toi; regarde, si tu le veux, regarde-
« moi mourir, c'est tout ce que je te demande:
« dès le premier jour que je t'ai vue, je t'ai livré
« mon âme, ma vie, ma liberté; sans faire
« aucune résistance je me suis donné à toi; à ta
« volonté j'ai subjugué la mienne; je ressentis
« dès-lors les suaves tourments de l'amour;
« quelques semblants de tendresse suffirent
« pour me vaincre, je m'y laissai prendre en
« aveugle, je n'aperçus pas le danger où se pré-
« cipite le malheureux qui suit un faux ami au
« cœur caché. Mes désirs, les ténèbres de mon
« âme me faisaient croire à ces biens que me
« créait mon imagination, je me laissai entraî-
« ner par mille déceptions, sans voir que dans
« l'air était leur base. Le sort et le temps vien-
« nent me prouver à quelle fin triste, barbare,
« désespérée m'a conduit en m'accablant de
« tant de maux, un cœur ennemi, pervers, sans
« pitié.

« Quand mettras-tu donc un terme à tant de
« cruauté? quand finira une loi si impitoya-
« ble? C'est ainsi que tu paies l'amour par la

« rigueur ; c'est ainsi que tu te réjouis de mes « tourments ! O fleur plus que toutes celles « que la nature a créées, parfaite en charmes et « en beauté, adoucis ton cœur ; apaise ses dé- « dains, à l'aspect d'une douleur si terrible, si « continue ! Tu me vois mourir sans proférer « une plainte, tué par toi, en butte à mille « maux, l'esprit toujours en proie à la dou- « leur ; la joie est sur mon front, mais c'est « une joie menteuse : tout est dégoût pour moi, « tout me pèse, tout ce que je vois n'a que mon « aversion : ô espérances vaines ! ô ma triste « vie ! tu l'as rendue misérable ! tu me l'as ar- « rachée ! »

Ainsi passait le temps, ainsi traînait sa malheureuse existence celui dont le cœur était embrâsé par un feu dévorant, celui qui doutait de trouver un remède à ses maux, qui déjà n'osait plus espérer ; sa douleur était peinte sur sa figure mourante. Il aime la tristesse, il ne cherche que la tristesse, il fuit tout plaisir. Il hait ses amis, et tout ce qui était auparavant un soulagement pour son cœur. Combien de fois, abusé par ses vains désirs, s'est-il cru arrivé à la possession (idéale, hélas !) du bien qu'il convoite avec tant d'ardeur ! Alors, il trouvait,

dans son transport, quelques moments heureux; la fortune lui souriait; ses heures étaient joyeuses. Il se laissait aller à ces rêves si doux de son imagination, sa pensée voltigeait à travers mille plaisirs; mais tout-à-coup par une chute douloureuse il retombait dans la réalité, et n'avait plus qu'à regretter son fantastique bonheur! Son esprit embarrassé, enchaîné, captif voyait s'évanouir tous ses songes.

Un seul remède s'offre à lui, un remède lent et tardif, et c'est de lui que dépend sa triste destinée. La résolution barbare, sévère, impitoyable, obstinée du père de Lianor, il le voit bien, ne fait que s'affermir; il souffre de la vie si pesante qu'on fait à sa Lianor; il souffre de la dure prison qu'un châtiment injuste lui a infligée. Les tourments incessants de sa bien-aimée, troublent et torturent son cœur qui jamais n'a de repos; son sein endolori est en proie à des angoisses déchirantes. De ses entrailles embrâsées s'échappent mille soupirs qui révèlent l'agonie de son âme; son cœur enveloppé d'un nuage sombre est devenu le siége des craintes et des terreurs. Des pronostics de malheur le bouleversent, l'accablent; son âme paraît s'être enfuie de son corps: partout il

aperçoit des augures menaçants; tout est pour lui voilé d'épaisses ténèbres. Voilà comment l'infortuné passe la longueur des jours; les nuits l'importunent et lui pèsent! Quel remède trouvera-t-il, puisqu'il se voit secrètement entraîné à la mort, et que la mort est un bien pour lui?

Voyons ce qu'Amour décide et ce qu'il trame avec Raunusie dans l'île de la Vengeance... Que s'il en revient résolu et embrâsé de colère... malheur à Falçam!

CHANT TROISIÈME.

Antheros et Amour arrivent à l'île de la Vengeance; la Haine les conduit à la demeure de la Colère, et tous quatre ils parviennent à celle de la Détermination qui les présente à Raunusie; après avoir obtenu de cette dernière ce qu'ils demandent, ils retournent à Paphos où Vénus a disposé pour l'Amour une foudre que lui avait donnée Vulcain. — A leur arrivée à Diu, Antheros tue Luiz Falçam, au grand effroi de l'Inde entière.

Combien de maux Amour a déjà causés! Dans quelles révolutions, dans quelles désolations il a précipité le monde! Il a suscité, il a produit des événements épouvantables, des extrémités terribles! Si un triste cœur est en secret déchiré par une passion invincible, si sa douleur furieuse le pousse à quelque résolution, s'il se précipite aveuglé, qui pourra lui échapper? qui peut fuir un mal qui abat la rai-

son? L'Amour se paie par l'amour, et il ne supporte pas d'offense quand il la regarde comme injuste.

Je m'en souviens; j'ai laissé au milieu de sa route, Anthéros, parti pour tramer quelque chose d'atroce, n'ayant qu'une seule pensée: l'infernale intention de tirer de Luiz Falçam une juste vengeance. Sa course est si rapide qu'en peu d'instants il est parvenu aux lieux où siége Raunusie vengeresse. Il fait le tour de la terrible résidence, il cherche avec hâte l'endroit par où il entrera. Il s'en figure l'entrée facile (aux hommes qui veulent se venger, tout semble facile); mais lorsqu'il eut fait quelques pas, il vit combien ces lieux étaient de difficile accès; mille entraves embarrassaient le chemin; tout à l'entour circulait une chaîne âpre, raboteuse, d'infranchissables rochers; partout les oiseaux de la nuit font entendre leurs funestes gémissements et leur cri lugubre. D'abord, près du rivage, entre des rochers et des cavernes ténébreuses calcinées par un feu sombre, noirâtre, se trouve une demeure. Dans ces ténèbres profondes résidait un homme farouche, irrité, sombre, terrible, d'un aspect dur, portant la cruauté peinte sur son front, au re-

gard sanglant. C'est le contraire de l'Amour, il fuit l'Amour; toute passion amoureuse a son aversion; une ardeur empestée embrâse sa poitrine; sur sa face s'étend la hideuse couleur du soufre. Amour et Anthéros arrivent, lui font le salut d'usage, lui demandent en quels lieux est Raunusie; quel est son nom, son emploi? L'homme souterrain, le visage respirant la méchanceté, les yeux lourds et pleins d'une sombre tristesse, le front chargé de colère, le regard menaçant, se tourne vers celui qui vient demander vengeance. — « Si tu veux que je réponde « à ta question, lui dit-il, je crains de t'épou- « vanter d'horreur. Mon nom c'est la Haine (1); « je suis l'adversaire, je suis l'implacable enne- « mi de l'Amitié et de l'Amour. Si tu viens « chercher la Colère qui bondit de rage, j'y suis « forcé, je te guiderai dans ta route. Tu ne « pourrais pas la voir, sans que, dans ta réso- « lution, tu n'aies la Haine propice. La Déter- « mination réside près des lieux où reste la Co- « lère; celle-là te conduira vers l'impitoyable « furie. » En disant ces mots il sort de l'antre ténébreux, conduisant le cruel et féroce enfant.

(1) En portugais la Haine est du masculin.

Ils marchent à travers un âpre chemin ; à chaque pas, leurs pieds foulent des couleuvres, des vipères qui sifflent, et qui de leurs bouches pestiférées bavent du venin. Une fumée épaisse, noirâtre s'élevant d'un feu caché les guide jusques à une sombre caverne, où une géante farouche, féroce, d'une stature démesurée, le front cruel, l'œil hagard, exhale la rage de son cœur, capable d'entreprendre mille actions horribles, épouvantables : son aspect terrifie ; elle arrose de venin ses yeux enflammés ; la fureur la dévore. Inquiète, convulsive, elle s'agite et court çà et là dans son souterrain, à travers ces sites arides. De ses cris, de ses hurlements la caverne retentit, faisant entendre des éclats infernaux. Un ver cruel, de sa dent venimeuse, lui mord sans pitié les entrailles ; déchirée par ces morsures atroces, elle se démène avec rage, avec une fureur déchaînée.

Lorsqu'ils furent entrés, la Haine prit la parole : « Ici l'on te demande ; je viens te chercher avec ceux que tu vois à mes côtés ; nous les conduirons sans nous arrêter, car déjà la Détermination nous attend. » A ces mots la géante sort furieuse de la caverne ténébreuse, derrière elle bondissant, sifflant, ouvrant leurs

gueules, une troupe hideuse d'énormes reptiles, s'élance et fait retentir un bruit épouvantable, des cris terrifiants ; ils s'attachent à la géante et la tourmentent sans cesse ; la furie pestiférée se mord avec rage, hurle, court et se précipite. Des lieux où elle réside, à la demeure de la Détermination, la distance est courte : ils sont arrivés. La Colère, rompant tout frein, lui parle ainsi : « Ceux-là que tu vois à mes côtés, te viennent chercher pour que tu les conduises à la demeure de Raunusie ; la Haine, la Colère, les accompagnent déjà ; il ne leur manque plus que la Détermination ; tu leur seras propice. » Celle qu'ils cherchaient était immobile sur son siége ; elle avait deux visages ; l'un d'un aspect bienveillant, gracieux, affable, où ne régnait que l'humilité ; l'autre respirant la dureté, la férocité ; un cœur cruel, des pensées haineuses, inébranlables s'y réfléchissaient ; elle paraissait capable de braver tous les maux, toutes les fatigues, tous les dangers ; elle prend la figure qui lui convient, selon que celui qui se rend près d'elle vient chercher une inspiration bonne ou mauvaise. Veut-il se lancer dans une entreprise sainte, héroïque ? aspire-t-il à quelque but élevé ? s'occupe-t-il de chastes projets ? qu'il mé-

prise les déceptions du monde, la figure douce et suave l'accompagne et le conduit heureusement à l'honorable fin qu'il se propose. Mais veut-il se venger d'une parole qu'il a considérée comme un affront, ou d'une injure grave? Veut-il assouvir sa passion cruelle, vindicative, par un coup atroce, mortel? C'est la figure farouche qui l'accompagne, c'est elle qui le mène au but; il marche sur les pas de la Haine et de la Colère. Il se précipite alors dans des actions hasardeuses, il se jette dans mille entreprises ardues, impossibles.

Le monstre se lève et (chose extraordinaire !) il se partage en deux parties égales : l'une, celle où résident la douceur et l'humilité reste assise; l'autre, celle qui appartient au mal, court déjà. Au milieu de ce cortége marche le féroce enfant (regardez; ah! ce qu'il va faire sera terrible !); il marche en aveugle suivi par la Colère, par la Détermination stimulée par la Haine ; le feu le dévore, tout son être est bouleversé ; la route lui paraît difficile et longue : il meurt d'envie d'atteindre le seuil de celle qui lui promet la vengeance. Ils sont parvenus sur une hauteur d'où l'on aperçoit les palais de Némésis, il ne reste plus à franchir qu'une faible

distance. Tout-à-coup un vieillard à l'air grave et d'un aspect vénérable apparaît devant lui et lui dit : « Retourne sur tes pas, aveugle enfant, arrête-toi dans l'exécution de ce que tu as projeté; ne fais pas les choses, ainsi emporté par la passion; que si tu agis sous l'empire de la fureur, une triste fin t'est réservée. Ne te soumets pas à l'influence de la Colère; elle pousse au mal les esprits entraînés. Fais attention : les tristes conséquences de telles actions bien souvent sont des malheurs de toute sorte. Laisse un instant ton cortége, et ton jugement se retrouvera libre et clairvoyant : marcher accompagné de la Haine et de la Colère, c'est infailliblement, dans une occasion ou dans une autre, s'exposer à un danger. N'abandonne pas la Détermination qui conduit au bien, pour celle qui te pousse à commettre un acte impie. Réfléchis : le mouvement impétueux qui surgit dans nos cœurs, frappés de grands malheurs, est toujours homicide. Laisse tomber, arrache de tes yeux auxquels il dérobe la lumière, le voile dont la passion les a couverts. Tu vas dans un chemin escarpé et ténébreux, qui te conduit et te mène à un précipice. Qu'espères-tu de la Haine, de la Colère? Que prétends-tu de cette Dé-

termination avec laquelle tu marches fièrement ? Aveuglé par la fureur, tu te condamnes à passer par la souillure de quelque crime. »

L'arrogant enfant prêtait déjà l'oreille à la voix du sage vieillard, mais un vent soudain qui s'élève en mugissant sur le haut des rochers disperse ses paroles; il les emporte et ne permet pas qu'elles soient entendues par l'enfant en fureur. La Détermination, la Haine, la Colère réunissant leurs efforts, le poussent, l'attirent; ils lui disent: « Marche, et méprise les conseils importuns d'un vieillard tombé dans la caducité ; si tu osais retourner d'ici sur tes pas, quel déshonneur ? quelle honte pour toi ? En avant ! en avant ! hâtons-nous ; déjà nous apercevons le palais de la furie vengeresse : que tu as bien raison de te venger ! Il ne te sied pas d'écouter des conseils qui laisseraient ton offense impunie. » Elles l'entraînent avec tant de hâte, qu'il n'a pas le temps d'entendre les bons conseils qui lui sont offerts avant qu'il soit arrivé au palais de Raunusie. Anthéros marche le premier, car c'est à lui qu'appartient l'exécution de la vengeance qu'on doit tirer, par une mort lamentable, de l'offense faite à l'Amour. Les palais de Némésis s'élèvent à l'entrée d'une val-

lée obscure, dans laquelle se précipite en mugissant, horrible, épouvantable, un fleuve de sang : son onde funeste traîne mille cadavres, mille êtres d'une pâleur mortelle y tombent, et sont engloutis dans ses gouffres dévorants ; ils périssent tristes, misérables. Le haut édifice est environné d'armes, et de tout ce qui peut servir à la vengeance ; le site est sombre, empesté ; partout surgissent de sinistres présages. Ils montent aux lieux où demeure la furie épouvantable ; là ils passent par d'obscurs corridors encombrés de flèches, de poignards, d'arquebuses, d'épées, de hallebardes, de lances énormes. Ici point de tableaux ; point d'éclatantes peintures ; point d'alignement mesuré, juste, certain ; aucun choix ; aucune décoration, aucun dessin animé, pas d'architecture ! Tout ce que l'on peut voir aux plafonds, sur les murailles, sur le parvis, ce sont des taches qui font frissonner, ce sont mille traces épouvantables d'un sang coagulé, noirâtre ; horrible spectacle ! Ils ont franchi ces appartements ; ils arrivent près de Raunusie ; elle s'épanouit dans une chambre où sont retracées les souvenirs des vengeances passées. Là sont représentés : Le rapt violent d'Hélène, et la noble ville en proie à l'incendie ;

les champs phrygiens dévastés, désolés, jonchés de cadavres glacés; la vengeance cruelle qu'à cause de son fils Androgée, Minos tira des Mégariens et des habitants d'Athènes eux-mêmes, en les soumettant à un tribut épouvantable, inhumain, abominable : le châtiment que le même roi infligea à Scylla, dont la main sacrilége arracha le cheveu divin de son père, et par cette action impie le précipita, l'infortuné! dans la tombe; Éthéocle et Polynice, fils d'Œdipe et de Jocaste, épouse et mère tout à la fois d'Œdipe: la querelle homicide des deux frères à propos du florissant royaume de Thèbes; ils s'égorgeaient l'un l'autre, tous les deux étaient précipités ensemble dans le bûcher (alors sépulture commune à tous), et l'un des corps de ces deux frères (incroyable haine!), de ces deux frères ennemis, repoussait l'autre dehors: quelle rage! elle vit encore en eux alors qu'ils sont morts! Là était Thyeste épris d'amour pour Mérope, l'épouse criminelle d'Atrée; tous les deux, Atrée et Thyeste, sont fils de Pélops, qui exerçait à Mycènes la puissance royale: là était représenté le moment où Atrée ayant découvert la vérité, ouvre son cœur à une haine dans laquelle il réunit le frère adultère, les trois enfants

au berceau, dont Thyeste a rendue mère la femme impure : tout le royaume est en armes, les divisions le déchirent, tout est bouleversé ; pour éviter de plus grands désastres, Atrée décide de faire périr ce frère indigne. Là se voyait encore le mortel, l'infernal festin où le père dévore ses trois enfants préparés par son frère, où il se désaltère dans le sang infortuné de ceux qu'il chérissait ; non, il ne pouvait pas soupçonner cette vengeance !

Ici c'est Candaule, roi des Lydiens, qui fait voir sottement à Gygès le corps charmant, les formes voluptueuses de celle dont la blancheur surpassait celle de la neige ; puis c'est cette épouse offensée qui frémit, s'irrite, et n'est satisfaite que par la mort de son mari. Là est la cruelle vengeance d'Artaxerce contre son fils Darius, auquel il refuse Artusie pour la faire injustement prêtresse du temple du puissant Apollon. Là c'est la troupe des parricides qui se soulevèrent contre les ordres d'un père barbare, et la vengeance lamentable exercée sur tant de fils, d'enfants et d'épouses. Puis l'on voyait : Olympia répudiée par le grand Philippe, roi de Macédoine, qui se marie à Cléopâtre et est assassiné par Pausanias, de la race d'Oreste ; les

deux époux sont égorgés tandis qu'ils se livrent imprudemment aux plaisirs adultères. Le meurtrier était représenté, bien que mort, assis sur un trône, la tête ceinte d'une couronne d'or. Ici était Thomyra, souveraine des Scythes, offrant à Cyrus, roi des Perses, la bataille, bataille cruelle, implacable! pour venger la mort de son fils; la ruse et l'adresse lui font remporter une importante victoire; la plaine verdoyante fut jonchée des corps de braves guerriers, déchirés en lambeaux; la tête altière et superbe du grand Cyrus est séparée du tronc généreux et renfermée dans la peau ensanglantée d'une chèvre. Là était tracée vivante la vengeance abominable, infâme, de ce comte Julien, qui au milieu des fureurs déchaînées, à travers des monceaux de ruines et de cadavres, ouvrit l'Espagne entière au peuple sarrazin. L'Amour gémit de tant de maux, appelés sans motif sur la tête de tant d'innocents; il gémit de tant de malheurs, de tant de désolations, dont sont accablés des chrétiens. A leur arrivée dans l'appartement de la triste furie, celle-ci (elle songeait à de cruelles vengeances!) tourne les yeux et aperçoit tout d'abord et en tête la Haine infernale; derrière elle est la Colère, qui, cruelle, pousse

des hurlements sauvages, puis la Détermination, et enfin l'enfant aveugle, qui privé de tout conseil, a le cœur enflammé... Raunusie entendant la voix mugissante de celle qui crie toujours vengeance, voyant la Détermination déjà prête, ferme, disposée à entreprendre n'importe quelle action hasardeuse, Raunusie change soudain de couleur : son front n'est plus le même ; une oppression furieuse resserre sa poitrine ; une ardeur terrible stimule son cœur, son visage est cruel, farouche, atroce. L'enfant embrâsé de fureur lui dévoile les motifs qui lui ont fait entreprendre ce voyage, et les causes si puissantes qui devant ses yeux sont toujours présentes, vivantes. La Colère hurle, la Haine stimule et mord le cœur de l'Amour, déjà disposé au mal ; la Détermination se prépare à accomplir le crime. Némésis impatiente accède à tout ce que l'aveugle Amour lui demande : les ministres infernaux l'accompagnent et volent sur ses traces ; ils arrivent à Chypre. La belle, la charmante Cythérée les attendait déjà, tenant prêt le don qu'elle avait promis. Elle les accueille avec douceur, avec de suaves paroles, s'imaginant que l'Amour était le même qu'auparavant. Mais venant à contempler les ravages qu'a déjà exercés sur

lui l'infernale passion qui le domine, elle faillit ne plus le reconnaître. Elle lui parle en ces termes : « Ton nom si doux s'accorde bien mal avec ton présent aspect, avec ta contenance, hélas ! si changée. Ne t'arrête pas davantage, Anthéros, mon fils, la dernière heure est sonnée pour Falçam. Déjà la Parque est prête, elle étend son bras pour le coup meurtrier. » Elle dit : aussitôt s'élève dans les airs le farouche exécuteur de cette œuvre épouvantable ; il attache sur Diu des regards enflammés ; il est secrètement entré dans la ville. Le dernier instant, le terme fatal de la vie du malheureux Falçam est arrivé ; Phœbus apercevant l'œuvre cruelle que l'Amour commet, se précipite pour ne pas en être témoin, vers un autre hémisphère. Le ciel et l'air se couvrent d'humides ténèbres ; un manteau obscur enveloppe l'univers de toutes parts ; la nuit sombre et confuse s'apprête à cacher dans ses plis l'action atroce, horrible qu'Anthéros se prépare à accomplir. Celui-ci attend avec impatience le moment où dans le ciel la sentence sera confirmée. Falçam bien éloigné de penser que le malheur est à ses côtés, se rend à un pavillon ; il appelle le zéphyr désiré, il l'implore pour qu'il vienne le seconder de son souffle

doux et frais; on était alors dans ce mois où Apollon double sa force en visitant le lion de Némée. L'infortuné appelle le zéphyr, et ne soupçonne pas que la mort est près de là, que c'est elle qui lui répond. La voix de Falçam retentit aux oreilles de l'enfant attentif, épiant une occasion, un moment favorable: furieux il a lancé sa foudre mortelle; le ciel frappé résonne, la montagne mugit. La foudre messagère de mort, part embrâsée, et fend les airs en sifflant: elle porte une fin misérable, un trépas immérité, mais soudain. Elle atteint le cœur calme et libre de Falçam, elle pénètre juste à l'endroit d'où l'âme peut le plus facilement sortir; laissant ses entrailles mutilées, elle traverse les côtes et disparaît sans avoir été aperçue. Le noble Falçam tombe; il pousse un lugubre gémissement, sa triste voix veut en vain parler: le trépas l'a éteinte; la mort a rompu les liens du corps, et l'âme prisonnière est délivrée. Ce grand désastre est connu; voilà que de Falçam les esclaves et les serviteurs accourent fondant en larmes; tout-à-coup s'élèvent mille clameurs retentissantes, des cris lamentables frappent les airs. Dans toute la forteresse se répand le bruit de cet événement épouvantable, de ce cas

horrible : le peuple étonné, plongé dans la stupeur à la nouvelle de ce grand malheur soudainement arrivé, se précipite de toutes parts ; là viennent à la hâte les amis de Falçam qui, par leurs larmes font éclater la douleur qu'ils ressentent; les portes s'ouvrent, une multitude de tout âge, de tout sexe, se précipite; les braves soldats exaspérés, arrivent bouillonnant de fureur, munis de leurs armes, et, tous en contemplant le cadavre étendu, baigné dans son sang, crient vengeance. Déjà des flambeaux, des torches enflammées répandent dans l'air ténébreux, la lumière ; déjà dans tous les recoins les plus cachés, on cherche avec diligence l'auteur pervers de ce forfait abominable : peines inutiles ! vains efforts ! l'enfant superbe, après sa victoire, a déployé ses ailes et a pris son vol vers Chypre. On soupçonna, dans cette conjoncture, déshonorante, inique, barbare, on soupçonna que l'Amour seul était l'homicide; et que d'une œuvre si atroce, si épouvantable, son aveuglement seul devait être accusé. Au milieu de pompeuses funérailles, arrosées de larmes amères, le corps fut porté à son tombeau : là se lit, tracée en caractères latins, l'épitaphe suivante :

« Si tu demandes qui gît dans cette demeure, ténébreuse, glacée, triste, lamentable? c'est moi, libre de l'amour et de ses tourments. J'ai été sans motif assassiné par l'Amour : une résolution cruelle, inhumaine, brutale, l'aveugle Amour poussé par la jalousie, conjurés avec ma triste destinée, ont précipité le terme de ma carrière. »

La rapide renommée s'élance et dans mille contrées répand la nouvelle de cet événement, donnant au monde de puissantes raisons de faire des commentaires. Les uns disent qu'un affront, que la vengeance d'une injure ont amené cette mort; d'autres, que par Falçam avait été commis le crime honteux d'adultère, et qu'il en a reçu le juste châtiment; mais la Renommée bavarde dit et affirme que l'aveugle Amour est seul coupable. De ville en ville vole la nouvelle de cet événement fatal, de cette mort douloureuse; elle arrive à Goa, où partout, parmi le peuple et la noblesse, elle sème l'épouvante. La fin désastreuse du vaillant Falçam est pour tous un grand sujet de scandale. On demande un châtiment pour un forfait si épouvantable, un châtiment qui serve d'exemple!

Mais le temps avare, et qui aime le change-

ment, ne tarda pas à apaiser les clameurs suscitées par cette mort, et dans son vol précipité balaya des mémoires le souvenir de ce grand malheur. Lorsque l'Amour eut compris que le temps fugitif avait adouci les haines, il n'oublia pas ceux dont il avait uni les âmes dans une suave prison. Il envoie Souza demander, avec de douces prières, au généreux père de la charmante dame de consentir à ce qu'il ne peut plus empêcher, de faire taire sa rigueur et sa colère. Le noble vieillard, voyant ses espérances anéanties par la mort de Falçam, accède au mariage, et dissimule son affliction ainsi que la douleur qui tourmente son âme.

CHANT QUATRIÈME.

Le mariage de Manoel de Souza de Sépulvéda avec dona Lianor de Sa est célébré; nombre de fêtes ont lieu en réjouissance de ces noces; quelque temps après Manoel de Souza décide de s'embarquer avec sa femme et ses enfants sur le funeste galion le *Saint-Jean*.

Rien ne résiste au temps; il triomphe de tout; il détruit, il dévore, il anéantit. Il plonge dans l'oubli les plus grands malheurs, les grandes pertes, les grands désastres, les grandes douleurs. En un clin d'œil il efface de notre mémoire ce qui naguères remplissait tous les esprits d'épouvante; ce qui hier nous abîmait de désespoir, il nous le fait paraître aujourd'hui supportable, il en ôte l'amertume. Il n'est pas

de tristesse si grande qu'il ne guérisse ; il n'est pas de douleur dont la violence lui résiste. Tous les malheurs, toutes les infortunes, tous les tourments, ce vieillard cruel nous les rend faciles. Cette mort épouvantable qui faisait bouillonner d'indignation tous ceux qui la connaissaient, maintenant est tellement oubliée qu'elle n'a guère laissé plus de traces dans toute la population que n'en laisse un vain songe.

Cesse enfin la tempête, passe le difficile hiver, et qu'il emporte avec lui les ombres ténébreuses! Soit déchiré le voile obscur qui dans ses noirs replis enveloppe les âmes des amants! Que la sombre nue chargée d'orages, que cette vapeur attristante et sinistre, soient anéanties! Vienne la splendeur éclatante du blond Apollon éclairer les tourments cachés des deux amants; que zéphyr caresse la nature de son haleine suave, qu'il égaye leurs cœurs remplis de tristesse ; qu'il guérisse les maux que le farouche et féroce Vultur (1) a amoncelés contre eux. Apparaisse, apparaisse la brillante étoile de Sépulvéda, maintenant heureux, maintenant joyeux; que les lys émaillent la plaine jusqu'alors couverte de ronces et d'épines. S'efface le

(1) Vent qu'on croit être le même qu'Eurus.

front noir et triste de la nuit muette, ténébreuse, larmoyante, de la nuit qui retenait ces cœurs ardents dans les angoisses qui leur arrachaient de douloureux soupirs. Arrive la fraîche aurore à l'aspect riant et prospère, que sur l'horizon obscurci elle étale ses couleurs réjouissantes; que pour les tristes cœurs resplendisse un heureux jour!

Quelques jours s'étaient écoulés; et déjà s'était apaisée la tempête qu'avait soulevée le trépas de Falçam; ce meurtre, ce crime n'étaient déjà plus gravés que dans la mémoire éternelle du juge souverain. Les noces se préparent avec toute la pompe qu'exige la noblesse des époux. Les amis et les parents, en ce jour de bonheur, se rendent à la solennelle réception. Quel étalage de costumes brillants et nouveaux! quelle richesse! quelle diversité dans le choix des couleurs! Si l'un a des vêtements splendides et d'un haut prix, l'autre lutte, pour se rehausser, par la délicatesse du bon goût.

Lianor part de la maison paternelle; tous la contemplent émerveillés; ses grâces embellissent et réjouissent les airs; la charmante Cythérée s'humilie devant elle. Ses blonds cheveux forment autour de sa tête des tresses ondoyan-

tes, auxquelles se marient des perles étincelantes, admirables guirlandes, trésors dont la richesse n'est égalée que par l'art qui a présidé à leur agencement; elle porte des boucles de diamants dont les feux aveuglent les regards. Elle lève les yeux, les traits qu'ils lancent portent le trouble dans toutes les âmes. Sa robe dont les larges plis traînent jusqu'à terre, selon la mode française, est faite d'une étoffe de soie dont les nuances font pâlir les teintes de la prairie; elle dessine les formes et les contours de la taille jusqu'à la ceinture, de là elle tombe à terre en tournoyant. Ses larges manches crevées en mille endroits, sont réunies par des perles d'une grosseur extraordinaire qui servent de boutons. A son cou blanc et poli comme l'ivoire, est attaché un collier composé de cette matière qu'enfante seule la puissance créatrice de la mer.

Une ceinture fortunée, dont Souza, je le crois, est aussi jaloux que le sont de lui tous ceux qui l'entourent, serre étroitement sa taille enchanteresse. De son épaule gauche tombe une riche mantille de soie verte comme sa robe. Elle marche, son pas est lent et doux; elle a dans tout son port une grâce pudique et charmante. Elle va recevoir au temple les bé-

nédictions prescrites par la sainte Église. Les rues ne suffisent pas pour contenir la multitude accourue pour contempler tant de beauté. Telle la resplendissante aurore apparaît, semant, au printemps, les roses dans la plaine azurée; ou telle se montre Diane lorsque des mains de son frère bien-aimé elle prend le flambeau lumineux : telle brille Lianor, et dans tous les cœurs, qu'ils soient affaiblis et refroidis par le froid des années, ou bien battent dans une jeune poitrine dans la force de l'âge, elle excite des mouvements inconnus, extraordinaires d'admiration. Les uns admirent sa main d'une blancheur éclatante, pleine des dépouilles de ceux qu'elle a vaincus; d'autres sont éblouis par sa poitrine d'albâtre, lisse et polie comme le satin; d'autres fixent leurs regards sans pouvoir les en détacher, sur ces globes, dont l'éclat éclipse la neige, et suivent leurs palpitations paisibles et mesurées; d'autres enfin saisissent par la pensée les contours si merveilleux et si purs des parties les plus parfaites du corps, que la robe, rendue avare par la jalousie, dérobe à leurs yeux. Au milieu des groupes tumultueux, on aperçoit des femmes; mais que leur costume est moins gracieux! on les voit, ou plutôt elles

attendent qu'on les remarque : elles s'écrient : « Étoile resplendissante, qu'une faveur divine a fait naître parmi nous, que Dieu t'accorde un bonheur égal à la perfection des charmes qu'il t'a répartis ! »

L'époux bien-aimé porte des hauts-de-chausses et un pourpoint brodés d'or ; sur ce dernier est jeté un riche vêtement de cachemire, où resplendissent en guise de boutons mille diamants. La toque, surmontée d'un gai panache blanc, ainsi que le manteau sont de la couleur de la neige ; il porte à son cou une médaille sur laquelle sont gravées des lettres formant cette devise : « Maintenant tout est peu. » A son côté est une épée dont le fourreau est de cristal, ouvrage sur lequel l'art a épuisé tous ses secrets ; ses gants répandent un parfum délicieux, et sa chemise est du plus fin tissu que produise le Portugal. Il est fier d'avoir obtenu, au prix de ses maux, une telle récompense ; il s'énorgueillit de ce que le sort n'a plus rien à lui donner, maintenant qu'il lui a accordé le plus précieux trésor qui existe dans le monde. Le malheureux ignore la triste fin que la fortune cruelle lui réserve ; il ne sait pas que dans peu la hideuse Atropos, par un coup impie, lui enlevera

celle qui fait sa félicité. Phébus s'inclinait vers les parties lointaines de l'Occident; il adoucissait l'ardeur de ses rayons enflammés, et se dirigeait vers la couche empourprée de Thétys, lorsque le cortége arriva devant le pieux édifice. Le prêtre saint attendait les époux. Là leurs mains s'unirent, et les liens du mariage les attachèrent. La foule du peuple fit éclater sa joie, faisant retentir les airs de ses vivats répétés. L'un lance à travers l'espace les dons précieux de Cérès; l'autre, ceux de Flore. Après la cérémonie sacrée, ils reviennent au palais au milieu des pompes les plus magnifiques. Déjà sont préparées et servies des tables abondamment pourvues. La salle d'honneur est ornée de somptueuses et splendides draperies. Les vastes tables du banquet étalent des services de vermeil dont le prix du travail le dispute à celui de la matière. Des mets exquis se succèdent et surpassent en profusion les festins de Cléopâtre; les coupes écumeuses circulent et laissent déborder la liqueur pétillante du joyeux Bacchus. Là étaient Hyménée et Junon; jamais en effet leur présence ne fait faute en de pareilles circonstances. Leur front était pâle et livide; on eût dit qu'ils étaient enveloppées du linceul fu-

nèbre. Mais ils ne voulurent pas visiter la chambre nuptiale, car ils savaient que ce commencement si riant, si joyeux, aurait une fin amère et désastreuse. Tous les deux ils déplorèrent l'événement funeste et barbare, la triste histoire dont le souvenir devait, comme un éternel exemple se graver dans la mémoire de l'univers. A l'instant de la plus grande allégresse, alors que la fête déployait toutes ses splendeurs, elles vinrent les funestes Euménides! Planant au-dessus du faîte de l'édifice, elles poussèrent leurs hurlements sinistres, et prophétisèrent une fin mortelle et misérable.

Cependant le splendide banquet est terminé. Les époux se dirigent vers l'appartement où l'on a disposé un lit magnifique, d'une valeur, d'une richesse et d'un travail admirables. La chambre nuptiale est tendue d'étoffes de soie aux couleurs variées, éclatantes; c'est la Perse lointaine qui les a tissées. Au centre de l'appartement est un vase précieux d'argent sur lequel l'art a exercé toute sa puissance, et d'où s'exhalent sans cesse des parfums d'une céleste suavité; c'est Vénus elle-même qui les a choisis, Vénus qui a voulu présider à ces noces et tout suivre du regard. Par une faveur insigne, la

charmante Cypris répand sur le lit et la couche fortunée une fine rosée, une liqueur légère, que Chypre seule produit pour cet usage. Son fils aussi, ce dieu qui enflamme les cœurs et s'arme contre tous ceux qui veulent se soustraire à sa puissance, place autour de la couche un essaim nombreux de tendres et merveilleux Amours. L'heure était venue où la nuit humide, ténébreuse et muette, arrivée au milieu de sa course, répand sur la nature entière les douceurs du sommeil, et rétablit les membres harassés des mortels... c'est alors qu'une Mégère sinistre, funeste, s'élance du sombre royaume, séjour abominable de cruauté et d'épouvante; elle s'est transformée en un oiseau monstrueux, ennemi du jour et de la splendeur d'Apollon; poursuivie par ses compagnes qui se lancent après elle, elle suit sans dévier les ombres ténébreuses, terrifiant les hommes de son gémissement prolongé, lamentable, misérable. L'oiseau fatal entre dans le joyeux appartement, battant de ses sombres ailes, qui produisent un bruit horrible. Il fait une fois, une fois encore, le tour du lit, prophète de mort et et de calamités. Vénus et l'Amour à l'aspect de ce sinistre augure, à la vue de ce prodige, effrayant

pour les deux amants, convaincus que l'épouvantable catastrophe réservée par le sort jaloux ne peut être détournée, Vénus et l'Amour répandent des larmes, et laissent éclater la douleur qu'ils ressentent de cette mort cruelle. Ils partent plongés dans l'affliction, et fendant les airs légers et vaporeux, ils arrivent à Paphos, séjour délicieux de la douce Cythérée, où se chantent ses louanges, où l'on proclame sa gloire, où par les lois d'une juste raison on accorde aux amants des récompenses suaves et voluptueuses. C'est là que s'élève le temple fameux où sans cesse, sur cent autels, brûle et répand ses vapeurs parfumées l'encens sacré de l'Arabie; c'est un sacrifice bien dû à la divinité la plus puissante du ciel. Les colonnes doriques sont toujours ornées de couronnes de myrte verdoyant; le parvis est toujours jonché de fleurs variées, de roses embaumées. Ce lieu où ne règne que l'allégresse et des plaisirs sans fin, ne contribua pas peu à perpétuer dans la mémoire cette aventure lamentable. Phébus obéissant à l'impulsion rapide du premier moteur qui, dans une course précipitée, entraîne violemment les autres orbes, revenait, après avoir accompli sa révolution obligée, le front radieux,

se montrer à l'Orient ; sa présence réjouissait la terre, attristée des ombres confuses et obscures de la nuit.

Les deux amants ont quitté cette couche qui maintenant connaît leurs amours. Tous deux ont revêtu un costume en soie cramoisie brodée du plus pur argent. Lianor a couvert sa blonde chevelure d'un réseau délicat d'or, sur le côté droit tombent quelques boucles soutenues par un diamant d'une valeur inestimable. Dans ses yeux si charmants règne une douce langueur, une plainte amoureuse ; son front empreint de la couleur vermeille des roses, révèle la lutte de la pudeur.

Arrivent alors et les parents et les amis ; tous ont déployé sur leurs vêtements une magnificence extraordinaire. Ils s'agitent, ils donnent aussitôt des ordres pour que soit célébré avec une pompe solennelle ce jour mémorable. Ils se réunissent en un magnifique banquet, qu'égaient mille agréables récits. Aussitôt après partent ceux dont les préparatifs de la fête réclament la présence. Déjà les fenêtres sont ornées de fines tentures aux couleurs variées ; une multitude de femmes charmantes s'y pressent et semblent dire : « Regardez-moi. » Pour la plupart cette

confiance en leurs attraits est bien légitime.

Le peuple en tumulte, la joie dans l'âme, fait irruption dans toutes les rues. Tous se précipitent désireux de s'emparer des places les plus sûres, les meilleures, les plus élevées. Lianor et son époux bien aimé ont paru à une fenêtre richement décorée; tendue de brocart resplendissant; elle paraissait fière de les recevoir. Une vaste rumeur a lieu parmi tout le peuple à l'aspect de tant de charmes; les uns élèvent la voix pour lui souhaiter mille prospérités, les autres stupéfiés, les yeux cloués sur elle, restent muets. Dans un autre appartement était le noble vieillard, Garcia de Sà, le père de la belle Lianor; son aspect est vénérable, affable, joyeux; il est entouré des principaux personnages. Les trompettes bâtardes, les tambours frappent l'air d'un son vif, animé; les yeux se tournent vers les lieux d'où partent la clameur et le bruit éclatant. Dans la place s'avancent de front, dans un ordre admirable, les hommes qui faisant retentir les instruments guerriers, répandent leurs sons dans les airs, et font mugir la montagne. Les uns vêtus de rouge et de blanc forment un escadron, les autres vêtus de bleu et de blanc forment l'autre; ils entrent en-

semble avec bruit, battant des mains, poussant mille cris. Des coursiers somptueusement caparaçonnés les suivent conduits par des écuyers, partagés en deux troupes, et revêtus des livrées réciproques; tous sont magnifiquement habillés. Chaque parti a son étendard dont les plis brodés ondulent dans les airs et produisent un effet admirable. Paraissent alors vingt chevaliers, tous nobles et jeunes : les uns ont des marlotes en damas de pourpre, avec des franges d'argent; les autres portent la marlote d'azur brodée d'or; tous ont la tête ceinte de turbans blancs. Les superbes coursiers recouverts de leurs riches caparaçons, arrivent fièrement; s'agitant avec ardeur en tout sens, ils font faire place au populaire : on entend la voix plaintive du malheureux qu'a blessé le pied de fer du terrible animal. Là où les flots épais du peuple bouillonnent avec le plus de fracas retentit le cri de l'infortuné qui dans cette foule ne peut éviter le coup. Tous, deux par deux, font le tour de la place, réjouissant les yeux qui les contemplent. En passant devant Lianor chaque chevalier s'incline, faisant une noble et gracieuse révérence. Les deux premiers, dans leur rapide course, déploien

leur force dans la lutte; ils dévorent l'espace, et brandissent leurs lances affermies dans leurs mains. C'étaient Bastian de Sà et Tristan de Souza; deux autres chevaliers les suivent de près, courant de front; mais au milieu de la carrière, l'un a devancé l'autre, l'autre est resté en arrière, une courroie venant à se rompre, l'étrier tombe à terre, et le fait s'arrêter tout-à-coup. Les troisièmes accouraient rapidement, la contenance gracieuse, dégagée; C'étaient Tristan de Sà et Antonio de Sà, dont la beauté l'emporte sur le bel Adonis. La même audace brille dans leurs regards; la même année les a vus naître. L'un est monté sur un brillant et fier coursier, aux pieds blancs; l'autre sur un coursier dont la robe imite la couleur de l'écorce de la châtaigne, et qui sur le front porte une resplendissante et blanche étoile. Tous deux s'élancent avec une telle impétuosité que la terre paraît s'ouvrir devant eux; de toutes parts on les contemple avec plaisir et admiration: « Ces chevaliers, disait-on, n'appartiennent point à la terre; ce sont des messagers du ciel. »

Garcia de Sà, gentilhomme plein de courtoisie, et Amador de Souza sont au poste; ils vont

partir, mais le coursier de Souza, fougueux et farouche, se dresse sur les pieds de derrière; le bruit de son frein de pur argent l'épouvante, il ne veut pas obéir; Souza est obligé d'en prendre un autre plus traitable. Antonio de Sampayo et Francisco de Sà partent avec rapidité. Mais Sampayo a plus de courage que de grâce et de dextérité; le fier coursier sentant l'éperon, triomphe du frein, s'élance, arrive au terme de la carrière sans son maître qu'il laisse loin derrière lui. Nombre de personnes sont blessées; des cris retentissent et montent jusqu'aux astres, poussés par la foule innombrable du vulgaire : des manteaux, des toques sont dispersés sur la terre, perdus par leurs possesseurs; car le fougueux coursier bondit, refoulant et maltraitant mille spectateurs, répand le désordre et la confusion, et jonche le sol de cent dépouilles diverses. Déjà Christovam de Sà et dom Antonio de Noronha, à l'exemple des autres, se précipitent avec tant de furie, qu'un noir tourbillon enveloppe le ciel, tous les vingt, en fournissant leur course, firent preuve de courage, et déployèrent avec grâce leur habileté. Ils se mettent dix contre dix et se campent fièrement en face les uns des autres. Les trom-

pettes, les clairons bâtards retentissent et donnent le signal du joyeux tournoi; le roulement rauque des tambours réveille et fait palpiter les cœurs. Les deux partis s'ébranlent rapidement; tous luttent de grâce et d'adresse; ils font mille tours et détours, et dans les airs volent sans cesse les flèches légères. Le coursier que la nature a revêtu d'une robe couleur de la nuit, est inondé de flocons d'une blanche écume. Le retentissement des éperons, des cris non interrompus font résonner la voûte azurée. Antonio de Sà, dans cette lutte pressée, se mesure contre Tristan de Souza ; ils se heurtent; tous deux dans ce choc terrible, vidant les arçons, se trouvent hors de combat. Mais aussitôt on amène à leur aide de légers coursiers, qui frémissent d'ardeur; ils reprennent alors part à la lutte, bien qu'un peu dégoûtés par l'accident qui leur est arrivé. Bastian de Sà brandit d'un bras vigoureux un dard long et fort, et le lançant sur Garcia de Sà, qui a saisi une arme semblable, il en atteint son cheval ; le coup douloureux l'a frappé à la narrine gauche ; hors de lui, il se dresse sur les pieds de derrière; un fleuve de sang jaillit de la plaie. Le cavalier saute promptement à terre, échappant ainsi au

danger qui le menaçait; l'animal étourdi tombe sur la terre, et les deux arçons s'enfoncent dans le sol endurci. Tant que l'accord et l'harmonie régnèrent, Phœbus assista à ce spectacle; mais lorsqu'il en vit les acteurs furieux, il ne voulut pas qu'en cette journée de joie et de bonheur, se produisît quelque triste événement; s'inclinant dans les ondes grossissantes du grand Océan, il met fin aux jeux. Tous se séparent avec allégresse; et les illustres chevaliers partent dans l'ordre accoutumé. Le peuple se retire: chacun s'entretient de ce qui, dans la fête, lui a causé le plus de plaisir; les uns louent l'adresse, le bon air, la grâce de ceux qui ont le mieux mérité selon eux. D'autres, par des discours différents, glosent des bras faibles, de la flèche mal lancée, de l'attitude disgracieuse, du peu d'habileté qu'avait un tel à se couvrir du blanc bouclier.

Tous avaient déjà regagné leurs demeures habituelles; les deux amants étaient assis à un magnifique et somptueux banquet, environnés des personnages haut-placés et de renom : dans la salle entrent tout-à-coup, douze jeunes hommes nobles, riches, splendidement vêtus; un masque les cache; ils portent des costumes à la

turque, en velours jaune, avec des garnitures rouges brodées d'or; tous ont ceint leur tête d'un turban de blanche soie; ils ont à leur ceinture un sabre recourbé d'un usage inaccoutumé; dans ces armes sont enchâssées des émeraudes, d'énormes rubis, des saphirs et des diamants. Leurs figures connues sont couvertes de masques, à la mode des Grecs; devant eux brûlent mille torches enflammées; ils forment, au son des trompettes, une danse joyeuse. On applaudit: on leur fait place: s'avançant en cadence, ils arrivent près des tables, d'où ont disparu tous les mets. L'un d'eux lance trois dés, et les autres répandent à foison des pièces d'or. La riposte ne se fait pas attendre longtemps; au premier coup Souza gagne mille cruzades (1). A celui-ci en succède un autre, et pour le premier coup, Sampayo met comme enjeu un riche collier; mais s'il fut prompt à le placer sur la table, bien plus promptement encore le sort l'en priva. Un autre turc lance dix points, et Bastian de Sà joue une toque garnie de boutons en rubis, au milieu de laquelle est une médaille garnie de diamants, où est représenté l'Amour; on jette quatre cents pièces d'or contre les deux cents qu'est évaluée la toque: la toque

(1) 2,500 francs.

est sauvée, mais la bourse est délivrée du grand poids qu'elle portait auparavant. Un des turcs, lançant les dés, amène neuf points, contre lesquels se propose aussitôt Pantaléon de Sà; il joue un riche anneau, dont la couleur est celle de la verte prairie; il vaut six cents pièces d'or. Tandis que le turc s'imagine que la fortune favorable lui a déjà fait don de cette émeraude, il laisse tomber un dé; la société se met à rire. le turc crie et se plaint; il relève le dé, qui le menace d'un sort contraire; il recommence le coup, lance les dés sur la table, mais, en définitive, les trois dés réunis ne forment qu'une somme de trois points. Pendant que les Turcs jouent, il est tel d'entre eux qui ne lève pas les yeux de dessus Lianor; pour la pouvoir contempler plus à son aise et sans danger, il a revêtu ce costume, ce déguisement. Après des alternatives de perte et de gain, le jeu cesse, les Turcs s'en retournent comme ils sont venus. Les rauques instruments les guident dans leur retraite qu'ils accomplissent en formant des danses mesurées. De la place parviennent des bruits et des rumeurs tumultueuses; c'est le peuple qui accourt pour les considérer; les fenêtres se garnissent de belles dames à la figure riante et joyeuse.

CHANT CINQUIÈME.

Fêtes par lesquelles les Canarins idolâtres et les Malabares célèbrent les noces de Manoël de Souza Sépulvéda et de Lianor de Sà.

Le dieu qu'on adore à Timbrée conduisait son char vers les régions du tropique qui se projettent au Nord ; son front radieux illuminait de ses purs rayons le globe terrestre, quand les Indiens idolâtres s'avancent pour solenniser par des fêtes le mariage de Lianor. Les Canarins se sont rassemblés; déjà, ils se préparent aux danses et aux chœurs consacrés ; on entend retentir dans les airs, les sons vifs et mesurés de la trompette de cuivre, tous les cœurs frissonnent

et vibrent à l'unisson ; les cornemuses, les flûtes joyeuses et mille autres instruments en usage parmi ces peuples, forment un bizarre concert. Tout-à-coup ils entrent dans la grande place en tournant sur eux-mêmes ; dans ces voltes ils déploient l'adresse et la grâce unies à la légèreté. Le brocart d'or, la soie aux couleurs variées, les entourent de leur éclat ; leurs bras et leurs jambes sont nus ; de larges anneaux d'or y sont attachés ; leurs narines sont traversées par une flèche d'or où étincelle une perle d'Orient. Les jeunes hommes et les jeunes filles portent tous le même costume ; tous se balancent en faisant des pirouettes légères, tous bondissent en cadence au bruit sonore des instruments. Le peuple accourt, la foule grossit, battant des mains, applaudissant de la voix à la fête nouvelle. Ils font le tour de la ville, et partout leur présence fait naître l'allégresse. Les deux amants nouvellement unis par l'hyménée, s'asseoient à une fenêtre qui n'était destinée qu'à eux seuls et tendue de riches tapisseries. Toutes les croisées d'alentour se peuplent de dames aux riches vêtements, de femmes charmantes qui attirent sur elles tous les regards de la foule. Le noble gouverneur, suivi de grands et d'il-

lustres personnages, s'assied à une autre croisée ; son aspect est joyeux, riant, il respire la bienveillance et l'amabilité. On devisait de mille sujets divers, on s'entretenait des plaisirs qu'allait procurer ce spectacle.

Voici que tout-à-coup le peuple se rue en flots pressés ; un mugissement formidable de voix et d'acclamations s'élève. Au milieu de cette mer mouvante, grandes sont les souffrances de ceux que le poids des années empêche de courir ; ils sont entraînés par le courant impétueux, indomptable de la foule qui veut voir. Soudain cette masse resserrée dans les rues étroites, débouche sur la vaste place ; elle s'étend, s'éparpille, se disperse avec un rugissement semblable à celui que fait entendre l'eau retenue par la digue, quand trouvant une issue, elle s'élance, grondant, répandant au loin les éclats de sa voix rauque, jusqu'à ce que rencontrant un plus large lit, elle ralentit sa course et apaise son mugissement.

Au bout de quelques instants d'attente, tandis que tous ces cœurs palpitent d'une vive émotion, voilà que tout-à-coup la vallée et la montagne résonnent du bruit de mille autres instruments. Ce sont les trompettes, les saquebutes,

les cimbales, les tam-tam sonores, les rustiques et grossières cornemuses qui, frappés en même temps, forment un concert dont la sauvage harmonie fait dresser les cheveux sur les têtes. De nouveaux acteurs s'élancent sur la place en dansant et en bondissant. Au milieu de leurs évolutions, ils traînent le simulacre d'un cheval doré, aussi grand que celui qui fut jadis si fatal à la ville de Troye. Les belliqueux Naïres l'environnent; autour de leurs reins flotte une écharpe d'une merveilleuse beauté; leurs bras et leurs jambes sont nus; des anneaux d'or resplendissent à leurs chevilles et à leurs poignets; leur tête est ceinte de toques aux couleurs bigarrées; tous marchent en agitant leurs armes : celui-là joue avec une adresse et une grâce infinie de l'épée et de la rondache; celui-ci tire en l'air sa retentissante arquebuse; de moments en moments ils poussent une clameur immense. L'un recourbe son arc et en rapproche avec vigueur les extrémités qui résistent; l'autre brandit sa forte lance. Quatre éléphants s'avancent; tout le monde est épouvanté de leur masse prodigieuse; de hautes tours s'élèvent sur leur dos; mille robustes guerriers s'y montrent munis de leurs armes. Au bruit des cris et des acclama-

tions qui déchirent les airs, ils bandent de nouveau leurs arcs recourbés avec force et une fureur toute guerrière; leurs flèches pointées vers les dames, qui ne s'attendent point à ce salut, inspirent un moment de terreur; mais la corde s'échappe et rien n'est frappé. En même temps un cri terrible s'élève dans les airs; les dames en effet, prenant ce simulacre pour la réalité, ces joûtes animées par la joie pour un véritable combat, ont pâli et ont senti dans leurs veines courir le froid de l'épouvante.

Cependant ces terribles, ces monstrueux quadrupèdes sont arrivés sur la place en faisant gronder leur voix mugissante et en déployant leurs trompes terrifiantes; de tous les côtés partent de nouveaux cris qui vont frapper la nue. La multitude s'enfuit, pour éviter les redoutables dangers qui accompagnent la marche de ces terribles animaux. Le belliqueux escadron des Naïres, qui occupait la place, s'éloigne; tous, rangés en ordre de bataille, poussent de farouches clameurs. Les divers instruments ont donné le signal. Les fiers éléphants commencent eux-mêmes les évolutions du combat avec une enthousiaste ardeur; ils frappent l'air de coups heureusement inutiles; ils s'arrêtent, et

d'un pied sûr ils attendent la riposte. Ils s'effacent maintenant, et d'un seul mouvement ils cherchent à parer ces lances, ces dards, ces flèches courtoises, cruelles, qui viennent dirigées du haut des tours, par le bras fort des robustes guerriers. Les animaux se meuvent avec un choc terrible; les tours s'ébranlent à la formidable secousse. De nouveau une clameur s'élève; horrible, farouche, épouvantable, elle monte jusqu'à la nue. Cette habile escarmouche, cette lutte réjouissante dura pendant une grande partie de la journée. Mais lorsque dans les ondes de l'Océan se cacha le soleil pâli, ils quittèrent la place, et laissèrent le peuple enchanté de pouvoir la reconquérir. Qui est bien placé ne bouge pas, car on espère encore de nouvelles fêtes. La lumière a fui, partout sur le ciel s'est étendu le voile ténébreux qui, aux teintes joyeuses et diaprées, fait succéder une teinte obscure, triste, sombre. On plante au milieu de la place six arbres recélant dans leur feuillage un feu ardent qui doit imiter le tonnerre : c'est une antique coutume du Malabar. Mille feux s'allument aux fenêtres et sur les toits des édifices les plus élevés. Tout présente l'image de l'incendie; les joyeux instruments font sans cesse retentir

leurs éclats variés. Des arbres embrasés s'élance un feu ardent, impétueux, tonnant; la masse est lancée dans les airs avec fureur; elle s'enflamme et mugit comme l'artillerie. Déjà les roues éblouissantes tournent rapidement; les tonnerres simulés partent en rugissant et vont visiter les nuages sombres. D'autres pièces s'embrasent à la surface de la terre, l'effleurent dans une course précipitée, et dans les circuits qu'elles tracent, penchent là où la foule est le plus compacte. Le peuple se disperse; on entend les cris de ceux sur les pieds desquels a frappé le rayon enflammé. Ils se poussent les uns les autres pour fuir la flamme ardente, le feu terrible. Au milieu de cette fête s'échappent des voix tristes, lamentables, des cris de terreur, auxquels se mêle l'épouvantable clameur des rauques clairons et des saquebutes. Les trompettes de cuivre résonnent; et leur bruit infernal mugit comme une effroyable rumeur à travers la plaine et les montagnes, dans les grottes et les cavernes profondes. Cette fête était donnée par de jeunes hommes qui, nourrissons des Muses, s'étaient abreuvés aux sources de la délectable poésie; ils avaient formé un tableau imitant la cour de l'inexorable roi des enfers.

Une innombrable troupe des habitants du noir séjour s'élance en vociférant; ils paraissent souffrir des tortures atroces. L'immense Briarée, au corps monstrueux, agite ses cent bras; l'illusion est telle, que tous, peuple et nobles, le regardent avec terreur. Puis vient la Faim affaiblie, exténuée; à ses côtés sont le Travail, la Mort, la Guerre cruelle, les pâles Maladies, la Discorde perverse, toute rouge de sang. Voilà la Chimère, environnée de flammes; les Gorgones malheureuses, les Harpies à l'odeur pestilentielle : le Chien farouche à la triple gueule fait entendre ses aboiements. Puis c'est l'Hydre épouvantable, monstre cruel, féroce, terrifiant, et l'orgueilleux Roi d'Élide (1), qui, lançant des torches enflammées pour imiter la foudre, usurpa les honneurs dus à la divinité. Voilà celui (2) qui, poussé par un profond amour, osa découvrir ses tourments à Junon; ses pieds et ses mains sont liés; il souffre de cruelles tortures sur la roue vengeresse. Voici cet autre qui (3), emporté par une honteuse passion, attenta violemment à la pudeur de Latone : indigné, Apol-

(1) Salmonée.
(2) Ixion.
(3) Le géant Tithie.

lon le tua en le perçant de sa flèche aiguë et mortelle; un vautour affamé lui ronge les entrailles. Quel étrange et admirable spectacle que ces deux personnages en proie à une douleur immense! Avec Pirithoüs et Thésée viennent Lapithe et Phlégias, de tous les criminels le plus infâme. Au milieu de cette troupe abominable du Tartare, paraît aussi Sisyphe roulant son rocher. Tantale, dévoré par la faim, exhibe à tous les yeux le supplice qui lui a été infligé. Les trois sœurs cruelles, par elles j'entends ces filles de la triste nuit sombre et ténébreuse *, accourent; elles marchent ensemble; leur figure est farouche, épouvantable; l'horreur de la mort siège sur leur front; leurs têtes sont ceintes de vipères; l'art a imité la nature; elles sont là vivantes : toutes les trois ont à la main un fouet redoutable; la matière qui le compose est du fer; il est rougi dans le sang. Suivent Minos et Radamante, condamnant au supplice, à des châtiments éternels une innombrable multitude de mortels, fameux par leurs forfaits. Après eux roule un char terrible dont l'apparition triste et funeste épouvante; deux énormes éléphants traînent l'affreuse machine. L'empire souterrain est

(1) Les Parques.

représenté sur ce char, où brille, à travers des tourbillons de fumée, une lumière sulfureuse; où font leurs évolutions mille roues embrasées au centre d'un feu violent. Assis au milieu de quatre colonnes, trône le Roi cruel, qui là-bas, sur la côte de Sicile, enleva par une ruse habile et criminelle sa nièce, pour l'entraîner dans le profond abîme. Elle est avec lui sur ce char; son front respire la tristesse; il est souffrant, la pâleur y séjourne. Ils sont tous les deux assis sur un trône royal, entourés d'une pompe horrible : sinistres héros d'une ovation odieuse, infernale. Le cortège pénètre sur la grande place; le peuple pousse au ciel de vastes clameurs; en même temps résonnent et les instruments et la voix lamentable des damnés. Les farouches et abominables figures font lentement le tour de la place; un bruit formidable de fers et de grosses chaînes que l'on traîne, retentit. Ce sont des voix discordantes, des pleurs, des plaintes amères, des hurlements; on entend le fracas des fouets qui frappent. Dans tous ces tableaux, dans cette peinture de la cour du sombre empire, l'art a mis une telle vérité que les cœurs même les plus fermes s'ouvrent à la peur; cette peur, ce sont de tristes souvenirs qui leur donnent naissance.

Les étoiles déjà resplendissantes surgissaient au firmament; la voix du coq superbe, à la barbe pendante, retentissait et annonçait que déjà la nuit était parvenue au milieu de sa course. En ce moment les divinités infernales, mettant un terme à leur marche triomphale, abandonnent la place qui reste plongée dans les ténèbres. Chacun se retire à sa demeure, les esprits fatigués ont besoin de se reposer. Quinze journées s'écoulent au milieu des jeux, des fêtes et des réjouissances. Les danses, les plaisirs de toute sorte se succèdent dans la ville en rumeur et tout entière en liesse.

Les deux amants, enflammés d'une égale ardeur, coulent leurs jours filés d'or par l'amour le plus pur, le plus constant; cet amour donne l'être à un tendre gage, gage d'amour! Les mois sont comptés; que n'espère-t-on pas? D'un arbre si charmant sortira un fruit charmant, un fruit aimé et doux; bientôt, tout le présage, on le contemplera. Le temps arrive, l'heure marquée pour les douleurs aiguës de Lucine est sonnée; on redoute ce moment à juste raison, et pourtant le cours naturel des choses le fait désirer. Lianor s'afflige de ces tourments auxquels elle n'est pas faite; son cœur, inquiet et

rempli de terreur, attend avec angoisses ce terme dangereux. Déjà dans tout le palais, en tous lieux, on implore la faveur divine pour qu'elle rende cette heure propice. La crainte, les tourments, le supplice de l'attente ont bouleversé Souza. La frayeur s'allie au danger; voici l'instant critique arrivé. Déjà dans tout le palais on entend les plaintes et les pleurs du tendre enfant. On rend grâces à Dieu, on chante ses louanges; car il a béni l'événement de ce jour. La craintive tristesse a fait place au plaisir bruyant, à la joie suprême. A chaque minute, l'amour sent augmenter son influence sur les deux amants; à leur ardeur il ajoute mille amours; il lie leurs âmes, il lie leur pensée, il unit leurs désirs. Dans cette condition douce, souveraine, bienheureuse, longtemps, grâce à l'Amour, vécurent les deux époux, savourant ces faveurs que, d'une main généreuse, leur dispense le Dieu qui, si rarement et à si peu d'élus, les accorde. Ce n'est pas tout : au couple fortuné il donne un autre enfant d'une beauté enchanteresse. Mais, hélas! un sort contraire, une destinée bien terrible les a fait naître! car ces deux tendres rejetons sont réservés à une fin désastreuse, misérable, digne de souvenir. Au mo-

ment de leur naissance, le féroce Mars était placé devant Saturne ; ils se regardaient d'un œil ennemi, farouche, flamboyant, avide de sang.

Le resplendissant Phébus avait accompli quatre fois sa course dans la quatrième sphère, et recommençant la cinquième, il avait déjà marché pendant douze jours, en sortant de sa onzième demeure. Le temps glissant pour le monde, comme depuis longtemps il le fait sans cesse, avait amené mille événements divers. Ce fut alors que le noble Sépulvéda, obéissant à la volonté du ciel et aux jugements profonds de l'éternelle sagesse, résolut de s'embarquer avec ce gage charmant, qu'un si ineffable bonheur lui avait donné.

Le vaisseau, semblable à une haute montagne, fait tous les préparatifs nécessaires à une longue navigation ; des épices précieuses remplissent sa vaste concavité. Les infortunés, destinés, condamnés déjà à une mort affreuse, misérable, s'agitent en tumulte : qui peut connaître ce que Dieu a résolu dans sa pensée ? Au plus haut des mâts la voile est tendue ; la superbe bannière se déroule dans les airs, et de ses plis effleure les nuages. Le rivage, le port frémissent

sous les pas des robustes marins, de ces hommes dont les années fleurissent à l'été de leur vie. Tous ont revêtu leurs habits de fête. La laine étale sur les uns ses nuances vermeilles ; des autres le costume est fait d'étoffes diverses, aux couleurs variées. Un vent frais les convie, les appelle ; son souffle est doux et favorable. Mais, l'univers le saura, il ne les appelle que pour les livrer à l'abîme !

CHANT SIXIÈME.

Manoel de Souza part de Cochin; description des pays qui s'étendent de cette ville aux parages du Natal. — Protée s'éprend d'amour pour dona Lianor. — Plaintes d'Amphytrite à Éole, qui déchaîne les vents orageux. — Ils s'acharnent contre le vaisseau et triomphent en l'abîmant dans un triste naufrage.

Qui donc peut se laisser tromper aux biens que nous offre la fortune inconstante? Qui s'est vu plongé en ses délices et n'a pas senti leur fin triste et amère? Qui s'est jamais confié en ses promesses, et n'a pas rencontré au bout le piège et la fausseté? Qui a goûté de ses jouissances et n'a pas terminé sa vie dans les larmes et dans la douleur? Qui a reçu ses faveurs les plus brillantes et ne s'est pas vu précipité au plus bas de

sa roue? Qui s'est vu heureux, riche, entouré d'hommages, et n'a pas été en butte à ses cruels sarcasmes? Fatal artifice du génie du mal qui nous aveugle ainsi le jugement, l'esprit et la raison! nous suivons qui veut nous élever, et c'est pour tomber de plus haut! Les hommes meurent, pourquoi? Pour des choses qui avec le temps s'éteignent et se consument d'elles-mêmes. Les hommes courent après une ombre, et livrent toutes leurs espérances à un vain souffle.

Le puissant navire n'est plus retenu que par une seule ancre, à laquelle il obéit. Alors arrive au port pour s'embarquer, Souza; il est suivi d'une épaisse multitude. Ce sont de nobles personnages qu'unissent à lui les liens du sang; ce sont de véritables amis, des amis bien chers; tous portent empreints sur leurs fronts les signes de la douleur qu'ils ressentent; ils s'affligent de cette cruelle séparation, de cette triste absence. Ils forment un vaste cercle; au milieu est la charmante Lianor; près d'elle sont ses deux gracieux enfants; cause, hélas! tous les deux, dans les malheurs futurs, d'un redoublement de souffrance. Un concours innombrable de peuple les accompagne pour être témoin

des adieux; tous, les yeux baignés de larmes, révèlent à la gentille dame combien leurs sensibles cœurs sont remplis d'affection pour elle, tous demandent à Dieu qu'il les conduise à bon port, qu'il les dépose sains et saufs sur les rives désirées du Portugal. Mais leurs pieuses invocations ne purent monter si haut (un crime arrêtait leur essor) qu'elles parvinssent jusqu'au trône de l'Éternel; non, elles ne méritaient pas d'être recueillies par les oreilles divines; non, elles ne s'élevèrent pas, elles se dispersèrent inutiles dans les espaces de l'air.

Le capitaine adresse ses adieux à tous ceux qui demeurent: il leur témoigne ses regrets. Il atteint le rivage, où l'attend un rapide esquif.

Une riche tente de soie rouge et blanche couvre Lianor et la protège de son ombre; à ses côtés est assise la femme qui lui sert de compagne. On s'éloigne du port. De robustes rameurs agitent les ondes amoncelées. Du rivage tous les yeux (des ruisseaux de pleurs en coulaient), tous les yeux de ceux dont ils sont aimés les suivent. Ils touchent au puissant navire; l'esquif est attaché à ses flancs; sur le pont on s'agite, on se presse pour les aider à monter. Les principaux personnages reçoivent gracieusement celle dont

la beauté ne connaissait point de rivale, celle que par des louanges pompeuses célébrait l'Asie entière. Ils la conduisent dans une chambre vaste et splendidement tendue. On va partir. Déjà retentit dans les airs le son aigu du sifflet du maître; l'ancre pesante est levée. On laisse tomber les voiles détachées; aussitôt retentissent de vives clameurs. La vaste voile se gonfle, le vaisseau fend les ondes; le voyage commence joyeusement.

Chante, ma muse, chante la pérégrination mortelle, les phases terribles, misérables de cette catastrophe laborieuse, funeste, désastreuse, couronnée par le trépas! Chante aussi la rage de Neptune, l'impétuosité et la furie du barbare Éole; la mer orageuse bouleversée, les tempêtes puissantes et formidables. Accorde-moi ta faveur, ô muse, pour que je puisse dire, pour que je puisse révéler à l'univers cette mort prématurée, lamentable. L'univers doit la pleurer à jamais!

Le vaisseau, les voiles arrondies, sillonne la plaine transparente de Neptune; poussé par Zéphyr, il laisse derrière lui une longue trace de blanche écume. La terre connue s'enfuit; le spacieux rivage, le port, les hommes tout a

disparu en un moment; dejà les arbres verdoyants ne se montrent plus aux regards que semblables à des nuages. La côte n'apparaît plus que comme une image confuse. Les montagnes, les collines cultivées se perdent dans l'ombre, à mesure que la distance augmente, tout se transforme en de sombres et épaisses vapeurs. Ils laissent au nord, tout les pays qui ploient sous la domination du superbe et puissant roi Idalcam: la fameuse ville de Baçaim, fière jadis, aujourd'hui humblement prosternée; ils dépassent les ruines vastes et peu distantes de la ville de Tanà, de Tanà, dont le temps qui se complaît à bouleverser les états, a précipité la chute. De ce qu'elle était autrefois, elle n'est plus qu'une triste, qu'une affreuse image! Jadis de cette cité trois mille trois cents édifices étaient occupés par des ouvriers qui tissaient des toiles d'or et d'argent; dans mille autres on lissait la soie aux teintes si variées! De toutes ces richesses elle n'a plus que le souvenir! Derrière eux aussi ils laissent Salcète, et le terrible animal de pierre, énorme bloc, semblable à une haute montagne; puis le merveilleux édifice construit au pied d'une roche escarpée. Là surgissent, sans qu'y ait participé la

main des hommes, de superbes obélisques; œuvres de la seule nature, œuvres où éclate l'art souverain, la puissance infinie et divine. Ils franchissent la grande Cambaie, où le roi des Lusitaniens, possède, grâce à ses fortes armes, cette forteresse que les Turcs ont, à leur grand dommage, déjà attaquée deux fois. Ils laissent, sur la même ligne, mais plus au Nord, les puissants Mogols; les royaumes de Caxemet de Xael, tributaires du célèbre empire portugais. Ils dépassent la Perse et le golfe qui lui doit son nom; là, apparaît l'île stérile d'Ormuz, d'Ormuz riche néanmoins et fière du concours de tous les peuples. Dans ses murs résident des Juifs, dans ses murs se proclame l'abominable, le honteux Coran, dont les préceptes y sont suivis; dans ses murs vivent des Idolâtres, des Gentils; leurs rites et leurs superstitions y règnent. Là, les Chrétiens d'Arménie, et nombre d'autres Jacobites, Schismatiques, qu'il ne faut pas confondre avec les autres hérétiques moravites, le cèdent à ceux qui confessent la sainte foi catholique. Là sévit avec tant de force la zône torride que les habitants sont embrâsés; pour se protéger contre de telles ardeurs, ils font usage des parasols si renommés. Par les

charmes et les attraits des femmes; par leur passion pour les délicieux plaisirs de l'amour, ce pays rappelle Chypre et Paphos, où par des sacrifices sont honorés Vénus et Cupidon. Ils laissent à leur gauche l'Arabie-Déserte, à leur droite Bassoa, assise au fond du golfe ; les fleuves fameux et si célèbres dont la source nous est inconnue ; et au milieux d'eux, l'édifice superbe, admirable, unique, élevé par le robuste et farouche Nemrod, qui, grâce à cette œuvre, vivra toujours dans Babel. Déjà sont loin et la mer Rouge, dont les dernières eaux baignent la ville de Suez, et le Taurus et la Mecque, patrie du pervers auteur du Coran, où vit son souvenir. On aperçoit les soixante-dix palmiers, et en face d'eux les sources qui jaillirent à la voix du valeureux et noble chef par qui le peuple choisi fut délivré de la cruelle servitude d'Égypte. Déjà l'on découvre le mont fameux où furent données par Dieu à Moïse les tables de la loi; où la divine épouse du Christ laissa en dépôt son corps sacré. Ils ont franchi le cap Guardafù, Arquico, Alcocer et Suanquem ; le fertile et vaste royaume d'Abasis, peuplé d'oisives tribus nomades. Déjà le vaisseau double le cap, situé au Sud, et court le long de la côte afri-

caine, où il laisse Zéïla bouleversée par la guerre terrible et sanglante que lui font les Barnaguais du puissant roi d'Éthiopie; empire d'où vint à Jérusalem la reine de Saba pour visiter le fils de celui qui, n'étant que simple berger, donna la mort au cruel Philistin, dont l'arrogance avait insulté le peuple circoncis, chéri de Dieu. De ce royaume était aussi Candace, dont le ministre fut instruit dans la foi sainte par Philippe. Il dépasse Sofala. Déjà il vogue dans les parages où l'implacable, l'épouvantable, la barbare Atropos tient déjà son bras impitoyable levé, et attend le moment.

En ce temps, Protée paissait par là les bandes innombrables de l'humide troupeau. A l'aspect du puissant navire, il s'arrête joyeux, pour contempler les valeureux Portugais. Il lève au-dessus des flots sa tête difforme, ceinte du vert limon; il secoue sa barbe inculte, ses cheveux durs, hérissés, plus blancs que la neige. L'antique vieillard admire avec quelle impétuosité le haut et superbe navire fend les vagues; il contemple la variété des costumes; il considère les marins qui pour le voir s'étaient rassemblés sur le pont. Lianor (la mer accablait son cœur d'ennui, cette pérégrination si longue la fati-

guait!), Lianor, entendant ce tumulte soudain, frappée de ces clameurs, paraît : elle veut voir la cause de cette agitation. Elle aperçut le vieux Protée se soutenant avec deux ailes énormes, tout hérissées d'épines. Il paraît ébahi, émerveillé; mais sa caducité glace Lianor et la rend muette. Elle regarde sa poitrine couverte d'écailles, sa couleur, son visage, la difformité extraordinaire de son corps; elle observe cette figure inconnue aux humains, mais bien connue de la nature. Le vieillard lève les yeux et les tient fixés sur les yeux de Lianor; mais il n'en peut supporter la vive flamme, les rayons ardents qui pénètrent jusqu'au fond de son cœur glacé. Il bondit alors comme un insensé; il se cache dans les ondes mugissantes; il reparaît, tremblant, affaibli, sans force : on dirait qu'il a été frappé de quelque coup douloureux et mortel. Tantôt il est au fond de l'abîme, tantôt à la surface des flots. Le malheureux chancèle, tombe, il est comme expiré. Aveuglé, fou, il court, il s'arrête, il perd tout sentiment, il se relève. Ainsi, lorsque dans l'étang ou le lac paisible, le rusé pêcheur a répandu la plante mortelle à la surface de l'onde infectée et de l'eau amère, sa faible proie, enivrée, paraît en proie déjà

aux effets du nuisible poison, de la froide liqueur. Tantôt les habitants de l'humide séjour s'agitent avec rage, tantôt ils s'affaissent, brisés par la douleur, livrés au trépas : tel est Protée ; il semble percé de part en part par les traits invincibles de ces yeux purs, brillants, enflammés. Il soulève la masse pesante, et se balance en poussant des cris mugissants et confus. Il ouvre un gouffre dans la vaste mer, et battant de ses ailes hérissées d'épines, il plonge ; les ondes retentissent sous lui, et l'Océan bouleversé bouillonne pendant longtemps. Il s'élance avec rapidité, il passe devant mille édifices salés et transparents, il traverse mille plaines cristallines, il franchit mille montagnes, mille bosquets, mille collines d'eau épaissie. Le vieillard furieux rencontre sur son passage de vastes escadrons des habitants humides, sauvages, étranges et muets ; ils se hâtent, poursuivant avec rapidité leur route, et se dirigent en silence vers des régions diverses. Il voit les souffrances endurées par les petits, persécutés par les grands ; il voit de quelle tyrannie, de quelle cruauté, de quelle barbarie les forts usent envers les faibles. Un grand nombre, à l'aspect de Protée, courant avec tant de précipitation, le suit, curieux de

connaître la nouvelle : sa prudence, son âge, son haut rang le font traiter par tous avec respect.

Le devin, éperdu d'amour, employa quatre jours dans sa course sous-marine; accablé de fatigue, il arrive à la cour du puissant Neptune. Les vastes portes de cristal s'ouvrent devant lui : il est dans le magnifique et superbe palais. Le devin de Carpathie entre suivi d'une foule innombrable, assemblage bizarre de vulgaires et de hauts personnages. Là se tenait le puissant monarque. Entouré de l'Océan, souverain père des eaux, de Porthune, du vénérable Phorcus, du noble Glaucus, il s'occupait d'affaires importantes. Le grave Protée se présente humblement devant le grand Neptune, qui, le front riant, lui demande les motifs de cette course précipitée.

« O puissant Roi ! lui dit Protée, apprends que tandis que je paissais tes phoques, j'ai vu tout-à-coup la plaine transparente s'ouvrir, se fendre violemment devant un vaisseau prodigieux, superbe, superbe à juste titre... » A ces mots, de profonds gémissements s'échappent de sa poitrine embrasée : ils révèlent l'état de son cœur; ils révèlent que son âme nourrit une

blessure terrible et cachée. Mais après un court instant de triste et douloureux silence, il reprend en ces termes : « Sur ce navire, venait des contrées de l'Orient une beauté admirable, parfaite : la nature n'a rien produit de semblable. Ce sera pour ton royaume un éternel honneur que la présence en lui d'une telle beauté : à cause d'elle, mon âme est à jamais plongée dans la tristesse. Une vie chargée de longues années, instruite aux leçons de l'expérience et des événements, une prudence consommée, sont impuissantes à nous éclairer sur les pièges que nous tend à chaque heure l'astucieux Amour. Que de fois, lisant dans l'avenir, j'ai annoncé aux autres mille tristes catastrophes, mille trépas, mille maux, mille calamités... Ah ! misérable, je n'ai pas su découvrir l'infortune qui m'était réservée ! je n'ai pas su m'en préserver ! je mourrai ; ainsi le permet, ainsi l'ordonne ma destinée. Mais non, ingrat Amour, tu ne m'enlèveras pas l'honneur de ces tourments qui me déchirent. Si tu avais contemplé ces yeux, bien difficilement, ô puissant Roi, tu aurais pu te défendre contre eux ; en vain tu leur opposerais la force, la ruse, ou l'artifice ; ni l'artifice, ni la ruse, ni la force, ne peuvent résister à de telles

armes ! O Roi, je te parle d'une merveille, étrange, rare, à toutes les autres supérieure ; je t'en parle, ô Roi, pour t'avertir de ne la point regarder. Mais qui n'offrira pas son cœur à des tourments si glorieux ! Que l'Amour me poursuive ; qu'il me traite avec rigueur ; qu'il soit pour moi superbe, hautain, impitoyable ; qu'il déchaîne contre moi toutes ses fureurs ; j'y consens, car, au bout du compte, bien souvent une grande douleur tranche le fil de notre existence. »

Il avait dit : ses sens affaiblis, son âme plongée dans l'affliction, oppressée par le poids du chagrin, font monter à son front une teinte livide, une pâleur mortelle. Le sage vieillard tombe défiguré aux pieds de Neptune ; le malheureux est inondé des flots d'une sueur abondante : ses yeux fixes, immobiles, ont perdu tout éclat ; son cœur palpite, bondit ; sa poitrine glacée semble vouloir se rompre ; sa respiration précipitée révèle la douleur dont ses entrailles sont déchirées. Il ressemble au cataleptique que la froide maladie a privé de ses sens : elle l'a frappé à la partie postérieure du cerveau ; elle empêche, elle enchaîne le mouvement de la vie : alors les yeux de l'infortuné sont fixes, il ne voit

pas : le trouble, la douleur, les ténèbres se répandent sur son visage : ce n'est plus qu'une triste image; sa figure tourmentée épouvante; la mort y est peinte.

La charmante Amphitrite et la nymphe (1) qui fut aimée du géant Polyphème vinrent à son secours, guidées par la compassion. Bientôt après arrivent Leucotoë, Cimodocée et Panopée; Doris, la mère du Grec Achille (2), Spio, Cymothoë, Crène, Hippocrène, Aréthuse, s'empressent aussi d'intervenir dans cet événement qui paraît devoir trancher la vie de Protée. Il en est de même de Palémon et Phocée; celui par qui Mycène eut un si triste sort, le puissant et vieil Océan, Nérée et Glaucus, accourent avec Porthunus, que les ports révèrent.

Ils mettent tout en œuvre pour le rappeler à la vie : Les uns étudient les pulsations de son cœur; la douleur les a rendues faibles, presqu'imperceptibles, inégales : elle les a éteintes. Les nymphes baignent ce front enveloppé des couleurs de la mort d'une liqueur odorante : Il ouvre ses yeux fatigués; il les promène autour de lui avec effort. Les mains croisées sur sa poitrine, il soupire; sa voix défaillante se plaint et

(1) Galathée. (2) Thétis.

gémit; il dit : « Quelle espérance, Amour, peux-tu laisser à celui que les destins empêchent de révéler son mal? Tu n'auras, ô ma souveraine maîtresse, aucun souci des tourments que tu m'as causés, non, tu ne sauras pas que je me meurs en silence, et que le silence est aujourd'hui mon devoir, non, car la crainte de te voir affligée à cause de moi, ne me permet pas de te dévoiler mes maux? Regarde ces yeux; tu y verras les douleurs secrètes de l'âme se dissimuler; regarde ce cœur déchiré par tant de tortures (oh! ce serait une étrange erreur de mettre en doute ses souffrances!); regarde cette âme, par toi changée; elle ne vit plus qu'en toi; elle n'ambitionne plus rien que de t'appartenir. O ma douce vie, regarde-moi; je meurs, précipité dans un océan de maux; contemple ma langue muette, les douleurs de mon esprit abattu. Hélas! ma triste imagination m'emporte si haut, si haut, que, glacé par la terreur, je ne sais plus faire un seul mouvement; égaré, perdu dans ces régions sans limites, j'aperçois mille biens : ils sont vains! ils sont mensongers! Triste soulagement! néanmoins je l'accepte. De cet état de bonheur si faux, si fugitif, je retombe plongé dans un abîme d'amertume; mes cha-

grins, mon âme te les peint ici : mais je te vois avec un époux; je n'en veux pas davantage. »

Ainsi parle le triste Protée, et de ses yeux s'échappent des torrents de larmes brûlantes. Tous s'affligent de voir ce vieillard vénérable victime d'une telle infortune. Neptune lui demande quels sont ces hommes qui, avec un cœur fort, s'ouvrent facilement une voie à travers les ondes tumultueuses. A toutes les questions son unique réponse est un soupir. Neptune lui demande dans quels parages est le vaisseau qu'il a affirmé être si vaste. Hors de lui il s'écrie : « deux ardents rayons ont percé mon âme. » il n'en dit pas davantage. Que l'on ne s'étonne pas de voir le vieux prophète épris d'amour, car l'Amour est puissant; il ne laisse pas en repos la vieillesse, éclairée par les leçons de la prudence, non plus que le cœur courageux et superbe, non, l'Amour change tout, bouleverse tout ; il prouve à tous combien peu de chose ils sont pour lui; et tous, connaissant sa fausseté, le suivent cependant.

O faible nature ! ô faible intelligence ! ô erreur et aveuglement des mortels ! Faut-il ainsi que pour obéir au génie du mal qui l'appelle, l'homme perde le bien qui n'était réservé qu'à

lui ! Triste et misérable humanité, qui sous de douces apparences ne devine pas la mort amère, qui sous l'herbe fraîche et verdoyante n'aperçoit pas le serpent cruel et venimeux !

Les nymphes qui s'indignent qu'on loue une beauté qui éclipse la leur, brûlent de voir celle qui en si peu de temps a causé de tels ravages dans le cœur de Protée ; toutes ensemble, mues par la même pensée, se présentent devant Neptune et lui demandent la permission d'aller contempler cette mortelle, qui a eu assez de puissance pour précipiter dans un tel état le cœur du sage devin.

Neptune accède à leurs sollicitations, à leurs instances. Il ordonne aussitôt à Triton de convoquer, avec sa voix éclatante, toute la cour, et de l'avertir qu'elle ait à se réunir en son palais. Déjà retentit la voix de l'instrument recourbé, sonore et concave. Déjà accourent les divinités, de formes aussi diverses que leurs costumes. Déjà roulent les chars de corail, les chars recouverts de blanches conques, de vertes émeraudes, de saphirs, de rubis vermeils, de perles orientales. Ils amènent près du puissant monarque le grand Nérée, le souverain père Océan, aux cheveux crépus et blancs ; à côté d'eux sont Mé-

licerte et le fils d'Athamante. Porthune, Phorcus et Glaucus les suivent avec une foule immense et muette ; là vient le farouche et terrifiant Triton, qui dans sa trompette polie, énorme, souffle par intervalles. Thétis, Doris et Amphytrite accourent toutes les trois ensemble, ruisselantes d'or, sur un char de cristal incrusté d'émeraudes, de saphirs et de diamants ; elles brûlent d'arriver au lieu où elles pourront engager la lutte, où elles pourront vaincre ou être vaincues, bien qu'il soit peu dans la nature de la femme d'être détrompée sur sa beauté. Toutes les autres nymphes sont remplies de joie ; les unes ont de riches vêtements d'azur, les autres de verte couleur, celles-ci les portent nuancés d'or, celles-là de teintes diverses, variées, éclatantes. Les charmantes Néréides touchent des instruments d'une suave et étrange harmonie, pour endormir les infortunés, les misérables navigateurs. Tous cheminent dans un ordre régulier ; tous ont le cœur joyeux ; l'allégresse brille sur leurs fronts ; ils devisent entr'eux selon les pensées qui les agitent ; les Phoques en liberté, bondissent de tous les côtés, sans pasteur qui les mène ; car le malheureux n'avait pas recouvré sa raison, il avait oublié ses troupeaux. Il marche

à l'écart, il ne se mêle pas à ce joyeux entretien, il s'isole de tous les autres, il les fuit, pour demeurer avec ses suaves tourments, pour s'y livrer plus à l'aise. L'illustre et merveilleuse cour s'avance avec toute sa pompe et sa majesté altière ; elle arrive aux parages où naviguait le vaisseau, à l'instant où Phébus montrait son char à l'horison. De tous côtés apparaissent sur les flots les étranges compagnons de Neptune ; les uns font retentir de vaines conques, d'autres font sur les ondes mille bonds folâtres ; la mer bouillonne sous les escadrons serrés de la foule vulgaire et sans force ; de hardis lutteurs se montrent furieux et armés de dents acérées. Les puissants habitants de l'humide royaume font ailleurs jaillir vers le ciel des flots épais. Voilà les Phoques, voilà une bande féroce d'ours marins. Le vaisseau est arrêté par les chevaux marins au corps ramassé mais doué d'une telle force et d'une telle vigueur, qu'ils neutralisent l'impétuosité de Favonius qui emplit les blanches voiles arrondies; le vaisseau reste immobile, enchaîné par une puissance étrange, qui nous est inconnue ; les chars l'environnent, et la gent maritime contemple la machine admirable : voyant que Lianor ne se montre pas, le triste

Protée est en proie à la douleur et aux angoisses ; son cœur se serre ; un sombre nuage l'enveloppe d'un voile ténébreux. Il prie Cymodocée de chanter à haute voix les vers suivants où il a peint ses tourments ; la nymphe touche la harpe d'une main savante, et fait éclater sa voix pleine de douceur et de suavité :

« Seul allégement de mes maux, qui te retient ? Qui t'empêche de venir me redonner la vie ? Qui me prive d'un tel bien ? Comment as-tu oublié ainsi ton Protée ? Viens, charmante Lianor, oh ! Lianor, viens ! Redonne la joie à cette âme affligée qui t'appartient ; ne paie pas tant d'amour par la cruauté ; on ne peut l'attendre de tant de beauté.

« Approche, tu verras la mer tranquille embellie du plus magnifique spectacle ; de Neptune tant célébré tu verras la figure superbe recouverte d'écailles ; tu verras du royaume liquide et salé, toutes les beautés réunies en un seul essaim, elles viennent toutes pour t'obéir ; toutes elles sont là qui attendent seulement pour te contempler.

« Tu verras au milieu de cette mer, une âme embrasée dans une triste poitrine ; elle crie vers toi, elle t'appelle : tu verras un cœur déchiré ; il pleure, il verse des torrents de vaines larmes,

sans espoir ; tu verras dans un seul objet mille effets divers; tu verras l'Amour ajouter à chaque heure un nouveau tourment à mes douleurs cuisantes.

« Voilà ce que tu verras ; et Protée verra dans tes yeux un malheur certain et connu ; il verra, en te voyant, la suprême beauté; beauté qui est née pour la gloire et le tourment de l'univers. Il verra des charmes purs, radieux, qui révèlent la divinité ; il contemplera l'éclat des roses, il verra des yeux et des cheveux qu'à Dieu seul il était donné de créer.

« Viens, mon âme, viens ; viens sans crainte, montre-moi cette figure si enchanteresse ; tu verras que ma vie, à cause de toi, touche à son terme, à son instant suprême. Viens, fleur de la beauté la plus vantée, adoucis ton cœur cruel et dédaigneux; apaise cette ardeur qui me dévore, la mer entière ne suffit pas, elle est impuissante à l'éteindre. »

Aux accents de cette voix suave, aux éclats sonores de l'instrument qui résonne dans les airs, Lianor se montre à une fenêtre pour considérer un spectacle si nouveau, si rare, si étrange. L'affligé Protée était au milieu de Crène, de Galatée et d'Aréthuse ; apercevant la cause véritable de ses

maux, il s'écrie en gémissant, les yeux attachés sur elle : «O toi dont la beauté surpasse la puissance de la nature, ô toi qui est bien faite pour causer la perte du monde et la mienne! ne méprise pas qui ne veut plus de la vie que pour t'aimer, que pour te servir. Tourne tes yeux, tourne tes yeux, regarde la pénétrante ardeur de ce cœur tourmenté; que tant de souffrances t'émeuvent, et si c'est trop que de t'émouvoir, prends plaisir à ma peine, et je suis heureux! Suis-je donc si difforme, si horrible, que je ne puisse remplacer celui qui te possède?

« Ah combien volontiers je changerais mon sort! mais, ah malheureux! combien dans le partage la nature a été inégale entre nous! A lui, elle accorda de te posséder; à moi, de te servir; à lui, elle a donné la vie en toi, à moi, la mort. »

En entendant ces paroles audacieuses, Lianor se retire; il s'en faut de peu qu'elle ne soit saisie de dégoût. Protée s'écrie : « Où me fuis-tu, toi qui est plus dure que le marbre, plus barbare que le tigre? Où vas-tu, cruelle? Où emportes-tu mon âme, que tu m'as violemment ravie? Si tu te montres envers moi rigoureuse, si tu m'imputes à crime de t'avoir dit mes douleurs, d'a-

voir été audacieux; c'est l'Amour qui m'y force, le crime, madame, tout le crime en est à l'Amour. Tant que mes tourments ont été tels qu'on les pouvait cacher, je me suis efforcé (Dieu sait jusqu'à quel point) de les dissimuler; mais ils éclatent maintenant, et ils excitent ton dédain : voilà ce que je souffre, et cela passe les bornes de la souffrance; j'éclate en mille cris; ah! si tu veux te venger de ce que tu imagines être une faute, reviens, venge-toi à satiété. Je me livre à toi, sans me défendre, soumis à ce que l'Amour a voulu; viens, mais ne tarde pas; mets à exécution la rigueur de ta volonté, de ton cœur libre, dur et farouche. Viens, ô ma beauté, et si tu me veux infliger un cruel châtiment, ne te dérobe pas à mes yeux.

« Ne me laisse pas ainsi mourir soudainement, car si je meurs d'un seul coup, tu n'es pas vengée. Mais attache sur mes yeux tes rayons enflammés, beaux comme le soleil, purs comme lui, et à chaque instant tu me donneras mille morts, si tu aimes la vengeance, cruelle! »

Toutes les nymphes sont émerveillées, confondues de cette extraordinaire beauté; elles assurent qu'elle surpasse ce que leur a dit Protée, quoiqu'il l'ait exaltée au plus suprême de-

gré. Amphytrite en demeure jalouse, elle se trouble, elle est muette, triste, plongée dans la rêverie : son front perd ses couleurs ; et dans son âme surgit une douleur secrète, elle ne vit plus. Elle cherche dans son imagination, qu'elle fatigue et torture, un remède à son chagrin ; elle n'a plus ni repos ni trève ; sa peine augmente sans cesse ; elle détermine d'éteindre cette ardeur cruelle, dévorante, impie, par une terrible résolution. Elle cherche différents moyens d'arracher la vie à celle pour qui elle éprouve tant de haîne.

Elle se montre abattue comme si un mal soudain l'avait frappée et lorsque se révèle cette indisposition feinte, tous s'affligent et s'éloignent en donnant les signes de la plus grande tristesse.

CHANT SEPTIÈME.

Suite des amours de Protée. Amphytrite raconte son malheur à Éole; celui-ci déchaîne les vents orageux et excite une grande tempête.— Il cause la perte du vaisseau sur lequel étaient Manoel de Souza et dona Lianor.

La nuit ténébreuse, froide, muette, s'étendait sur le ciel; au milieu d'un silence universel, les corps mortels se reposaient de leurs maux et de leurs fatigues. En ce temps, un doux vent alisé enflait les voiles; on entendait la sourde rumeur de la mer que la proue puissante ouvrait, rompait. Alors le pilote habile, décide d'étudier le cours des étoiles, pour savoir avec précision quelle route suit

le vaisseau dans sa marche, par quelle hauteur il se trouve. Il prend l'invariable astrolabe, mais il ne méprise pas le secours de la légère aiguille dans son globe. Il se trouve éloigné de vingt-trois degrés de la zône torride, de son ciel ardent et enflammé. Il navigue en ce moment sous le signe fatal du tropique du Capricorne, funeste demeure du malheureux Saturne, parage où le sanglant et farouche Mars se lève plus bouillant de cruauté; où le bienveillant Jupiter s'efface et perd sa puissance ; où la charmante sœur de Phébus est en butte aux tourments; elle y montre sans cesse un front abattu par l'infortune. Le vaisseau vogue vers les régions du pôle antarctique, où l'austral souffle avec furie; le pilote découvre un essaim d'étoiles inconnues, qui jamais ne brillent sur nos horizons. Il aperçut cette étoile, métamorphose du jeune Troyen, qui, occupé à la chasse, fut emporté à travers les airs sur des ailes rapides qui le déposèrent sain et sauf, à l'abri de tout danger, auprès du majestueux Jupiter ; et cette lyre que le fils charmant de la belle nymphe Maïa plaça au ciel pour perpétuer le souvenir de cette autre lyre avec laquelle Orphée accomplit des merveilles, avec laquelle il put adoucir l'inces-

sante fureur du difforme, de l'inexorable roi des abîmes ténébreux, lorsque mariant sa voix suave à sa douce harmonie, il suspendit les tourments atroces des condamnés. Tantale ne se sentit plus dévoré de la faim cruelle, la roue d'Ixion s'arrêta ; l'oiseau impitoyable laissa respirer Titye, et donna à ses entrailles le temps de renaître ; Sisyphe se reposa, et les trois horribles sœurs, filles ténébreuses de la ténébreuse nuit, suspendirent un moment leurs barbares travaux ; tout l'enfer alors respira un instant. Le pilote aperçut la grande Aldebara, qui promet un heureux avenir à celui qui naît lorsqu'elle est à son apogée; il voit la tête de Méduse, et le Lion farouche ; la grande Canicule et la flèche d'Hercule. Il aperçut la tête du Dragon, où toujours ont lieu les éclipses des deux frères Jumeaux ; il vit la queue immense de Cétus, placée là-bas dans le signe Aquasius ; il vit la belle Cassiopée assise majestueusement sur un trône élevé; il aperçut celle qui, au moment de devenir dans Topé, la proie du monstre marin fut sauvée par Persée ; il vit le navire de Jason ; il s'abaissait vers la partie occidentale, et coupait de sa proue le cercle antarctique, dérangeant le parallèle enveloppé dans

les brumes. Le grand Centaure s'offrit à ses yeux, se couchant près de l'Aquasius, enfin il découvrit presque tout l'essaim des étoiles qui ont dans le huitième ciel un poste fixe. — L'infortuné Protée suit le vaisseau, se plaignant dans son cœur de son malheureux sort, de la terrible indifférence, de la barbarie de celle qu'il chérit plus qu'il ne s'aime lui-même. Le vieillard affligé contemplant la rigueur impitoyable de ce cœur cruel, dur, inaccessible, contemplant comment cette femme garde sa liberté, son indifférence; cette femme en laquelle il rencontrait tant de haine; le vieillard compose ces vers, et supplie Cymodocée de les chanter; au milieu du plus profond silence de la nuit ténébreuse, alors que les vagues agitées reposaient paisiblement, Cymodocée chanta : « Je ne sens en moi rien qui t'ait pu offenser, si ce n'est toutefois de t'avoir beaucoup aimée; si la raison avait sur toi quelque puissance, t'avoir beaucoup aimée devrait t'adoucir pour moi. J'ai pensé que mon ardent amour méritait, si je souffrais, que tu t'affligeasses de mon mal; mais je vois que croissent ensemble ta cruauté et mes tourments.

« Dis-moi, ingrate, jusques à quand contre

moi durera ton inimitié ! Hélas ! déjà le souffle de la vie cesse d'animer mon corps, et ta cruauté augmente encore ! Le ciel, l'air, les ondes semblent émues d'un sentiment de pitié ; toi seule, cruelle, tu t'endurcis contre moi ; toi seule, pour un tel amour, tu as une telle haine !...

« Pourquoi, reine de beauté, es-tu irritée ainsi contre moi, qui, parce que je t'aime, meurs embrâsé ? Qui fuis-tu, barbare, toi qui es plus charmante que toutes celles dont la naissance est pour le monde un honneur? Si tu veux faire éclater ta puissance contre moi, si tu ne prétends que tirer vengeance de tant d'amour, aucun honneur n'en rejaillira sur toi, car, tous le savent, il n'y a pas d'honneur à tuer un vaincu.

« Après m'avoir précipité dans l'état où je suis, dans une si grande douleur, dans une si grande infortune ; après m'avoir vaincu, enchaîné, enfermé inexorablement dans une prison barbare ; après m'avoir emporté ma vie et mon âme, tu refuses de me laisser contempler tes charmes ? Qui t'excite à une cruauté qui élève ta haine à la hauteur de ta beauté?...

« Je ne me plains pas du mal que tu m'as fait ; non, souffrir pour toi ce m'est un grand honneur ; je ne veux pas que les tourments, qu'à

cause de toi j'endure, s'adoucissent ; car, dans leur adoucissement tu trouves du déplaisir ; je ne m'afflige pas de mourir, puisque c'est toi qui as voulu ma mort ; je ne veux pas implorer de Vénus, que, par sa puissance, elle t'oblige de me payer de retour ; je ne veux pas te voir à cause de moi, plongée dans la tristesse....

« Je te demande seulement lorsqu'aura sonné l'heure terrible et redoutable, l'heure où tu seras vengée de moi, où mon âme s'envolera ne regrettant que toi ; quand l'immense mer entière s'affligera de cette mort à laquelle tes rigueurs me condamnent ; je te demande seulement d'ouvrir alors ton cœur à une rapide mais véritable pitié ; je te demande une seule larme, un seul gémissement. »

Le vent emporte les paroles de Protée ; avec elles il emporte ses espérances ; le malheureux dépense en vain ses larmes et ses soupirs ; il perd son temps, il sème vainement ses prières. Le pilote était encore transporté par la divine contemplation des étoiles ; son œil vigilant aperçoit déjà des changements que les vents inconstants produisent dans la mer ; une terreur secrète court dans ses veines, il ne peut pas en préciser la cause ; sa voix appesantie s'attache

dans sa gorge, ses cheveux se hérissent, ses couleurs s'enfuient. Il tourne les yeux, et aperçoit un fantôme ténébreux qui surgit dans les airs et suit le vaisseau. Son aspect est sombre, épouvantable; il murmure tout bas des mots d'une voix confuse.

Avant que le vaisseau ne fût entré dans les mortels parages, le fantôme élève la voix, et s'écrie en hurlant : « Infortunés, condamnés à la mort, vous touchez au terme fatal; mais d'abord vous aurez à souffrir mille fatigues, mille dangers, mille périls, mille calamités, mille misères; puis enfin vous succomberez d'une mort cruelle, atroce, vous aurez un horrible trépas. Toi, capitaine, de ton épouse bien-aimée, de la charmante Lianor, tu contempleras la fin lamentable, tu verras périr tes fils chéris, et ce spectacle affreux t'arrachera la vie. » A ces mots, il disparaît peu à peu, se changeant en un souffle léger. Le pilote reste saisi d'épouvante, muet de terreur; mais cette sombre vision ne fut jamais divulguée. Après avoir entendu ce triste, cet horrible présage, le pilote lève vers le ciel étoilé ses yeux; ils y découvrent d'épouvantables signes de malheur. Une grande perturbation réguait parmi les étoiles; les planètes

présentaient de sinistres prodiges, infaillibles précurseurs de tristes calamités pour le misérable galion. La lune apparut au pilote avec un aspect sanglant, sombre, chargé de menaces de mort. Il vit les comètes s'embrâser, spectacle terrifiant, indice infaillible des morts royales : ces signes plongent l'infortuné marin dans les angoisses d'une soudaine terreur, d'une épouvante insurmontable. Un froid mortel court dans ses veines, et lui donne les teintes d'un cadavre. Mais quand il voit qu'à l'horizon de l'Orient se montre déjà le brillant Phébus, quand il voit les rayons ardents de la lumière s'étendre sur les eaux, alors ses craintes s'évanouissent. Mais les sinistres indices, les augures funestes n'en continuèrent pas moins. Lorsque le matin parut, que le char lumineux s'éleva dans les cieux, troubles, sans splendeur, le pilote put voir, autour du vaisseau, voler dans les airs les mortels oiseaux de la nuit, poussant des gémissements lamentables et douloureux. Une bande immense d'autres oiseaux, d'espèces diverses, fend les champs de l'air, en poussant des cris; tous s'attaquent avec leurs serres aiguës, leurs becs cruels, et bientôt la mort sévit contre un grand nombre.

De ce combat barbare, beaucoup sortent les entrailles ouvertes, et viennent s'engloutir dans les ondes; d'autres tachent les blanches voiles d'une pluie rouge de sang encore chaud. De tels pronostics annoncent un événement désastreux, une mort cruelle, une mort certaine. Déjà le vaisseau vogue dans ces parages où Atropos attend les voyageurs pour les frapper d'un coup terrible.

Et maintenant à la reine des eaux plus un instant de repos; loin de là, dans son cœur incessamment bouillonne une douleur farouche, poignante, presque insupportable. Sur son visage sombre, elle révèle sa haine contre Lianor, sa haine que rien ne justifie. Sa seule pensée maintenant est de trouver pour cette femme une mort qui la satisfasse pleinement. Elle n'avoue pas sa haine, elle feint un autre mal, elle appelle pour cacher sa rage, le secours d'une maladie menteuse; elle veut que sur son front se peigne seulement la faiblesse, mais un vautour cruel lui ronge les entrailles. Sans cesse inquiète, tourmentée, rien n'apporte plus de joie à son cœur affligé, à son âme embrâsée; elle repousse loin d'elle, avec horreur, tout souvenir de bonheur : toutes les facultés de son

esprit sont tendues vers la vengeance. Poussée par une ardeur furieuse, horrible, infernale, elle détermine d'avoir recours au roi superbe, à qui fut accordé l'empire des Vents, sur lesquels il exerce une puissance souveraine. D'une voix dolente, le front chargé de mortels ennuis, elle implore du dieu puissant qui porte le trident, la permission d'emmener avec elle, vers tel lieu qui lui plaira, Hippocrène, Leucothoé et Panopée. La beauté et les grâces de Lianor ont inspiré de la haine à ces trois nymphes ; l'envie les dévore (mais pas autant qu'Amphytrite). Elles disent qu'elle est entrée gonflée d'orgueil, fière de son indépendance hautaine et impuissante, dans leur humide empire; qu'elle traite les nymphes, à qui sont dûs tous les hommages mérités par la beauté, avec une présomption vaine. Toutes donnant la main à cette conjuration impie, partent avec la ferme résolution de tirer vengeance; elles vont en stimulant leur jalousie par les paroles les plus capables d'exciter la fureur dans les esprits portés au mal. Elles arrivent aux parages où le vaisseau naviguait; Amphytrite se tient à l'écart, elle évite de porter ses regards envieux vers Lianor; loin de là, elle lui tourne le dos, car la haine bouil-

lonne dans son cœur. Elle appelle le rafraîchissant Favonius, qui de son souffle bienveillant, enflait les voiles, et lorsqu'il fut arrivé auprès d'elle, elle lui dit d'aller aussitôt vers les lieux où est Éole : « qu'il parle à ce roi, elle l'attend. » Le léger messager s'envole sur ses ailes rapides, et la voile arrondie ressentant son absence, s'attache au mât énorme; le vaisseau s'arrête immobile.

A peine le farouche Éole a reçu le message de la reine des eaux, qu'il accourt entouré de la troupe des vents doux et frais ; il laisse les autans furieux dans leur forte prison, dans les cavernes profondes sur lesquelles pèsent de hautes montagnes, des chaînes rocheuses ; ils y font entendre leurs terribles hurlements, ils y rugissent et se débattent avec une impétuosité et une violence immenses. Zéphyre, de son haleine suave, incline sur son passage les hêtres verdoyants, les hauts peupliers à la tête feuillue, et les fait se plaindre amoureusement avec leur voix murmurante et gracieuse. Coro, Septentrion, Phénix et Circio, sèment dans les airs de blancs nuages; Tracio, Tapir et Ethésias s'élancent avec plus de bruit et plus d'impétuosité à travers les bosquets. Libonothos, Olimpias et Atabule,

Menses, Podrome, Cécias et Eurotone, accourent tous, et dans les régions dévorées par les chaleurs, ils répandent leurs bienfaits et apportent un doux soulagement.

Lorsqu'ils pénètrent sur la vaste mer, et qu'ils voient ses ondes si tranquilles, si paisibles, si dormantes, tous ensemble réunissent leurs suaves haleines, leurs souffles rafraîchissants et soulèvent les flots. Tracio et Tapir arrivent près du vaisseau immobile, dont les voiles aplaties frappent les mâts; au souffle favorable qu'il demande, le superbe navire ne reste pas insensible; il s'ébranle sous l'influence de cet heureux secours, s'incline sur le côté de babord, et ses voiles détendues, s'enflant, se durcissent à ce contact puissant; la misaine, la brigantine se sont aussi arrondies; les cordages tirés appuient les vergues; les mouvements du gouvernail viennent en aide à la voile, et sur les ondes ridées vole le vaisseau triomphant. Éole arrive où l'attendait Amphytrite; il lui rend les hommages qui lui sont dûs, car elle est l'épouse d'un roi si puissant, que Jupiter lui-même professe pour lui de la vénération. Il la trouve faible, triste, abattue, le front affligé, couvert des ombres de la mort, le visage morne, ses

yeux, si brillants naguère, noyés dans la douleur, les chagrins et les souffrances. Il lui demande quelles sont les causes qui ont produit de tels ravages sur ses charmes; il l'interroge sur le pénible état où il la voit, sur ses ennuis, sur ses tourments. La jalouse reine, levant les yeux au ciel, répond en soupirant : « Ne t'étonne pas, ô roi! de me voir à ce point changée; étonne-toi plutôt de me voir encore en vie. Si ma douleur ne peut t'émouvoir et t'amener à me venger, je me vengerai moi-même, de manière à rétablir mon honneur perdu; plus que toutes les autres, je suis née malheureuse, plus que toutes les autres, infortunée. » En disant ces mots, elle inonde son sein de flots amers que la haine fait jaillir de ses yeux; la haine que dans le cœur des femmes (de la plupart du moins), une cause légère fait naître. « Commencer à te dire l'affront que j'ai reçu, c'est souffrir les douleurs de la mort; forcée par les souffrances, par le déshonneur, je te vais cependant exposer tous mes maux. Apprends, ô roi! que mon honneur (ô Dieu qui permet cette infamie!...), est tombé à un tel degré d'abjection, que pour moi bien mieux vaudrait mourir, que de continuer à vivre dans

cet état. Des régions de l'Orient, sur l'empire orageux de mon époux, de Neptune, voilà qu'est entrée une orgueilleuse et vaine chétive femme, assez arrogante pour croire que par sa beauté, elle est au-dessus de toutes les créatures. Elle a traité avec mépris mes nymphes et les princesses si vénérées de l'Océan; pour moi elle n'a trouvé aucun témoignage de courtoisie ou de respect; non, elle a affiché de me regarder comme peu de chose. Penserait-elle par hasard, l'orgueilleuse, pouvoir se vanter d'avoir remporté sur nous la victoire, comme elle l'a remportée sur Protée, malheureux vieillard caduc qui ne sait plus distinguer les choix qu'il fait? Elle se trompe; se croit-elle une merveille plus charmante que toutes, plus que toutes les autres rare? La moins belle parmi toutes les nymphes de l'Océan, l'emporte sur elle en beauté, et l'emporte de beaucoup. Je te le jure, ô roi! si tu ne venges pas le déshonneur dont on m'accable, de mes propres mains je m'arracherai la vie, pour ne pas survivre à une telle honte. » Un abondant ruisseau de larmes amères jaillit de ses yeux à ces mots. Éole lui répond ainsi : « O noble princesse, ne t'afflige pas pour une cause si vaine, ne

mets pas en balance ta beauté avec les charmes d'une femme qui, ayant si peu de prix, ose prétendre aller de pair avec toi; son orgueil téméraire recevra le prix qui lui est dû; calme-toi, ce que tu demandes sera ponctuellement et aussitôt exécuté. » Il dit et s'éloigne de la princesse : en passant près du vaisseau, il le regarde d'un air courroucé. Le front chargé de colère et de menaces, il l'embrasse et le couve de ses yeux enflammés; il est déjà loin, il arrive aux lieux où résident les tempêtes, enchaînées par ses mains. Il ouvre les portes de la caverne profonde, où incessamment luttent les vents furieux, tentant par leur impétuosité, leurs efforts redoublés, de briser les barrières qui les retiennent. Voyant la vaste porte s'ouvrir, ils rompent leur énormes chaînes, et se pressant en une troupe furieuse, ils s'élancent avec rage et se répandent sur toute la terre, en l'épouvantant de leurs violents mugissements.

Déjà depuis trois jours le brillant Apollon éclairait de ses rayons resplendissants le terrible animal, qui, par un rapt étrange, plongea la Phénicie dans la désolation, lorsque le vaisseau voguant, toutes voiles déployées (il était heureux, hélas!) aperçut la côte, cachée encore

dans le lointain, de la terre qui donne son nom au cap d'Espérance. Là, les vents déchaînés, courant en tumulte, se précipitent de tous côtés sur la mer, et l'ont aussitôt bouleversée de fond en comble. Le ciel se couvre de nues épaisses et ténébreuses; les vents de moment en moment redoublent de fureur; les ombres de la nuit enveloppent déjà le ciel, les ondes grossies, enflées roulent et se soulèvent orgueilleusement. Le danger commence pour le navire, déjà sa vaste carène gémit; dans cette conjoncture le sifflet aigu retentit, le maître crie, et les hommes, expérimentés dans les périls de la mer, accourent rapidement à sa voix. Le farouche Vulturne se poste auprès de l'arrière, et là il soulève jusqu'au ciel les ondes furieuses; Auster, mugissant avec rage, se précipite et imprime au vaisseau un choc qui faillit le faire sombrer. Borée, emporté, déchaînant toute sa colère, l'attaque par devant, l'empêche d'avancer; il repousse les voiles; sa violence les colle au mât; le navire recule. Le ciel se déchire en mille endroits : il s'embrâse à des éclairs foudroyants, précipités. Un rugissement épouvantable se fait entendre depuis le pôle Antarctique jusqu'au pôle opposé. Des airs tombe, lancée avec une impétuosité

terrifiante, une grêle de pierres, au milieu de torrents d'eau; les nues épaisses, noires, se déchirent, et leurs flancs crachent la foudre. Toutes les voiles tombent à la fois; au milieu de travaux et de dangers immenses, on s'efforce de les serrer. Le courageux matelot, le matelot plein d'audace, tremble devant ce péril et sent la sueur couvrir ses membres. Tantôt le vaisseau apparaît au sommet de montagnes élevées, tantôt il semble perdu dans de profonds abîmes, accablé sous une immense masse d'eau. Aquilon, Notus, Eurus ont réuni leur rage contre le malheureux galion; ils font rouler çà et là sur les ondes leur misérable jouet. Trois chaînes en fer, de celles qui attachent le gouvernail à la poupe, sont brisées, arrachées. Subsolano accourt indomptable, furieux; il a un aspect horrible, une rage épouvantable le transporte; il arrive avec tant d'impétuosité, qu'il déchire et enlève la voile qui soutenait le vaisseau. Le pilote s'écrie: «en haut! en haut! serrez la voile, poussez la barre de côté»; mais le vaisseau révolté n'obéit plus au gouvernail, il ne subit plus son influence, il se penche, il se met en travers. Le maître, le pilote accourent (hélas en vain!), les matelots s'élancent, mais ils tombent les

uns sur les autres, ils ne peuvent se soutenir, ils sont impuissants, ils ne font que se blesser mutuellement. Notus, bouillonnant de furie, pousse alors contre le vaisseau trois vagues formidables ; elles tombent en plein sur le vaisseau, elles brisent, rompent, mettent en pièces et précipitent dans la mer les forts et utiles appareils. O Dieu tout puissant! ô Seigneur! accordez-moi votre divine assistance pour que je puisse raconter dans toute leur vérité les dangers de cet événement terrible. Dans cette calamiteuse conjoncture arrive Africus; furieux, horrible, dans sa colère, il heurte avec une impétuosité incroyable le grand mât qui se confie assez dans sa force pour croire lui résister. Le coup est terrible ; dans les cordages un sifflement épouvantable se fait entendre. Le géant des forêts, transplanté sur le vaisseau, mugit, et, frappé, tombe brisé en éclats. La haute mâture, les pointes qui touchent à la nue, contemplent avec dédain les mâts abaissés ; mais leur orgueil naguère altier, s'humilie maintenant au milieu des ondes. Le cruel Aquilon, avec une force immense, soulève des vagues formidables, épouvantables ; elles roulent les unes sur les autres ; le barbare les pousse et les fait se ruer avec une

furieuse impétuosité. Parfois, on voit dans la vaste campagne, mille troupeaux de gros et menu bétail, fuir en poussant de tristes gémissements devant la rage déchaînée du fleuve débordé, qui, dans sa course rapide, inonde avec un fracas effrayant toute la plaine de ses eaux troublées, et emporte dans sa colère tout ce qui se trouve sur son passage; alors tous les animaux s'élancent, poussés par les clameurs et le dur aiguillon du pâtre rustique, épouvanté de ce danger imminent; aucun ne reste en arrière. Ainsi les vagues superbes poussées par la force et la puissance d'Aquilon, mugissent; et s'accumulant en de hautes et redoutables montagnes, menacent le fatal et malheureux vaisseau. Le puissant Borée, dévoré de colère, soulève jusqu'au ciel une vague terrible, qui farouche, menaçante, assaillit le navire déjà affaissé sous les coups du vent ennemi. Elle donne en plein dans la poupe, brise, rompt, anéantit, disperse le gouvernail, et franchissant les hautes hunes, tombe sur le pont et y forme un lac, au milieu duquel l'équipage, abattu, affaibli, réduit à l'impuissance, est presque noyé. Tous poussent des clameurs vers le ciel : « O puissant Dieu! ô père miséricordieux! Seigneur! Seigneur! ayez pitié de

nous! » O spectacle triste et affligeant, capable d'émouvoir les tigres d'Hyrcanie! Entendre les cris déchirants des femmes! entendre la voix affligée retentir dans les airs! Voir le vaisseau englouti reparaître pour recommencer une autre lutte, en butte à des dangers nouveaux! La proue submergée se relève; la poupe se cache dans les entrailles de la mer.

Le barbare Éole voyant que tant tardait l'événement dans lequel la déesse au cœur faux devait trouver l'accomplissement de sa vengeance, voyant que les forces du vaisseau Portugais résistent à tous les efforts; le barbare Éole, enflammé de colère, s'élance avec une furieuse impétuosité et arrive auprès du navire. A sa venue les vagues se sont soulevées en faisant retentir un nouveau et plus épouvantable mugissement. De nouvelles ténèbres, une nuit horrible enveloppent de nouveau le ciel. Les vents grondent de tous les côtés; les ondes luttent contre l'infortuné navire. Irrité de voir qu'un seul vaisseau triomphe de toutes les forces de la mer et des vents, Éole, l'aspect farouche, s'écrie : « Eh quoi! toujours les vaisseaux Portugais resteront inébranlables dans leur force? méprisant dans leur insolent orgueil la puissance de Neptune et

la mienne, ils viendront à travers les mers profondes, que, poussée par son courage, cette nation seule a osé sillonner? Non, je ne puis plus, je ne dois plus supporter les affronts que cette fière et belliqueuse nation m'inflige à chaque instant. » Il dit et se tourne vers les vents : « Éloignez-vous, s'écria-t-il, faibles enfants, abandonnez cette entreprise, puisqu'un seul, un chétif vaisseau vous retient si longtemps. Allez agiter doucement les rameaux verdoyants des peupliers ombreux et des hêtres élevés; faites les murmurer suavement; de votre fraîche haleine tempérez les ardeurs dévorantes du lourd, du cruel, de l'insupportable et sec Été. Laissez l'honneur de cette action à ceux qui sont justement dignes de grandes entreprises. » Eurus et Notus, piqués de la réprimande et du châtiment que leur inflige le roi superbe, frémissent tous les deux avec une furie et une violence qui eussent suffi pour soulever les chaînes rocheuses de leurs antiques fondements, pour abattre et aplanir mille montagnes en un instant; tous les deux, avec une force immense, une rage indicible, se précipitent sur l'infortuné navire, l'entraînent, le frappent; et par un coup lamentable, impie, le font se heurter contre un

rocher. Les malheureux, se voyant la proie d'un sort misérable, triste, désastreux, qui les précipite dans le trépas, font monter jusqu'aux étoiles leurs vastes clameurs, leurs cris, leurs gémissements. Le choc épouvantable, gros de calamités, s'annonça bruyamment au lieu où la charmante Lianor tenait ses fils embrassés sur son sein. La terreur, la douleur ont glacé son sang, et ses yeux dont la vive lumière, les puissants rayons triomphaient des cœurs et des âmes, ont perdu leur pouvoir; la tristesse a pâli leur éclat; la grâce, la lumière s'en sont enfuies; son visage enchanteur n'est plus ce qu'il était; ses couleurs empourprées ont fait place aux teintes de la mort. Telle est la tendre fleur dans la prairie verdoyante, lorsque de son pied cruel un farouche animal l'a foulée, l'a blessée; les grâces, la beauté dont elle resplendissait se sont obscurcies; cet éclatant ornement, naguère l'honneur et la gloire de la plaine, le plaisir, la satisfaction de tous les yeux, maintenant s'incline éclipsé, fané, triste, sans vigueur. Souza vole à son secours, il méprise le danger commun à tous, il ne craint que celui-ci : d'un côté il voit se perdre son équipage, de l'autre il voit mourir celle qui est sa vie. Placé entre ces deux ex-

trémités, il implore dans cette conjoncture la faveur et le secours de Dieu ; il ordonne que la grande chaloupe soit aussitôt lancée à la mer, car le navire est sans ressources. Il prend dans ses bras, il emporte le fardeau chéri de cette beauté évanouie. Il saisit ses deux petits enfants, (autrefois gage si doux), aujourd'hui accroissement de douleur. Aidé de vingt hommes robustes, endurcis au travail, habiles dans le danger, il s'élance avec eux dans la frêle embarcation, et tous ceux qui demeurent sur le navire, poussent une triste clameur. Protée voyant que toutes ses vaines espérances s'envolent, que la furie de la mer orageuse n'est pas assez puissante pour engloutir le vaisseau dans le profond abîme des mers, voyant que lui échappait celle qui emportait avec elle sa vie, son cœur et son âme, Protée tente vainement, en s'élançant à la hâte, de faire chavirer la chaloupe ; les ondes en fureur la portent rapidement sur la terre. Le triste amant se précipite après elle ; amant infortuné, tout est ténèbres pour lui, il n'a plus d'espérance, il s'écrie : « Amour faux et ingrat ; ô Amour injuste, cruel et barbare, est-ce là ce qu'on doit espérer de tes promesses ? est-ce le prix que tu donnes à celui qui pour toi perd son

âme et sa vie ? Tu anéantis mes espérances, quand j'avais presque sous la main le seul remède à mes maux, quand les vents et les vagues me prêtaient leur secours ; c'est alors que tu me ravis ma proie bien aimée ! Malheur à celui qui place sa confiance dans les apparences vaines et trompeuses qui te servent d'armes pour nous tuer ; car enfin toutes tes promesses n'aboutissent qu'à la déception, à la douleur, à l'affliction, à une vie malheureuse !» En disant ces mots il cacha sous les ondes grossies son front voilé d'une douleur poignante ; durant de longues années il pleura, dans ces humides demeures, le malheur dont l'avait accablé ce jour fatal.

CHANT HUITIÈME.

Après le naufrage du vaisseau, Manoël de Souza rassemble en une troupe tous ceux qui se sont sauvés; il leur adresse un discours pour les animer dans les dangers qui les attendent; ils commencent leur incertain et malheureux voyage.

Avec quelle rapidité la fortune cruelle, quand elle s'acharne, fait tourner sa roue! Avec quelle rigueur elle précipite ceux qu'elle avait élevés au plus haut degré! Fausse, jalouse, trompeuse, ce n'est pas assez pour la satisfaire, d'une peine, d'un malheur, lorsqu'elle détourne de nous son visage serein pour nous montrer un front âpre, féroce, furieux. Après une grande infortune, mille autres infortunes; après une

perte, mille autres pertes : voilà ce qu'elle nous offre. En nous enlevant à une triste misère, à une triste position, elle cherche une condition pire pour nous y jeter. Elle fit bien éclater en cette conjoncture son inconstance, elle manifesta clairement combien elle est mobile et variable; elle nous donna bien à entendre combien sont éphémères les biens qu'elle nous dispense, alors même qu'ils paraissent le plus assurés. Souza était favorisé par elle, elle l'avait élevé à une satisfaisante position, elle lui avait fait une vie heureuse; comblé de tous les dons, il en jouissait dans une société si belle, si charmante! Par un revirement soudain, elle le précipite dans une si grande, si terrible infortune, qu'à chaque instant il voit accourir la mort menaçante, la mort qui serait un soulagement, car il n'aurait pas à souffrir tant de maux à la fois.

Vous avez vu dans le chant précédent (si vous en avez souvenir), le fort capitaine et tous ceux qui l'accompagnaient presque submergés sur la chaloupe; au milieu de mille dangers, franchissant mille obstacles, la grande embarcation, poussée par les ondes, arrive en peu de temps à terre. Les hommes courageux et robustes s'élancent, emportant Lianor, que l'épouvante et la ter-

reur avaient plongée dans un évanouissement profond, qu'elles avaient abattue, brisée, presque tuée; ses deux enfants aussi débarquèrent, mais ce ne fut pas un débarquement comme il convenait à leur âge ; saisis brusquement, à la hâte, ils descendirent entre les bras de deux hommes robustes ; que ne firent pas les vagues altières et barbares pour les arracher à ces bras? Pantaléon de Sà, Tristan de Souza sautent tous les deux à terre ; après eux arrivent Antonio de Sampayo et Amador de Souza mondés par les flots. La chaloupe délivrée de ce fardeau, retourne au vaisseau, et l'équipage s'y précipite des hunes élevées ; c'est la planche de salut que saisit celui qui se voit déjà dans les étreintes de la mort. Les vents profondément blessés des paroles du superbe roi, bouillonnent plus furieux encore et portent jusqu'aux hautes nues les vagues amoncelées. Des régions méridionales, voilà qu'accourt en grondant Auster à la puissante haleine, à l'aspect menaçant; il amène un noir, un ténébreux nuage qui ensevelit la mer entière dans l'ombre et l'obscurité. Il lance avec impétuosité à travers les airs une masse immense de torrents d'eau ; il arrive plein de rage là où le malheureux navire s'efforce encore de se soute-

nir un peu. Comme l'on voit autour d'une muraille emportée, brisée par la terrible fureur du salpêtre enflammé, et qui offre maintenant une facile entrée à l'assaut barbare, les ennemis faire retentir jusqu'aux étoiles leurs clameurs victorieuses; agiter, dérouler dans les airs leurs bannières altières et s'élancer embrasés de fureur à l'assaut mortel. Leur impétuosité ne peut supporter aucun obstacle, ils combattent et leur troupe confuse, fière, cruelle, pénètre dans la place conquise. Ils frappent les cieux de leurs acclamations répétées : Victoire. Ainsi la troupe barbare, furieuse, des ondes, animées par leur chef Auster, se précipite compacte sur le vaisseau; brise, rompt, anéantit, disperse tout, fait tout voler en éclats. Elle a triomphé de cette machine superbe et malheureuse, et de la chaloupe en même temps. La mer ouvrant ses abîmes, a tout englouti ; elle garde quelques corps, elle montre à sa surface quelques-uns de ces infortunés déjà mourants ; ils s'attachent à des planches, à d'autres chétifs débris du vaisseau qui surnageaient encore ; ils implorent, en versant des larmes, le secours de Dieu, afin qu'il sauve leurs âmes affligées. La mer, les vents ne sont pas satisfaits de cette victoire ; ils jettent, fré-

missants de furie, sur la côte, nombre d'hommes abîmés, blessés, mortellement blessés ! Les lourdes ancres du fond des eaux volent légèrement sur le rivage, lancées par la violence formidable des ondes, au milieu d'un bruit terrible, épouvantable, terrifiant. Le valeureux capitaine ranime ceux qu'il voit donner accès à la crainte, et autant qu'il est en lui, il court en aide et donne des soins à ceux qui en ont le plus besoin. Il fait entourer de quelques planches provenant des barils de riz et d'autres bois, l'espace de terrain qui leur sert de refuge. Déjà la pierre donne le feu qu'elle recèle en son sein ; déjà la fumée s'élève en quelques endroits ; déjà la plupart de ceux qui ont le plus souffert, qui ont le plus avalé d'onde amère, s'asseoient autour du brasier ; il rend à leurs nerfs engourdis leur chaleur perdue, la force à leurs membres glacés. Le capitaine décide d'attendre que les malades, que les plus abattus soient guéris de leurs souffrances et qu'ils puissent, malgré leur affliction, se mettre en route. La nécessité tend en cette conjoncture toutes les facultés de l'esprit. Quatre jours s'étaient écoulés lorsqu'une troupe de quatorze Cafres apparut sur une montagne ; ils s'étonnèrent de voir ces Portugais en butte

aux fatigues, aux persécutions. Mais bientôt après ils repartent saisis d'épouvante à la vue de ces hommes étrangers. Le capitaine attend pour savoir s'ils se remontreront, mais ce fut en vain ! car les timides idolâtres se hâtent de fuir un trépas qu'ils redoutent et regardent comme inévitable ; à mesure qu'ils s'éloignent, ils sentent battre plus librement leurs cœurs dans leur lâche poitrine. L'illustre Souza voyant que les vivres manquent et que le sol n'en produit aucun, envoie deux Portugais en compagnie d'un Cafre qui connaît le pays et ses mœurs, afin que, s'ils rencontrent des naturels, ils sachent positivement s'ils veulent faire alliance avec lui : « si ces naturels acceptent cette proposition, qu'ils apportent des vivres, on les leur paiera au prix qu'ils demanderont. » Les trois envoyés partent aussitôt et se mettent en hâte à explorer le pays ; ils se livrent tout entiers à leur mission, mais dans leur expédition, ils ne rencontrent que des présages menaçants d'une guerre implacable, évidente, qui les remplirent d'épouvante. En effet, dans les huttes misérables des Cafres, déjà toutes abandonnées, ils virent des flèches aiguës fichées en terre : c'est là leur déclaration ; c'est ainsi que ces barbares dénoncent la haine, les

guerres cruelles, la désolation et la mort. Après avoir aperçu ces signaux, ils retournent au lieu où les attendent leurs amis. Ils rapportent qu'ils n'ont trouvé que des cabanes pauvres, hideuses, abandonnées, mais qu'ils ont vu les indices certains d'une guerre barbare, et de grands maux pour eux; en un mot de leur ruine. Le capitaine leur ordonne de tenir secrète cette mauvaise nouvelle, pour ne pas plonger la troupe dans un abattement complet; feignant d'en avoir reçu de meilleures, il montre un front joyeux. Il cache à Dona Lianor les tortures qui déchirent son cœur, mais Lianor a le regard perçant, elle découvre sa douleur; car une grande douleur ne se comprime jamais entièrement. Elle partage toutes les souffrances qui tourmentent son seul ami; elle s'afflige à la pensée des maux qu'il endure, et n'en redoute aucun pour elle; mais voir qu'il dissimule auprès d'elle, c'est là une douleur poignante qui dévore son âme attristée. Tous deux ils se paient d'un juste retour, ils répondent l'un et l'autre à l'amour que chacun éprouve : amour égal, qui fait éclater dans leurs deux cœurs la même force, la même puissance, le même empire. Trois fois les étoiles s'étaient montrées, et le

monde entier s'était enveloppé d'ombres obscures; trois fois Phébus avait déchiré des éclats de sa lumière le manteau ténébreux, le voile épais; lorsque sur de hautes montagnes apparurent dix Cafres menant une vache enchaînée: douce apparition pour les infortunés qui commencent déjà à ressentir les angoisses d'une faim dévorante. La troupe débile et faible est dans l'agitation; tous s'animent les uns les autres, ils s'écrient: « C'est un secours qui nous vient évidemment du ciel. » Mais ce bien, hélas! n'était qu'un vain leurre! En agitant ce qu'ils peuvent dans les airs, en faisant des signaux, ils s'efforcent de persuader aux dix Gentils d'approcher; ceux-ci se résignent difficilement; ils marchent d'un pas douteux, craintif, lent. Le capitaine suivi seulement de trois Portugais désarmés, se dirige pacifiquement vers eux; il les tranquillise par des paroles dont on peut facilement reconnaître la vérité. Il leur demande la vache qu'ils emmènent, leur promettant en retour de leur accorder tout ce qu'ils demanderont. Les Gentils repoussent avec dédain l'argent et l'or, ils ne demandent que du fer, ils ne cherchent que du fer; on apporta aussitôt quelques clous qui réjouirent singulièrement les Cafres;

plus disposés à la confiance, ils s'approchent davantage et vérifient le prix du marché. Mais à quoi sert qu'ils soient tous satisfaits, si la fortune cruelle leur enlève aussitôt tout bonheur? Les Cafres recevaient leur prix : six autres Cafres maudits apparaissent tout-à-coup sur d'autres hauteurs, ils s'écrient en poussant de grandes clameurs et en s'adressant à leurs compagnons : « Éloignez-vous de ces hommes faux; n'achetez pas d'eux ce que la mer vous offre sur le rivage en le donnant pour rien. » Au même instant tous se retirent, et bientôt après ils disparaissent aux regards. Souza, vivement contrarié, se trouve jeté dans un danger plus grand encore, et contraint à une plus grande vigilance. Il eût bien voulu s'emparer de cette proie pour donner quelque soulagement à ses tendres enfants, à leur charmante et triste mère, qui comme eux est réduite au dernier degré de faiblesse; mais il ne veut pas scandaliser les Cafres, il les laisse partir en paix, tranquilles. En capitaine juste et équitable, il voulut leur prouver son inébranlable impartialité.

Cependant l'état des malades et des blessés était déjà assez amélioré pour leur permettre de supporter les fatigues que leur promettait le

voyage incertain, difficile, hérissé d'entraves qu'ils avaient à entreprendre. Le capitaine voyant que dans ces parages régnaient la stérilité, la solitude, qu'ils ne pouvaient y espérer aucun soulagement à leurs maux, assemble les principaux personnages, et, montrant un front tranquille et serein, il leur dit : « Mes amis, mes compagnons, vous voyez le misérable état où nous sommes précipités, j'espère que Dieu (j'ai confiance en sa miséricorde), j'espère, dis-je, qu'il nous en arrachera pour nous en faire un moins pénible. Que ce soit par la permission divine que nous souffrons, cela ne fait pas l'ombre du doute, car rien en ce monde ne se produit sans la volonté du Dieu tout-puissant; oui, je l'avoue, la cause de ces infortunes, ce sont mes crimes, mes crimes à moi, et pas d'autres; ce sont eux qui ont appelé sur nos têtes ces terribles calamités. O Dieu puissant, que les châtiments que je mérite soient rachetés par cette innocence si pure. (En disant ces mots, il élevait l'un de ses fils dans ses bras, les yeux inondés de larmes, et attachés à la voûte des cieux). O Dieu! source infinie de clémence, jette un regard sur cette douce créature, qu'aucune faute n'a souillée, qu'elle chasse ta colère : aie

pitié de lui, car avec son frère plus faible encore que lui, je te l'offre en holocauste. Nous te rendons mille grâces, ô roi divin, qui nous a sauvés de la fureur déchaînée des tempêtes, qui nous a arrachés au courroux et à la voracité des vagues, pour nous offrir cet asile (quoique sur une terre inhospitalière). Vous avez pu mesurer tous les dangers que nous avons courus ; le vaisseau entr'ouvert, la mer en furie, implacable, les vents mugissants, déchaînés, nous tous abattus, exténués, morts pour la plupart. Dieu cependant nous a sauvés de tous ces périls : le génie humain, la force des corps mortels étaient impuissants ; s'il nous a sauvés du danger le plus grand, ne redoutons plus ceux qui nous attendent encore. J'ai en Dieu une foi inébranlable ; tous ensemble il nous guidera vers les lieux où son nom saint se proclame ; vers les lieux où l'on connaît les sacrés mystères de son corps divin ; ceux qui dans ce voyage incertain, hérissé de fatigues, verront leurs jours tranchés, par son sang sacré répandu pour nous sur la croix, ceux-là obtiendront la vie éternelle. Puisque tous les malades sont arrivés à leur convalescence, et que Dieu leur accorde la faveur de pouvoir cheminer, il n'est pas juste

que nous attendions davantage en des parages où une mort évidente est suspendue sur nos têtes. Je vous ai rassemblés ici pour que nous prissions une détermination, il faut choisir la voie la plus sûre (autant que possible), qui nous mène au port du salut, la voie la moins rude. Le moyen auquel nous avions songé, et qui consistait à construire un radeau, les flots dans leur rage l'ont rendu impossible; oui, vous l'avez vu, la mer orageuse nous a, hélas! tout ravi. Donc, amis, dans cette entreprise, pour vous, pour vous tous, aussi-bien que pour moi, il s'agit de la vie; je ne résoudrai rien, je ne ferai rien sans votre avis; vous connaissez le mien. Ce que je vous demande, c'est que nous marchions tous ensemble, que jamais vous ne m'abandonniez; en agissant ainsi vous accomplirez un devoir: cependant je le réclame de vous comme une faveur, c'est une obligation pour vous de suivre celui qui vous guide; je ne pourrai pas marcher si vite que vous qui n'avez pas d'enfants; dona Lianor n'a pas en partage, autant que nous autres, les forces et la vigueur. Nous marcherons tous ensemble, tous ensemble nous aurons un même sort, nous serons exposés aux mêmes vicissitudes. Ainsi nous ferons

baisser le front à la fortune cruelle et impie. » Un murmure de compassion accueille la fin de ce discours; tous ont ressenti une vive émotion, tous lui jurent et lui promettent de ne le point quitter dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; on s'apprête pour l'expédition, pour le voyage incertain, ténébreux, hérissé de dangers, de fatigues; chez tous règne une tristesse profonde et mortelle.

O ma muse, c'est maintenant qu'il faut chanter cette tortueuse et mortelle pérégrination; c'est maintenant qu'il faut dire la fin misérable de tant d'infortunés, qu'il faut raconter les fatigues, les guerres, les périls, les assauts, les trahisons, la ruine et les morts. Révèle au monde ces maux dans leur vérité : j'en suis certain, tu en as gardé souvenir.

Une lance est arborée, et sur elle ils déploient dans les airs une bannière représentant le Christ rédempteur; les bras étendus, il meurt sur la croix pour nous redonner la vie. Une clameur unanime s'est élancée de toutes les bouches, quand ces hommes virent le fils de Dieu cloué par des fers cruels sur un gibet, et de son flanc sacré couler un fleuve de sang. Ils lèvent les mains, ils font retentir leurs voix mouillées de

larmes, ils adorent tous l'image divine et vénérée. Tous s'écrient : « Ayez pitié de nous, Seigneur! » Manoel de Souza est à l'avant-garde avec quatre-vingt-quatre valeureux Portugais; cent esclaves les accompagnent et se relèvent pour porter les légers et faciles fardeaux. Lianor allait avec eux; mais combien elle était déchue de ses charmes passés! son visage où naguère s'épanouissaient les roses, n'offre plus maintenant que l'image de la pâleur; ses yeux qui projetaient un si vif éclat, une lumière si charmante, ses yeux dont les rayons pénétrants portaient dans tous les cœurs un feu suave qui les consumait, maintenant noyés dans la tristesse, presqu'éteints, se tiennent humblement baissés, eux qui naguère triomphaient avec tant de superbe, n'implorent plus que l'assistance et l'appui.

Derrière eux marche Christovam Fernandez, il conduit une troupe faible, dépourvue de moyens de défense; lui-même, à cause de son âge déjà avancé, ne chemine que d'un pas tremblant. Pantaléon de Sà, illustre jeune homme, à qui ses jeunes années octroient la force, et dans le cœur duquel la noblesse de son sang produit un courage intrépide, marche en tête

de l'arrière-garde avec deux cents valeureux guerriers; parmi ceux-ci, soixante-dix ont le nom de Portugais, et les autres (bien que pleins de vaillance), ont la qualité de captifs. Ils font leurs adieux à ce rivage qui les a bienveillamment accueillis au plus fort de leur malheur; ils demandent à Dieu qu'il le préserve pendant de longues années des injures du temps avare et cruel. La misérable troupe mal pourvue d'armes et de munitions, commence sa course incertaine, obscure, et dont elle ignore les mille détours.

CHANT NEUVIÈME.

Les Portugais arrivent à la vallée de Pan; celui-ci se prépare à leur en défendre l'entrée, mais il est vaincu par les yeux de Dona Lianor; il se sépare de ses Faunes, et se met à suivre la troupe des naufragés qui cheminent laborieusement, s'abandonnant aux trompeuses promesses de la Fortune.

Qui pourra jamais éviter les maux de l'avenir, les événements désastreux, les catastrophes qu'un voile cache aux yeux? Qui peut deviner les mystères profonds que la divine Providence tient dans sa main? Le monde flatteur, faux, éphémère, nous leurre par des promesses vaines; il nous abuse par des jouissances fantastiques, qui jettent une lueur et s'éclipsent aussitôt. Nous marchons entraînés par l'espoir que toujours nos désirs auront une fin heureuse, et

nous flottons sans cesse au milieu d'un vaste et profond océan de vaines pensées. L'influence de l'espérance nous porte à baser sur les choses les plus incertaines nos biens les plus importants, sans nous souvenir davantage des lois qui régissent notre faible nature humaine. Marchons prudemment, tenons-nous sur nos gardes; c'est le sacré Rédempteur qui nous prescrit cette ligne de conduite; le jour cruel, l'heure infaillible de la mort furieuse n'est jamais à notre disposition. Je me rappelle avoir laissé Souza partant du rivage avec la faible troupe, les bannières saintes déployées dans les airs. Les naufragés commençaient leur si pénible voyage. Pendant douze jours ils marchent à travers des solitudes stériles, obstruées de roches escarpées et arides, de montagnes sourcilleuses, de mille vallées profondes, ténébreuses, tristes, affreuses; ils ont à tourner et à tourner encore de larges fleuves dont les eaux profondes les entravent dans leur marche; ils n'y peuvent passer à gué, là où le chemin se raccourcirait pour eux. Ils ont fait cent lieues, mais par le fait ils n'ont avancé que de trente lieues dans l'intérieur des terres; à cause des longs circuits des rivières, ils ont inutilement parcouru une grande route. Les

tortures de la faim augmentent; les difficultés se multiplient; leur vigueur défaille, leurs forces sont abattues. Quelques-uns cèdent déjà; exténués par la fatigue, ils tombent et serviront de pâture aux tigres. Ils soupirent, ils pleurent; les yeux inondés de larmes, ils disent adieu à leurs compagnons qui continuent la route, et s'écrient : « Allez, amis; Dieu vous sauve dans cette affreuse conjoncture, qu'il ne vous abandonne pas comme nous. » Le corps endolori, ils pleurent la triste fin qui leur est réservée, et peu de temps s'écoule, que déjà les tigres farouches et les autres monstres des déserts les ont mis en lambeaux. Parmi eux reste aussi un noble jeune homme : il était fils du capitaine, mais né d'une autre femme. Hélas ! il n'avait pas vu encore s'accomplir sa seizième année : les forces d'un âge si tendre étaient insuffisantes pour supporter les fatigues d'une telle pérégrination. En vain la noblesse de son sang longtemps suppléa à la faiblesse de l'âge : ses membres, qui n'ont point encore pris leur entier développement, s'exténuent; les esprits vitaux s'éteignent; son corps enfin est accablé par ce long voyage dans lequel son courage et sa fierté l'excitent à persister. Tout-à-coup il s'affaisse;

le noble enfant tombe lourdement : la terre gémit sous cette chute cruelle et lamentable. Comme la lumière que produit et entretient l'épaisse liqueur de la jaunâtre olive, quand cette liqueur est consumée, s'efforce de retenir à sa mèche une vie qui s'en va, meurt soudain au moment qu'elle jette le plus vif éclat, plongeant l'air dans les ténèbres; ainsi succombe le noble jeune homme. Il ne fait plus aucun mouvement; ses yeux froids nagent dans la mort, les couleurs de son front lui sont ravies; une triste et cadavéreuse pâleur leur a succédé. Le père infortuné, frappé de ce coup affreux, fait par de profonds gémissements éclater la douleur qui lui déchire l'âme; l'amour paternel fait jaillir de ses yeux une source de larmes; il pleure sur ce trépas et s'écrie : « O mon fils, enfant né sous une constellation farouche et cruelle, tu meurs au milieu de solitudes où tu n'auras pas de sépulture; ton corps, ton corps si charmant sera la pâture des monstres, des oiseaux de proie; mais tu ne restes pas seul, non; avec toi ici je te laisse une grande partie de mon cœur, jusqu'à ce que m'arrive une douleur plus atroce encore qui m'arrache le souvenir que je garde de toi. » Souza fut profondé-

ment affligé du trépas de cet enfant, trépas dont il s'accusait; peut-être avait-il été indifférent pour lui; il se fait dans son cœur des reproches; cependant il lui semble que sa mort n'est pas son crime. La troupe continue sa route, à chaque pas elle la sème de tristes cadavres; les âmes s'envolent au ciel, les corps sont abandonnés au bec dévorant des farouches oiseaux qui hurlent dans les airs. Ils ont des passages difficiles, des gorges étroites à franchir, et des bandes de Cafres armés leur en défendent l'accès; mais partout ils sont vaincus par les vaillants Portugais. La faim cruelle, l'âpreté et les obstacles de la route les ont affaiblis, c'est vrai; toutefois leurs cœurs généreux ne sont pas abattus. Ce sont bien les hommes chez qui c'est une vieille habitude de vaincre les nations barbares : les fatigues peuvent briser leurs forces; leur courage, elles ne le briseront pas.

Quatorze jours s'étaient écoulés déjà, quatorze jours de ce mois ardent, auquel préside le lion superbe, qui, dans les vastes forêts de Némée, fut terrassé par le puissant Hercule. Déjà le blond Apollon s'inclinant vers les régions occidentales, cachait presque derrière de hautes montagnes ses rayons dorés, mais sans force;

en ce moment une bande de Cafres immondes, poussant des cris sauvages avec une telle force que le ciel en est déchiré, se glisse du côté des rochers; ils ajustent, les cruels! les naufragés avec leurs arcs recourbés. L'escadron portugais se serre; les plus audacieux s'emparent de la première ligne; quoique peu nombreux, ils s'apprêtent courageusement à réprimer la fureur des ennemis. Le vaillant capitaine, voyant l'innombrable quantité de ces hommes noirs, au teint brûlé, répartit entre ceux qui témoignent le plus ardent courage les quelques armes qui ont échappé aux ondes. Déjà la bannière sainte est déployée dans les airs; et cette enseigne divine redouble leur valeur. Les bras affaiblis ont déjà retrouvé leur force; la colère bouillonne déjà dans tous les cœurs. Une nuée de flèches obscurcit les cieux; ce sont les barbares ennemis qui les ont lancées; en fendant l'air léger, elles sifflent et font entendre un bruit sourd et confus. Comme la bande épaisse des oiseaux aux couleurs variées, sentant, dans l'automne, avec l'instinct que leur a donné la nature, le fruit noircissant et délicieux du mûrier, s'élance par escadrons compactes pour s'emparer de la proie savoureuse, et butiner à leur

aise sur l'arbre si connu ; ainsi volent aussi nombreuses, aussi serrées, les flèches légères, dangereuses et mortelles. Nombre d'elles ont parti en vain, nombre d'elles pénètrent dans les chairs avec une douleur poignante. Le capitaine combat avec ce courage qui ne lui manque jamais dans les périls et les dangers ; il tire plein de fureur sur eux sa foudroyante arquebuse ; un bruit terrible retentit. La haute montagne résonne ; la vallée gémit ; le feu sort avec une impétueuse furie. Le plomb, caché naguère, part, emportant avec lui la mort. Les Gentils, épouvantés de cette imitation du tonnerre, se dispersent, voyant combien de dommages, combien de malheurs cause soudain la flamme ardente à ceux qu'elle atteint. Souza laisse l'arme qui lance le feu, et embrasse une cuirasse garnie d'acier ; de la main droite il serre son épée affilée, brillante, qui lance mille éclairs. Il affermit son pied sur le sol ; il donne mille coups d'un bras excité par la colère et la rage. L'on reconnaît bien sur le tranchant de son épée ensanglantée si ces coups avaient été frappés vainement. La vile canaille s'enfuit devant ce bras irrité, vaillant, puissant et vainqueur ; leurs lâches esprits ne cherchent plus que les moyens

les plus faciles de sauver leur misérable vie. Comme il arrive dans la vaste arène toute pavoisée dans l'attente du farouche taureau, d'abord la foule du vulgaire s'y presse, montre de l'ardeur, une audace sans égale; mais quand l'animal farouche, l'aspect féroce, la tête haute, le regard menaçant, s'élance dans l'arène, aussitôt toute la troupe inutile s'enfuit, poussant jusqu'au ciel des clameurs répétées et joyeuses : le superbe animal foule à ses pieds avec mépris les traits aigus et douloureux; il mugit de colère, il frappe la terre; il regarde d'un œil terrible d'où viennent ces traits; résolu, il s'agite, il s'élance où l'attaque est la plus forte; déjà l'on fuit; la foule se disperse çà et là, et malheur à celui sur qui tombent le poids et le danger du choc! Le vaillant capitaine, bouillant de fureur, renverse les ennemis audacieux; ils se liguent contre lui, mais il leur en fait à tous repentir par ses coups terribles. Pantaléon de Sà, Tristan de Souza, tous les deux jeunes chevaliers valeureux et robustes, et Amador de Souza, habile dans le maniement des armes, hardi dans l'attaque, ferme dans l'espérance, sont à l'avant-garde. Couverts de puissantes cuirasses, serrant fortement leurs épées dans leurs mains, ils se

font tous les trois redouter de la bande ennemie et lui font éprouver de grandes pertes. Diogo Mendez Dourado, homme grave, guerrier vigoureux, fier, d'un courage altier, s'est réuni à eux, et fait tournoyer dans tous les rangs adverses sa tranchante épée. Antonio de Sampayo, qui porte peinte sur son front l'ardeur bouillante de son cœur, a dans les mains une autre arquebuse qui lui sert à épouvanter les ennemis en portant la désolation dans leurs rangs. Son visage est marqué de mille taches noirâtres que lui a imprimées cette bande d'hommes couleur de terre, noircis; de son front robuste ruisselle une eau épaisse, qui rend plus hideuses ses cicatrices. La bataille horrible et cruelle s'allume; partout la fureur de la guerre s'accroît; s'il meurt un Portugais, son trépas est racheté par vingt existences ennemies... Chacun s'efforce de différentes manières, par des moyens incertains, d'obtenir la victoire. Des clameurs montent jusqu'aux astres; des cris s'élèvent qui vont déchirer l'âme. D'un côté des flèches aiguës viennent percer les cœurs courageux de guerriers vaillants; de l'autre, gisent mille cadavres, la tête sanglante tombant sur l'épaule. Le jeune chevalier, plein d'audace, qui sortait

de l'antique, de l'illustre, du noble sang des Sàs généreux, aperçoit un des ennemis qui, avec plus de hardiesse et de morgue que les autres, tendait en déployant une force immense, un arc pesant, énorme, qui avait déjà dépensé une montagne de flèches aiguës en causant de grands ravages parmi les Portugais désarmés; le jeune chevalier s'approche de lui au moment où il ajuste contre lui son trait mortel; la flèche part en frémissant, frappe le bouclier revêtu d'acier, bondit et monte en traçant des circuits dans le vide des airs; mais en même temps le Portugais lui enfonce son épée dans la poitrine. L'idolâtre tombe sur la terre en poussant un mugissement épouvantable. Dans la rage qui le dévore, il mord les herbes déjà teintes du sang de sa blessure béante. Amador de Souza, enflammé de colère, saisit une forte lance : il la brandit et se précipite, en faisant des efforts surhumains, au milieu d'une forêt d'ennemis; à l'un, il traverse la poitrine; le Gentil tombe sur le dos, et, dans la douleur qui le déchire, il frappe mille fois la terre avec sa tête. Après celui-ci, il en immole un autre qui accourt pour venger la mort de son camarade; il arrive plein d'arrogance, mais aussitôt son orgueil est brisé; il tombe, et perd

misérablement la vie. Et toi, Tristaô de Souza, toi non plus, tu ne retenais pas un seul moment dans le repos ton bras infatigable ; non, emporté par la colère, en cette occurrence tu tranchas grand nombre d'existences. Les clameurs et les gémissements des mourants font retentir de funestes accents la plaine et la montagne; ils forment dans les profondes cavernes un triste concert de voix qui murmurent des noms divers. La plaine et la montagne sont inondées de sang; mais les Cafres y ont contribué pour la plus grande partie. Bien des corps sont étendus dont les âmes s'en vont, en mugissant de douleur, dans les abîmes ténébreux. Le vaillant Dourado a vu sa vie en péril, mais il acquiert en cette circonstance une grande gloire ; ses bras robustes causent aux ennemis de sanglants dommages. Il aperçoit un Cafre qu'avec raison l'on regarde comme le plus terrible ; Dourado s'élance sur lui avec impétuosité ; l'ennemi ne recule pas, il attend de pied ferme le coup qui le menace, et va fondre sur lui ; ce coup aurait suffi pour fendre le rocher. Il l'esquive avec légèreté, sa vie est sauve. Le Cafre attaque à son tour ; couvert du puissant bouclier, levant le bras, il décharge son épée, dont la pointe a fait à Dourado une légère bles-

sure; tous les deux se saisissent, ils luttent corps à corps et se donnent mille coups qui font retentir les airs et gémir la vallée; si Dourado est vaillant et robuste, son ennemi semble l'égaler en bravoure et en vigueur. Comme deux sangliers sauvages qui ont grandi dans les bois ou les forêts s'élancent l'un sur l'autre, le poil hérissé, la dent menaçante; de leurs gueules écumantes de fureur partent des rugissements horribles, retentissants; leurs yeux étincelants de rage semblent lancer des éclairs épouvantables. Dourado ne veut pas que l'issue de la lutte se fasse plus longtemps attendre; il invoque la divine assistance; et dès qu'il en ressent sur lui les effets, il redouble ses coups. Il lève sa flamboyante épée, la dirige contre son terrible adversaire, et lui fend presque entièrement le tronc: cette âme s'enfuit aussitôt vers le sombre royaume. Mais à l'infortuné de quoi sert cette victoire, s'il n'a pas le temps d'en savourer la jouissance, s'il n'a pas même le temps de donner à ses membres fatigués un moment de repos nécessaire? A peine en avait-il fini avec cet épouvantable duel, que du côté des ennemis part en sifflant une flèche cruelle; le sort barbare la guide dans son vol: elle traverse facilement

sa robuste poitrine, atteint son cœur bouillant de courage et plein d'intrépidité : d'un côté de son corps elle laisse voir son extrémité garnie de plumes, de l'autre elle montre sa pointe de fer rougie de sang. Le vaillant héros tombe, il baigne la terre de son sang écumant, chaud encore ; ses yeux déjà froids, et privés de la lumière radieuse, se ferment dans une nuit épaisse. A cette flèche deux autres succèdent ; l'une blesse Sampayo au bras gauche ; la poignante douleur lui arrache un cri ; l'autre flèche messagère de mort pénètre dans sa bouche ouverte, la traverse en s'enfonçant sans trouver d'obstacle. Le bouillant guerrier serre les dents avec rage ; il arrache et brise cette baguette vaine, rapide et légère. Son arquebuse lui tombe des mains ; il fait quelques pas en arrière, et bientôt son âme purpurine s'échappe au milieu d'un fleuve de sang ; il roule à terre et ne fait plus aucun mouvement.

Les cris, les clameurs retentissaient ; mais Phébus baignant déjà ses coursiers ardents dans les flots, permettait au voile des ténèbres de s'étendre en souverain sur le monde. Mars, le front obscurci des nuages de la colère, promettait alors une fin désastreuse aux Portugais.

Dona Lianor (elle était au milieu de la faible troupe des femmes!) invoque par ses larmes la divine assistance; elle tient embrassés sur son sein ses deux fils bien-aimés, innocentes créatures, et s'écrie : « O Vierge, Reine du ciel, apportez, ô vous qui êtes la mère de Dieu, apportez quelque soulagement à tant de maux. Que cette bande d'infidèles, que cette troupe innombrable qui précipite en un si grand péril ces hommes qui confessent le sacré nom de votre unique fils, ne s'en retourne pas remplie de joie, orgueilleuse et fière de la victoire. O Vierge sacrée, abaissez sur nous vos regards pieux; voyez notre affliction et nos poignantes angoisses; c'est votre coutume, ô Vierge, de venir au secours des misérables, des infortunés pécheurs. » Sur ces entrefaites, la sombre nuit enveloppait le monde de son noir manteau. Les ennemis s'éloignent dévorés par la rage, ils s'éloignent maltraités, presque vaincus. Quand fut terminée cette bataille inégale dont vous avez été témoins, lorsque les héros qui pendant la lutte firent des exploits éclatants, dignes d'une renommée éternelle, sentirent leurs forces éteintes, on plaça des sentinelles, pour se mettre en garde contre une attaque nocturne, soudaine,

horrible, et pouvoir répondre à la fureur violente de l'ennemi s'il tentait un nouvel assaut. On ensevelit avec des larmes les deux nobles guerriers et ceux qu'en ce jour la mort leur donna pour compagnons. Les cérémonies saintes et pieuses des funérailles une fois accomplies, les Portugais se retirent là où ils peuvent donner quelque reconfort à leurs membres affaiblis et harassés. Mais la fureur du combat est calmée, la faim cruelle fait sentir plus vivement ses atteintes. Le capitaine se dirige vers le lieu où sa charmante compagne attendait sa venue; elle l'accueille avec un doux et suave amour, toute tremblante du danger passé; avec la blanche et ample manche de sa tunique, elle essuie son front embrâsé; elle ne peut se rassasier de le regarder, car elle voit encore les coups, car elle entend encore les épouvantables clameurs.

Les froides et silencieuses ombres de la nuit ténébreuse, muette, noire, ont fui devant la lumière nouvelle que la riante, vermeille et joyeuse aurore ramène au monde; tous s'apprêtent, déployant la divine bannière dans les airs vaporeux. C'était l'heure à laquelle Apollon, dévoré de désirs, précipite sa course pour con-

templer la belle Daphné. Descendant à travers des chemins âpres et rudes, ils entrent dans une vallée longue, inconnue, fraîche, où des palmiers gigantesques ennoblissent un beau site ombragé et défendu par eux. Là des ormes chevelus, des hêtres élevés engendrent un joyeux été et une voluptueuse obscurité. Là de hauts peupliers se plaignent tendrement au souffle de Favonius; là des sources naturelles coulent avec un murmure caressant et sonore; elles se divisent à travers les fraîches et verdoyantes prairies, et cherchent par mille et mille circuits à se mêler à la mer. Presque au milieu de cette vallée, on aperçoit un bosquet vigoureux, épais, serré, bizarre demeure du dieu Pan, auquel sacrifient les agrestes bergers. Il paît à travers les herbes verdoyantes des bandes de troupeaux apprivoisés, à l'épaisse toison. Pour jamais guéri de l'amour qui pour l'en accabler avait puisé tant de douleurs dans les yeux de Séringa, il se promène insoucieux, tantôt à travers la plaine verdoyante, tantôt à travers la prairie émaillée de fleurs. Parfois il repose sa vue sur les ondes cristallines, parfois il contemple le ciel pur et serein. Oublieux de l'amour et de ses déceptions, ses pensées sont tranquilles et joyeuses;

tout ce qui peut lui procurer quelque plaisir, il le recherche ; tout ce qui peut l'attrister, il le fuit avec horreur. Que de fois, debout au sommet du mont solitaire, âpre, sourcilleux, n'a-t-il pas vu le soleil se cacher derrière les rochers tortueux et arides? De ces hauteurs il apercevait le char solaire se plongeant dans les flots, délaissant les nuages bordés de franges d'or. De là il vit souvent le brillant horizon et le ciel vermeil réfléchis dans les ondes limpides. De là il observait les bergers ramenant au bercail leurs troupeaux bondissants de plaisir ; il entendait les rustiques harmonies résonner au milieu du silence confus et du calme des nuits. Mille fois il regarda de ce lieu, le visage rayonnant de satisfaction, la joyeuse lutte de deux robustes béliers ; recouverts d'une épaisse toison, les deux vigoureux champions montraient avec orgueil leurs cornes recourbées ; d'un pas lent et mesuré, ils reculent, et bientôt, la contenance grave, ils reviennent et donnent un libre essor à leur fureur. Ils s'arrêtent au milieu de la carrière, et se heurtent avec un choc terrible. Ah ! combien de fois, de ce poste aérien, ne contempla-t-il pas la brillante Aurore, se levant le front radieux, et par son gracieux as-

pect restituant à la terre l'éclat un moment perdu de ses couleurs? Il voyait alors les oiseaux excités s'égayer, et festoyer par leurs plaintes si suaves et leurs chants si doux, la venue du grand dieu de Délos qu'annonçaient de vermeils rayons.

Non loin de ce bosquet frais et fourré était alors le capitaine avec sa troupe; en cet instant, le rustique Pan ressent dans son libre cœur une révolution qui change tout pour lui en affliction; son esprit s'enveloppe d'ombres obscures; le malheureux le sent et en ignore la cause; il tremble, il frissonne, et il demeure troublé, glacé; tout son sang a fui. Abattu sous le coup de ce cruel événement, il s'assied au pied d'un pin altier et verdoyant. Frappé de ce prodige, il se parlait ainsi à lui-même : « Quel est ce mal qui m'accable, et obscurcit ainsi pour moi les rayons du soleil? Quelle puissance si grande et si souveraine lutte contre moi et enchaîne ainsi mes facultés? Je frissonne, je tremble, et je ne sais ce qui attriste ainsi mon âme; quelque désastre, quelque malheur m'est réservé, car ce n'est pas sans cause que tout est ainsi changé en moi. J'aperçois des indices certains de quelque chute, je vois qu'un grand

danger existe en ce moment pour moi; en tout je trouve des sujets de tristesse et de terreur; tout me semble privé de grâce, je vois tout avec déplaisir : le ciel m'apparaît couvert d'un voile attristant; la plaine me semble stérile et toute changée; la douce rivière me paraît courroucée; je vois dans l'air serein un nuage sombre et noir; les montagnes me menacent, et le frais exil de ce bosquet me pèse : la fontaine limpide se montre à moi troublée, obscurcie, environnée de plantes repoussantes; je sens mon âme qui craint et redoute..... et pourtant naguère elle était libre, tranquille; la respiration me manque, ma poitrine est oppressée; une pensée m'alourdit et me suffoque. Je vois deux béliers s'attaquer; et ce sont mes béliers chéris et bien-aimés; je vois les troupeaux se ruer à travers les collines; ils poussent mille épouvantables mugissements : du funeste hibou caché dans les peupliers, j'entends la triste voix et les gémissements, quelque désastre, quelque malheur m'est réservé; il fondra sur moi, car c'est l'Amour qui me menace ainsi. »

Appesanti, prenant tout en haine, le dieu berger accuse sa fatale et cruelle étoile : bien qu'il ne voie encore pour lui aucune cause de

ruine, mille circonstances déjà l'épouvantent; il présume que dans son cœur libre, l'Amour prépare déjà une odieuse et perfide trahison; il affirme ce qu'il soupçonne, et il se livre entièrement aux terribles dangers de cette crainte.

Lorsque les Portugais eurent pénétré dans ces lieux, ils éprouvèrent à leur aspect un grand soulagement à leurs maux; plusieurs (tout joyeux de cette proie) se jettent sur les fruits que produit la montagne. De grossiers, de sauvages satyres, s'enfuient terrifiés à la vue de ces étrangers; les uns se cachent au milieu des arbres touffus; les autres volent annoncer cette arrivée aux lieux où est Pan. Le front pâle, ils lui disent : « Ce bosquet est violé par des mortels audacieux qui y sont orgueilleusement entrés; si tu le souffres, tu dois t'attendre à d'autres outrages plus certains encore. Le dieu aux pieds de bouc, Pan, convoque aussitôt une bande nombreuse de Satyres et de Faunes. Qui est armé d'un bâton noueux, qui de pierres cruelles; tous sont embrâsés de fureur. Ceux qui sont armés de bâtons se glissent par une allée secrète; les autres, pleins de légèreté, escaladent les rochers raboteux. Le rustique Pan porte un énorme bâton de chêne sauvage,

dur et sec. Bouillonnant de fureur, gonflé de rage, il se place auprès d'un défilé, près duquel arrive, se tenant sur ses gardes, la troupe des naufragés : ainsi le berger qui attend au passage l'animal dévoré d'ardeur, au temps de ses amours, se place en un lieu qu'il a visité et qu'il connaît de longue main : il suit l'animal d'un œil attentif, épiant l'instant où il pourra l'assaillir, alors que sa flamme amoureuse l'embrâsant, l'aveuglera et le lui livrera sans défense. En cet instant passe dona Lianor; parfois elle lève ses yeux, ses yeux triomphants : elle regarde par hasard Pan, et cause dans son cœur tous les ravages qu'elle y eût pu faire, alors même qu'elle l'aurait souhaité. Le bâton qu'il portait lui échappe des mains; lui-même, qui venait embrâsé de fureur, tombe sans sentiment, en poussant un mugissement horrible qui fait accourir mille Faunes et mille Satyres au front armé de cornes. Voyant une si grande douleur sans connaître la cause d'un tel malheur, les plus anciens et les principaux soulèvent ce corps qui portait déjà tous les indices de la mort. Les uns disent : « Quand les dieux souffrent de si grands maux, que feront les mortels? » Les autres disent : « La vipère cachée

sous l'herbe ne serait-elle pas la cause de cet accident? Ou bien ne serait-ce pas la vue mortelle du basilic venimeux qui aurait produit cette étrange catastrophe? Ne seraient-ce pas les regards curieux et malveillants de ces étrangers?» Un mal si soudain arrivé à un tel être les étonne et les épouvante. Tout en devisant ainsi, sans pouvoir rien résoudre, ils arrivent à l'épais bosquet, où, dans une caverne sombre, obscure, ils lui préparent une moelleuse couche de feuillage; ils y déposent le corps évanoui; ils vont puiser à la hâte de l'eau à la fontaine limpide, et l'apportent dans des roseaux larges et verdoyants : ils en baignent le front pâle et glacé du dieu des bergers. Pendant deux heures entières Pan demeura sans que son triste cœur donnât aucun signe de vie. Après ce laps de temps, il ouvre ses yeux mourants et dit : « O mort cruelle et barbare, tu fuis celui qui t'invoque; et celui qui redoute ta présence funeste, tu l'attaques : tu n'as de force que contre les corps mortels; mes tourments à moi vivront toujours et seront éternels.» Il se lève, et ne veut plus d'autre société que son rustique chalumeau, avec lequel déjà, dans un autre temps, il s'était plaint de la charmante, cruelle et in-

grate Séringa. Il se rend par des chemins connus, d'un pas rapide et léger, auprès de la troupe ; il était tard, elle était donc campée dans une verte plaine, près d'une fontaine limpide. Pan remarque qu'en tous lieux le silence de la nocturne et humide obscurité retient enseveli dans un repos général tout ce qui respire : le grillon monotone fait entendre son chant importun dans les profondes crevasses de la terre ; et l'oiseau de sinistre augure vole à travers les épaisses ténèbres. Il monte sur un rocher d'où il observe la troupe plongée dans le sommeil ; alors, poussant un triste soupir, il fait retentir son chalumeau, et chante en s'accompagnant les quelques vers qui suivent : « Allez, mes troupeaux, allez, joyeuse bande, plus heureux jadis qu'à cette heure ; fuyez loin de moi, vous aurez un meilleur destin. Dites partout où vous irez, dites par vos cris tristes et compatissants, que je suis embrâsé d'ardeurs dévorantes, incurables. Je ne vous verrai plus paître dans la prairie les herbes fraîches et verdoyantes, sans craindre les ruses du ravisseur ; je ne vous verrai plus couchés sous l'ombrage, dans la plaine plantureuse ; je ne vous verrai plus, gentilles chèvres, grimper sur le roc sourcilleux. Je ne

vous verrai plus ronger le saule amer, ni chercher sur les riantes rives les aulnes fleuris. Au lieu des joyeux vers que vous m'entendiez réciter, ce bosquet ne résonnera plus maintenant que de gémissements tristes, incessants. Ormes et hautes futaies, qui répandiez de joyeuses ombres dans la prairie; vous, limpide et rapide source qui m'inspiriez tant d'allégresse, racontez d'une voix ténébreuse, sourde et irritée, que vous me voyez maintenant entraîné, captivé par des yeux, sur lesquels l'Amour n'a jamais eu de prise; leurs rayons ardents et enflammés blessent facilement tous les cœurs, toutes les poitrines, quelques durs et impassibles qu'ils soient. Les effets étranges et merveilleux qu'ils produisent étonnent, épouvantent; ils enfantent dans un même être mille accidents contraires. Venez, jolies Nayades, tandis que la lumière matinale est encore cachée; venez, Napées, venez écouter maintenant mes chants. Et vous, troupe charmante, qui au sommet des hautes montagnes, dans votre course légère, poursuivez la chasse fatigante; Dryades, habitantes des montagnes, vous qui bondissez toujours unies en dansant, et qui réjouissez les airs de votre aimable présence : venez, toutes remplies de com-

passion; venez, et vous verrez de vaines et de trompeuses espérances, conçues à bon droit, aboutir à un malheur certain. Vous serez témoins d'une douleur âcre, poignante, d'un tourment cruel, d'un mal atroce, causé par une si douce beauté, d'un mal pour lequel il n'existe de remède que la mort. »

Ses vers naïfs, les derniers sons de son sauvage instrument retentissaient; l'écho triste et plaintif lui répond d'une voix prolongée, et avec de ténébreux accents. Sa rauque voix résonne à travers le bosquet sombre, caverneux et épais; elle répète sous les arbres son chant rustique, plein de douloureuses angoisses, son chant inutile et vain. Une froide terreur glisse dans ses veines, parcourt ses os; elle le déchire, elle torture son corps malade. Dans son triste cœur, lacéré par les angoisses, défaille la source de la vie. Sa tête, armée de cornes, s'incline sur les branches naissantes du laurier grimpant; brisé, souffrant, affaibli, oppressé, dévoré, il s'écrie: « O cruelle, ô beauté plus barbare que les ours farouches, plus dure pour moi que ces montagnes, plus sourde à mes gémissements que la rumeur confuse et mugissante de la mer en furie, que voulez-vous encore de moi? que

me reste-t-il encore que vous puissiez détruire? Je suis vaincu, je suis dépouillé de tout ce que j'avais de bonheur; sois satisfaite, je meurs, et tu l'emportes. J'en suis certain, tu en viendras forcément à accuser ta cruauté. Tu auras pitié de moi, mais trop tard, et dans un temps où de tant de maux il ne te restera que le remords. » En disant ces mots, il descend et part se dirigeant vers le lieu où il avait aperçu la charmante Lianor plongée dans le sommeil; l'occasion est favorable, il en savoure les charmes, il marche, tremblant, d'un pas incertain; bientôt il fixe avec plus d'audace ses yeux sur la beauté endormie; il contemple des perfections cachées qu'Amour, pour l'enflammer davantage, découvre à ses regards. Il brûle de la réveiller doucement par une caresse adultère; hors de lui, il va mettre son dessein à exécution, mais il change aussitôt de résolution. Il bouillonne d'audace, mais contraint par je ne sais quelle honte, il recule; il lui semble que, quoique plongée dans le sommeil, elle le devine, le voit, l'entend, et qu'elle en ressent du dégoût.

Lorsque sur le brillant horizon, la fraîche Aurore eut répandu une vermeille lumière; lorsque dans les airs épaissis par la nuit, mille

fleurs se découvraient dans tout l'univers, la faible et débile troupe des Lusitaniens quitte cet endroit et se met en route; elle chemine droit vers le rivage, et retourne sur ses pas durant un long espace. Le dieu-berger resta muet et caché en ce lieu, jusqu'à ce qu'il n'entendît plus aucun mouvement. Le chagrin l'a rendu méconnaissable, il suit la troupe; mais après l'avoir perdue de vue, il revient à sa prairie connue, où dans chacune des fleurs il voit ces yeux qui, en si peu de temps, l'ont jeté dans une situation si misérable. Il s'imagine entendre dans le sourd murmure de la fontaine cristalline la voix de cette bouche si suave; tout ce qui frappe ses oreilles et ses yeux lui semble être Lianor. Un oiseau, une branche qui s'agite, tout fait palpiter son cœur; attéré, il se détourne, il regarde, il cherche ce bien fantastique, faux, trompeur. Il promène, craintif, avec embarras, ses regards çà et là; il les arrête fixes, immobiles, au pied d'un frêne antique où Dona Lianor s'était couchée. Il voit les herbes affaissées, elles donnent clairement la mesure de son corps si charmant; fières de se courber sous un tel poids, elles ne chercheront jamais plus à se relever. Le dieu se couche en cet endroit, et ressent alors quel-

que soulagement; il fait résonner son chalumeau, et se plaint en de mélancoliques accents du superbe et cruel Amour :

« Amour injuste, tu m'as abattu; tu dois être content et satisfait, car tu me vois anéanti. Tu as excité dans le fond de mon cœur une cruelle et horrible tempête. Me voilà, barbare, soumis à tout ce que tu as voulu. Tu as imprégné dans mon âme une charmante image, l'image d'une créature divine, et tu y as placé en même temps une mort suave et une vie agitée. Te voilà vengé de moi comme tu l'as voulu; mais tu ne m'arracheras pas, ô faux ami, l'honneur du mal que tu m'as fait. Ah! beauté que j'adore, tu emportes là-bas avec toi mon âme et ma vie; il ne reste que mon corps exposé au plus grand danger. Ici, par des chants d'une douceur jusqu'ici inconnue, sera par moi célébrée ta beauté; ton nom bien-aimé sera par moi vainement invoqué. Cette sauvage et stérile campagne, ces rochers sombres et caverneux, seront témoins de mes tourments et de ta dureté. Les claires et pures fontaines, les douces rivières, la montagne solitaires, la vallée ombreuse, les airs légers, vides et azurés : toute la nature enfin, compatissant à un amour si tendre, accusera ton cœur farou-

che, ingrat, dédaigneux, inaccessible. Tu resteras pour le monde dans les siècles futurs comme un exemple de barbarie, toi qui ne ressens que de la haine pour un sincère et pur amour. Mon âme, dont tu n'as aucune pitié, languira, soupirant toujours après ta vue, plongée dans de perpétuels regrets. Ah! cruelle, reviens, reviens, car tous ces troupeaux poussant mille mugissements, exhalant des cris plaintifs, t'appèllent. La verdoyante prairie soupire aussi pour toi; pour toi soupire l'épais bosquet agité par le vent; l'aride montagne sourcilleuse soupire après ta venue. De tristes accents résonnent dans les cavernes souterraines; la voix plaintive de celle qui pleure celui qui fut changé en fleur s'écrie: Où t'es-tu enfuie, la plus charmante parmi toutes celles que Dieu a données au monde; reviens promptement. Ah! reviens, reviens, et sois plus compatissante. Tu auras tout en abondance, rien ne te manquera; tu auras le beurre, le fromage encore liquide; la crême, le lait, le lait si blanc qui se coagule. Tu auras mille troupeaux champêtres; ils te donneront la laine utile; à ton souhait tu auras des fruits excellents et savoureux. Si tu promènes tes yeux dans la campagne, tu verras partout où tu te trouveras

se réjouir les heureux endroits où tes regards se poseront. D'ici tu verras se lever la fraîche et riante Aurore; attaquant Pocris, elle illuminera l'horizon; elle dissipera sous l'éclat vermeil de sa lumière le voile obscur et le manteau ténébreux; tu verras le soleil naissant dorer de ses rayons tempérés et lumineux le sommet des montagnes, et fondre la liquide rosée vaporeuse. Tu verras le gai troupeau, broutant dans ces lieux, à travers la plaine abondante, sa pâture chérie; tu verras les uns bondir, les autres folâtrer : quelque autre se sera par hasard laissé insoucieux, gagner dans le fourré d'un bois par un doux sommeil; quand les airs obscurcis se seront illuminés d'une brillante splendeur, d'une lumière éclatante, il se réveillera soudain de son repos de brute; tu verras comme il se hâtera en bondissant, cherchant par son naturel instinct ce que lui enseigne le créateur sage et puissant. Tu verras les oiseaux légers, volant à travers mille voûtes diaphanes, fêter la lumière renouvelée du jour. D'ici tu verras les liquides rivages, ombragés par les aulnes fleuris, par les peupliers, les frênes, les hêtres et les arbres qui produisent l'aveline. Tu verras des lianes souples s'enlacer à tous ces arbres, garnies de

tendres rameaux et chargées de fruits vermeils. Tu en verras d'autres, au plus haut du peuplier, se regarder sans cesse dans les flots du cristal liquide. Puis tu verras les bosquets retentissant de la voix sauvage et rustique, du chant rauque de la cigale, que les ardeurs de Phébus excitent davantage. Tu pourras aussi, ô Lianor, contempler d'ici le doux ombrage de ce bosquet sacré, pendant que sévissent les rayons d'un soleil ardent. D'ici tu suivras le cours limpide et pur du fugitif ruisseau, qui s'en va murmurant; tu verras comment il se mêle aux ondes en courroux. Tu contempleras l'innocent troupeau ruminant, avec un insoucieux plaisir dans la caverne ombreuse, ou se reposant au bas de la vallée. Tu verras la plaine verdoyante, la froide fontaine, la prairie émaillée de mille fleurs; là respire tranquillement *Aurus;* tout endort suavement les sens, et nous emporte vers un but heureux, bien souvent promis, mais rarement accordé. Tu verras l'animal aux cornes recourbées transi de peur; il vient, bondissant, furieux et redoutant le venin du serpent qui le poursuit. Tu verras le sauvage sanglier tout hérissé, la croupe élevée, le regard enflammé, poussant mille mugissements épouvantables; quand il entend le cri

terrible immense, impatient du courageux limier, il a déjà senti le fer aigu entrer dans sa chair. Tu verras les Dryades qui les poursuivent dans leur course rapide, armées d'une flèche empennée; tu verras Écho cachée, répétant les aboiements, les mugissements, le bruit de leur marche précipitée, dans les profondes cavernes de la montagne hideuse et du roc sourcilleux. Tu verras aussi au milieu de l'épaisseur de ces arbres des Nymphes gracieuses, couchées nues sur la verdure. O fleur charmante parmi les plus belles qu'a créées la nature, si tu les imitais, combien toutes seraient rongées par l'envie! Tu attendrirais la plaine, la vallée, la montagne; tu réjouirais les airs; tu triompherais de l'amour furieux et toujours vainqueur. Regarde donc; combien serait heureux ton berger, s'il te contemplait dans cet état! Ah! bonheur fantastique, et qu'on poursuit en vain! comme tu m'as changé, je m'imagine des choses vaines, sans fondement, et qui à la fin me laissent abîmé! Ce sont des visions qu'enfante la pensée, c'est un plaisir trompeur qui n'a pas de durée, ce sont des ombres perfides qu'emporte le vent léger. Ah! ma vie, vie qui touche à sa ruine, espoir trompeur! ah! imagination, comme tu

nous berces facilement d'un bonheur perfide! comme tu donnes pour certaine une joie qui peu à peu s'en va, lorsqu'on avait en toi la foi la plus ferme! Tu cours aveugle et sans frein, volant d'un bien à un autre bien, sans craindre jamais un mauvais événement ou un malheur! Ah! charmante Lianor, tu fuis d'une course rapide, d'un pied léger, sans sentir ma poignante douleur! Pourquoi méprises-tu cet amour sincère, cette âme, mon âme que j'offre pour toi au dernier pas si redouté? Qu'une vie anéantie, enlacée à jamais à la tristesse et à l'affliction t'émeuve; aie de la reconnaissance pour un mal si cruel. Ne veuilles pas être citée comme barbare; ne te vantes pas d'un cœur inaccessible et ingrat; aime, puisque tu vois, ô mon bien, que tu es si aimée! Malheureux que je suis, je parle au vent, mes paroles, il les emporte; car, voilà la vérité, tes pensées sont pour un autre; pour un autre ta foi, ton amour, ta dernière volonté. »

En disant ces mots il jette son chalumeau; il est embrâsé des feux ardents d'une implacable jalousie; il abandonne cet endroit si frais, et s'abandonne à son mal immense qui l'accable de tant d'affliction; il court sans pouvoir se conte-

nir sur les pas de Lianor. Oh ! malheureux, où vas-tu ? voir par hasard d'une telle beauté la mort indigne ? N'attends aucun soulagement, car dans ce cœur un chaste amour vit ; elle fuit tout autre ; tout espoir est déception ; tes désirs te consumeront éternellement.

CHANT DIXIÈME.

Suite du funeste voyage du capitaine. — Suite des amours de Pan. — La troupe portugaise arrive aux terres d'un roi cafre. — Dans un songe, Manoël de Souza voit le temple de la Vérité situé en ce pays, ruiné et presque entièrement anéanti.

Bien peu connaît le monde, celui qui suppose y rencontrer la vérité ou la droiture; bien difficilement la jaunâtre olive produira de tendres rameaux verts et des fruits ! Qu'avec raison l'on peut appeler temps malheureux, âge triste, celui pendant lequel la perfidie bouillonne dans les cœurs, et se cache à l'abri d'un front riant. Qui fait le plus parade de vertu, souvent persécute l'innocent et l'abreuve des maux les plus

cruels : zèle sacré, amour, tout est simulé; ainsi le veut l'intérêt particulier, cet intérêt si puissant. La vérité est méprisée, parce qu'elle blesse, contredit, repousse les mauvaises intentions. O Dieu miséricordieux ! n'infligez pas à une si grande infortune, le châtiment mérité, mais protégez-la.

S'il vous en souvient, Souza est resté engagé dans cette pérégrination incertaine et difficile ; tantôt gravissant des rochers escarpés, tantôt descendant dans de profondes vallées. Ces mille dangers dont menacent les tigres farouches et dévorants, et les Cafres, ne lui manquent pas. Il les rencontre à chaque pas, les uns furieux, armés de dents et d'ongles aigus, redoutables ; les autres lançant avec des clameurs immenses des nuées mortelles de flèches rapides ; mais le courage portugais résiste, et brave audacieusement les uns et les autres. Trois fois la lune se cacha, et autant de fois elle montra son globe arrondi et parfait dans ses contours, sans qu'ils pussent prendre un seul instant de repos ; leurs maux croissent sans cesse avec les dangers ; ils cheminent à travers des déserts arides, exposés à toute la rage du destin ennemi. O terrible conjoncture ! la nourriture

leur manque ; l'eau, cette richesse de tous, leur manque aussi. Le plus petit vase plein d'eau se vend dix, douze cruzados ; s'il en contient un peu davantage, il en vaut cent, et bientôt après cent trente. Quelques hommes s'en vont à la recherche d'une fontaine, ils y vont sachant qu'ils courent des risques certains de perdre la vie.

O maladie de tous les temps! triste aveuglement! ô folie! vil esclavage de tous les mortels! à quel si haut prix le monde en un moment les donne et les ravit à son gré; à bout de compte, ce sont des biens périssables, caducs, transitoires, et c'est pour eux, ô Dieu de miséricorde, que nous vous abandonnons!

Ils déterminent de chercher un grand fleuve qui porte le nom de Lourenço-Marques, et qui maintenant est à tout jamais un lieu propice où les navigateurs peuvent aller faire de l'eau. Tous se nourrissent des fruits amers que produit la montagne ; ils ne font fi des os desséchés et brûlés, et si par hasard ils trouvent les restes de quelque animal mort, il s'empressent de les ramasser. C'est avec bonheur que les plus nobles prennent leur part de cette chair immonde; et toi aussi, Lianor, tes enfants aussi vous aviez

votre part de cette proie corrompue. La vaine peau d'une chèvre est prisée vingt cruzados; car ceux qui la peuvent obtenir, trouvent, grâce à elle, un abri, et leur courage s'en soutient mieux. Tandis qu'ils cheminent le long du rivage, ils se nourrissent d'aliments salés. Oui, je le crois, Protée, témoin de ce qui se passait, ému de compassion, garnissait le rivage de produits marins; quand il accordait ce secours, il n'avait pas perdu toute espérance encore, mais ce qu'il fait dans un but louable, ne fait que redoubler leur abattement, empirer leur mal : car, là où ils sont, il n'y a point d'eau douce, et les coquillages salés surexcitent leur soif.

Ils cheminent aussi par des lieux, où pendant quelques jours, toute nourriture leur manque. Quelle souffrance pour les enfants! quelle souffrance plus poignante encore pour Souza, pour Lianor! ils voyaient leurs tendres enfants (leur âge, hélas! est incapable de résister à tant de maux), le front abattu par la privation et la tristesse : la faim leur a donné l'aspect de la mort. Enveloppés de leur pâleur comme d'un linceul, les yeux presqu'éteints, le regard morne et trouble.... Quel spectacle

affreux pour ceux qui leur ont donné l'existence ! Ils vont... et la fortune contraire ne se lasse point de les accabler ! Il fallait voir alors dona Lianor, ce trésor de beauté, ce trésor si digne de renommée !... Déjà il lui a fallu faire à pied trois cents lieues à travers des chemins raboteux ; il lui a fallu escalader des monts sourcilleux, et toujours, oui toujours, son courage superbe triomphe de sa faiblesse, de sa constitution féminine. Elle anime et soutient la troupe entière par de douces paroles ; elle rappelle leurs forces défaillantes, et tous, à sa voix, retrouvent de la vigueur là où il n'y avait plus qu'un soufle.

Trois mois déjà s'étaient écoulés, lorsque tous arrivèrent au pied d'une haute montagne ; ici la nuit ténébreuse leur défend d'aller plus avant ; voyant avec quelle promptitude l'obscurité se répand, la faible troupe campe auprès du mont sourcilleux. Les étoiles montées au plus haut du firmament, continuaient leur longue course. Elles passent de la seconde région aux airs légers et transparents, et au centre des sèches vapeurs ; puis, pénétrant dans la sphère aérienne, elles arrivent à l'élément du feu, qui s'efforçant de leur résister, lan-

ce des étoiles rapides, de fausses étoiles.

En ce moment, Pan, qui suit les pas de sa bien-aimée, prend, dévoré d'ardeur, son rustique et sonore instrument, et chante en s'accompagnant, les vers qui suivent :

« Qui fuis-tu, avec une telle hâte? ô toi qui est plus dure que ce rocher. Où vas-tu, ô mon unique bien? où t'emporte mon malheur? Tu fuis pour me faire souffrir, et tu souffres; ne fais pas endurer un tel supplice à tant de beauté. Aies au moins pitié de toi-même, puisque tu dédaignes toutes les autres raisons que peut faire valoir mon amour pour toi.

« Dis-moi, ingrate, cruelle, barbare; dis-moi, ô ma si charmante ennemie, pourquoi fuis-tu loin de moi avec tant de haine? Pourquoi te montres-tu ainsi implacable? Tu emportes mon âme enchaînée à tes pas, tu me tues, et tu te plains encore de moi! Le crime de tes yeux, ô Ma dame! (ah! jette au moins un regard sur moi), tu me l'imputes maintenant.

« Ne serait-ce pas assez pour toi, de ma douleur qui m'entraîne si misérablement vers la mort, ne serait-ce pas assez encore de mon malencontreux destin, de ce sort si cruel qui m'abat, de ce triste état où m'a précipité ta beauté,

sans que je trouvasse encore en toi un cœur barbare, une haine mortelle, une aversion implacable !

« De quoi es-tu scandalisée ? c'est toi qui es la cause si je t'aime, tu m'as forcé à l'amour. Pourquoi te plains-tu de moi ? je souffre plus de te causer de l'horreur, que si je perdais mille existences. Que me reproches-tu ? toi seule as fait que j'en sois venu à un si triste état, au point où tu me vois. Tu t'en vas te plaignant de moi, pleine de dédain ; je souffre le châtiment, et tu as commis la faute.

O Amour faux et injuste ! O Amour trompeur, pervers, perfide ; Amour à la foi mentie, tu m'as promis, quand pour mon malheur j'ai aperçu une telle beauté ; quand elle triompha de moi ; tu m'as promis une amitié facile et certaine ; pourquoi maintenant ne tiens-tu pas ta promesse ? que sont devenues mes espérances ? Ce que j'attendais, tes promesses, le vent emporte tout !

« Déjà dans d'autres temps, tu m'as fait souffrir, tu m'as causé des douleurs, des déplaisirs, alors que tu me fis aimer Séringa, quand tu me forças à la suivre et à la servir. Maintenant tu as voulu déployer toute ta puis-

sance, et tu m'as montré des yeux nouveaux, des yeux habiles à triompher, à remporter la palme, qui font perdre la vie, et font supporter aux âmes mille tourments.

« Dans ma poitrine libre, ils ont percé mon cœur glacé de leurs rayons enflammés; ils m'ont laissé consumé d'un feu dévorant; sans vie, incurable, et joyeux cependant, ils m'ont (comme tu vois) entièrement transformé! Malheur à moi, perfides regards, quel mal vous vous m'avez fait! et je suis encore en retour avec toi. Amour, car un si haut prix surpasse de beaucoup ce que je mérite.

« Mon mérite si bas, à moi pasteur, ne peut pas égaler une telle valeur, un tel honneur! Ma pensée, et c'est juste, ne peut s'élever à une telle hauteur; mais on peut bien comparer ma souffrance à ton ingratitude, et mon misérable et irrémédiable état, à la tendresse de mon âme abattue.

« O femme altière et superbe, ô femme plus charmante que la fraîche et verdoyante prairie en avril; ô femme cruelle et amie de la vengeance, plus farouche que le tigre d'Hyrcanie quand la rage le dévore; aie quelque peu de pitié pour une si grande douleur; adoucis la

dureté et l'obstination de ton cœur; cesse de me poursuivre; que ce soit assez du supplice de voir que des soupirs qui soulagent ma poitrine oppressée, autant en emporte le vent. »

Tellement hors de lui était le Dieu berger, que les ombres tristes et noires de la nuit ténébreuse lui paraissaient être des rayons du soleil, une lumière éclatante : Hélas! sa Lianor plongée dans un doux sommeil l'oublie; il continue son chant d'une voix plus hardie, plus retentissante, plus sonore : il disait :

« O belle Lianor, qui dors pour ma tranquillité, pourquoi dédaignes-tu mon âme affligée, ma vie? Pourquoi haïr ainsi! et haïr sans raison! Phœbus se montre déjà dans la plaine immense, il accourt pour voir si tu le favorises de la lumière pure et éclatante de tes yeux, car il veut montrer à Daphné une beauté qui éclipse la sienne.

« Le bœuf tardif et lent se dirige à son pesant travail, d'un pas égal et mesuré; les laboureurs se rendent à leur ouvrage fatigant, utile et accoutumé; déjà partout toute créature cherche avec attention et instinct la nourriture quotidienne qui la soutient.

« Mais toi, ô mon charmant soleil, où te

caches-tu, que tu laisses ainsi mon âme plongée dans les ténèbres? Hâte-toi, viens rendre l'air à la terre, la grâce qu'elle avait naguère à la prairie verdoyante; cette vallée, ces montagnes, ces rochers crient après toi, disant : Viens, viens vite, honneur de la nature, réjouis les fleurs, remplis la plaine de tes douces amours. »

Revenant à lui-même, il jette à terre son instrument, et se plaint à haute voix, il soupire, disant :

« Injuste amour, comme tu m'as privé de mes facultés, comme tu m'as rendu insensé; mon aveugle intelligence est embarrassée, mon jugement, ma raison sont disparus; et mon imagination troublée, affligée fait de la nuit obscure un jour lumineux! Amour, tout cela prouve (et c'est la vérité) que je suis devenu insensé : Il est juste, il est raisonnable que de tels yeux causent, dans mon âme fatiguée, ces révolutions. Lève-toi, Ma dame, hâte le pas, viens à mon secours, je meurs, viens, ne tarde pas. Le dernier bien que je demande, c'est de me voir mourir puisque tu me tues. Si pendant que j'ai vécu, tu t'es toujours montrée si cruelle, si ingrate pour ma poignante douleur, maintenant que je suis à la fin de ma triste vie, accorde-

moi de te voir plus compatissante; et ne pense pas, ô mon unique bien, que je te demande beaucoup pour prix de ce que tu me dois; ce que je veux de toi, c'est seulement que tu me dises : « Pars, ô âme, je suis satisfaite de ce que tu as souffert. » Mais, je le sais, ton indifférence et ta fierté qui te font me traiter si cruellement s'y refusent; cette satisfaction impie que j'implore, te paraîtra offensante; car, afin de n'avoir rien à m'accorder, ô beauté ingrate et cruelle, tu me refuseras même de te réjouir de mes tourments atroces et de ma triste mort, Allons! que ta volonté s'accomplisse en ce qui me concerne! »

Ainsi disait Pan, mais il s'en fallait bien que ses soupirs fussent entendus par elle; à cette heure elle était plongée dans un lourd sommeil, brisée, abattue. L'infortunée rêve qu'elle marche, seule, sans société, à travers des rochers horribles, épouvantables, par des chemins étroits, confus, couverts d'ombres épaisses et ténébreuses; à chaque instant elle rencontre mille dangers; tantôt on tue ses enfants, tantôt elle aperçoit Manoel de Souza baigné dans son sang, percé de mille coups. Elle se réveille en sursaut, et, attentive, elle cherche si ses enfants

sont auprès d'elle; harassée, tremblante, pâle, elle embrasse son mari bien-aimé, qui, dans cette horrible conjoncture, ne prend aucun repos; loin de là, brisé par le travail de la pensée, passant d'une idée à une idée contraire, il fatigue et tourmente sa laborieuse imagination. Une grande partie de la nuit était écoulée, quand en ces lieux arrive Morphée; il apporte une branche trempée dans le Léthé et dans le Styx; il la secoue sur ses deux tempes; peu à peu il ferme ses yeux vigilants et les ensevelit dans un profond sommeil; ses sens corporels s'éteignirent; mais l'intelligence veilla et travailla toujours. En peu de temps, il se trouve transporté sur une montagne qui cachait sa cime dans les hautes nues. Là lui apparaît un édifice noble, extraordinaire, rare, somptueux et admirable; il est de forme carrée; ses murailles sont épaisses; une forte enceinte l'environne; mais elle s'est abattue en quelques endroits, par la faute du temps dévastateur, cruel et avare. Quatre portes puissantes en ouvrent l'entrée, chacune au milieu des murailles; toutes sont remplies d'herbes vertes et grimpantes, comme en créent toujours les ruines antiques. Les portes sont d'une architecture sembla-

ble; elles sont plutôt modestes que superbes et arrogantes. L'une est aussi bien la première que l'autre; toutes sont d'une égale grandeur. Un homme jeune encore, d'un aspect presque divin, assis sur les ailes d'un aigle léger, les yeux attachés au ciel, semblait pressentir de profonds mystères; il se tenait à la première porte, portant à la main un étendard avec cette devise : « Au commencement était le Verbe; et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Un autre personnage, à l'air vénérable, au maintien majestueux, était sur la seconde porte : près de lui était une figure angélique et resplendissante de lumière; il écrivait ces mots : « Lorsque Jésus naquit au temps d'Hérode à Bethléem, voilà que de l'Orient vinrent des rois mages disant à haute voix : Où est celui qui est né roi des Hébreux? » Sur la troisième porte était un autre personnage que suivait un taureau robuste et fier; il écrivait aussi, et les lettres qu'il traçait formaient ce sens : « Sur l'ordre de Gabriel, la Vierge mère, dont l'époux a nom Joseph, et qui descend de David, alla à Nazareth, ville de Galilée. » Sur la quatrième porte, on voyait un autre personnage qui semblait apprivoiser et dompter un lion

farouche; une autre inscription placée auprès de lui, en caractères éclatants, lumineux, disait : « Les douze disciples étant rassemblés, Jésus leur apparut; il leur reproche leur peu de foi, il accuse leur obstination, et la tenacité de leurs cœurs endurcis. » Les quatre figures ne semblent pas être de pierre, mais de chair vivante; sur leur front éclate la perfection du juste; ils paraissent des habitants divins et célestes. Souza voyant cet édifice, qui, quoique simple et sans ornement, respire une haute majesté et annonce être l'œuvre d'une main divine, décide d'y entrer pour tout contempler. Il promène ses regards de côté et d'autre pour voir s'il découvre un chemin; mais toutes les voies sont obscures et encombrées de ronces si serrées, que difficilement il pourra les rompre, même au prix des plus grands efforts. Il suit, non sans peine, la route aboutissant à la porte qui lui fait face. Il voit la gracieuse figure du jeune homme qui, comme nous l'avons dit, tenait les yeux fixés au ciel. La simplicité de cette œuvre si sévère et si admirable le frappe d'étonnement. Là ne brille pas l'art, mais partout règne un style facile et simple qui enchante; au fronton de chaque porte brille une splendeur éclatante, une divine

lumière; au-dessus d'elle, résonnent des chants divers d'une harmonie suave, angélique. Souza voit en ce lieu l'air rempli et peuplé d'esprits glorieux; il voit, au milieu de la céleste lumière, les âmes saintes voler pleines de joie vers l'empyrée. Les suivant du regard, il demeure surpris, muet; il soupire et dit : « Heureux qui pourrait aller au milieu d'une telle, d'une si sainte compagnie! » Il pénètre dans le temple. La voûte élevée, entr'ouverte en plusieurs endroits laisse apparaître le ciel; çà et là l'araignée travailleuse a tendu ses toiles : des herbes sans nombre ont poussé au hasard; elles sont, les unes verdoyantes encore, les autres déjà ravagées par le temps; au milieu d'elles se cachent les débris mutilés du noble édifice. Rien n'indiqua à Souza qu'il eût été visité par des hommes de ce temps; çà et là se révélaient quelques traces presque entièrement effacées par leur longue vétusté. Au centre même du temple, s'élève un autel grossièrement construit, sur lequel est assise une femme grave et majestueuse, qui, les yeux attachés au ciel, n'aspire qu'après le ciel; qui, les mains posées sur son cœur, fait bien voir qu'elle l'offre entièrement à Dieu, dans toute sa pureté. La pauvreté

de son costume annonce qu'elle est peu aimée des hommes : à ses pieds sont tracés quelques caractères que lut Souza : « Je suis la vérité ; le monde entier me repousse ; bien peu de mortels m'estiment et me connaissent. » Souza tint longtemps ses regards fixés sur elle, et ressentit dans son âme une véritable affliction du peu de respect que le monde a pour Dieu, et du triste délaissement auquel il est livré. Les larmes brûlantes dont ses yeux sont remplis témoignent assez de la douleur que lui fait éprouver le spectacle de la Vérité ainsi méprisée, maltraitée, nue, haïe de tous. Il souffre de voir son temple anéanti, le droit chemin mal suivi ; il souffre de voir que là où devraient raisonnablement demeurer les hommes n'habitent que des reptiles. Il lève les yeux pour considérer les antiques figures de marbre qui s'élèvent autour du temple; bien que toutes soient abîmées, brisées, cependant celles qui le sont le moins peuvent encore se reconnaître. A droite, il remarque tout près de la voûte un grave et saint personnage, un homme sincère, qui, par ordre du roi Manassès, cet ennemi de Dieu, fut scié par le milieu du corps. Il reconnut Isaïe, ce prophète qui endura tant de maux, seule-

ment parce qu'il prêchait la vérité; auprès de lui, attaché à la queue d'un cheval, il aperçut un autre saint personnage, qui de son sang baignait les durs cailloux; le cheval indomptable, en furie, courant par mille endroits, mettait ses membres en pièces; il reconnaît Ézéchiel; c'est pour la vérité qu'il souffre ces douleurs cruelles auxquelles le condamne un jugement de la tribu de Dan. Non loin de lui, un autre personnage est environné d'une foule frénétique, qui, dévorée par la rage, l'accable sous une grotte de pierres; son sang coule, il tombe sans vie. C'est Zacharie, le fils de Bara. Joas, roi de Jérusalem, lui a infligé ce supplice : c'est encore un martyr de la vérité. Plus loin, un autre vieillard est assis sur un vil animal qui refuse de continuer sa route, car un gracieux habitant des cieux le lui interdit. Souza reconnaît en lui Balaam, fils de Beor; ce n'est pas un saint; ce n'est pas non plus un serviteur de Dieu, comme les autres serviteurs de Dieu; mais une force invincible le contraint d'être un véritable prophète. Balla, roi des Madianites, le maltraite; il l'accable de tourments atroces, parce que, au lieu de malédictions, il prophétisa des événements heureux aux Hébreux. Quel

est cet autre personnage, livré à la pénitence, brûlé et noirci par les ardeurs du soleil ? Il est caché là-bas, dans une caverne profonde, sur la montagne où par Dieu la loi nous fut donnée. Bien qu'il soit couvert de poussière, Souza reconnaît en lui Elie, le grand saint; Jézabel le fait chercher pour exercer sur lui sa jalouse vengeance. Là c'est Michée, prophète saint et juste, emprisonné par ordre d'Achab, et blessé, en sa présence, par la main du flatteur et faux Sédéchias. Souza baisse tristement la tête, l'âme bouleversée, en voyant comment le monde récompense les justes; il porte ses regards en arrière, et il aperçoit le même Michée précipité du haut d'un rocher. Il se souvient alors que ce supplice lui fut infligé par Joram, à cause de sa fermeté inébranlable, de sa sainte et calme sérénité. « O monde faux et pervers, pensa Souza, malheureux qui met sa confiance en tes déceptions! » Voilà encore ce prophète, qui pleurant et gémissant, nous révèle les désastres qui doivent fondre sur le temple magnifique, et qui d'une voix lamentable chante de Jérusalem la ruine complète. Le prophète Barruch l'accompagne; tous les deux montrent à Joachim un livre qui annonce que l'heure est son-

née de la captivité du peuple d'Israel, et qui l'affirme comme vérité. Le roi pervers cherche, invente pour eux des tourments horribles. La voilà donc la récompense équitable, digne, pieuse que le monde réserve aux justes ! Par l'ordre de ce roi perfide et barbare, était aussi mis à mort Urie, le saint prophète; on le voyait qui tendait la gorge au tranchant du couteau aiguisé ! Souza porte ses regards à gauche, et il aperçoit auprès d'un antique autel, le front empreint de tristesse, une jeune vierge charmante; elle pleurait sa mort indigne et prématurée. Cette cruelle histoire, qui doit à jamais arracher des larmes, brise le cœur du capitaine : O cruel Jephté, tu échangeas ton rôle de père contre celui de bourreau ! Si l'amour paternel n'avait aucune puissance sur toi, au moins tant de beauté aurait dû t'attendrir; car si tu avais fait une promesse à Dieu, non, non, nul ne pourrait comprendre que c'était celle que tu accomplis. Jephté promit à Dieu que s'il revenait vainqueur des Ammonites, il lui sacrifierait le premier objet qui s'offrirait à sa vue, à son retour victorieux de la guerre. Sa fille apprend son heureuse arrivée, elle se hâte, l'infortunée ! de voler à sa rencontre. Le triomphe

de son père bien-aimé, de son père qu'elle chérit plus que sa propre vie, la remplit d'allégresse; elle s'en va donc joyeuse, la belle jeune fille, elle s'en va, et dans un étroit embrassement, tient son père enlacé; elle ne songe pas, dans sa pure et insoucieuse innocence, au malheur qui va résulter pour elle de sa venue. Le père accablé serre dans ses bras cette pitoyable victime; mais lorsqu'il veut rougir l'autel d'un sang si pur, Souza détourne les yeux de ce spectacle; il ne peut être témoin d'un sacrifice si sauvage, si barbare, si injuste, si atroce; ému de compassion, il maudit une telle férocité dans un père. Beaucoup d'autres prophètes lui apparurent encore; tous en effet, dans ce temps d'iniquité, reçurent pour récompense la couronne du martyre; mais il ne les reconnut pas, parce qu'ils étaient placés dans une partie du temple déjà ravagée par la rouille des âges. Parmi eux était le prophète-roi, faisant résonner une harpe; il paraissait vivant, ainsi que son fils qui (par un don divin) obtint parmi les humains le surnom de sage. Il était là aussi, traçant le plan de ce temple mémorable, qu'il ne fut pas donné à son père de construire, quoiqu'il fût juste et agréable aux yeux de Dieu,

parce qu'il s'était souillé d'un meurtre. Il écrivait des cantiques et des proverbes, et beaucoup d'autres profonds mystères. Souza ne put contempler son visage, tourné du côté opposé à l'endroit où était la Vérité. Dans un ordre auquel l'équité a présidé, étaient représentés les hommes qui ont mérité le nom de *saints* en suivant la loi de Moïse; ils occupaient entièrement les deux parties du temple qu'il venait d'examiner. Il lève les yeux vers l'endroit où commencent les deux parties qui lui restent encore à voir. La scène change. Au milieu d'un désert est un personnage grave, exposé aux ardeurs du soleil, et faisant pénitence; il montre un agneau; et on lit en caractères distincts : « Voici l'agneau de Dieu, qui lave et efface les péchés du monde. » Un peu plus loin, on voyait, renfermé sans motif dans une dure prison, ce grand précurseur. La perfide Hérodias, ne pouvant supporter ses reproches, cherche à l'y faire mourir. Son front vénérable semble déjà couvert des ombres de la mort; il se présente ensanglanté devant la jeune insensée qui a demandé sa tête en don au roi pervers, à l'adultère dont le cœur est rempli d'allégresse. Infernale barbarie! s'écrie Souza, détournant déjà

ses regards ; faut-il qu'à un si saint personnage la mort soit infligée ! Mais voilà que pour dénoncer au monde un épouvantable forfait, le radieux soleil se voile ! étonnant prodige ! miracle de la toute-puissance ! Partout, dans l'univers entier, la terre tremble ; l'air, agité et obscurci par cette horrible éclipse, est peuplé de figures angéliques où respirent le chagrin et la plus douloureuse affliction. De froides tombes, de funestes sépulcres s'ouvrent ; et de leur sein se lèvent de livides cadavres qui s'étonnent de revenir à cette vie mortelle. Et sur un mont stérile est Jésus ! Jésus, verbe incarné, Jésus étendu sur une croix douloureuse ! Ses yeux remplis de larmes, et fixés au ciel, obtiennent de son Père le pardon des pécheurs. Souza adore cette image sainte et vénérée, il dit : « O Seigneur, plein de bonté, que me reste-t-il de plus à voir ? quand je vous vois, vous, ô source d'où découle la vérité, ainsi maltraité ! Vous étiez alors rangé parmi les méchants, on vous reléguait au milieu d'eux ; et le peuple, persévérant dans sa criminelle audace, bafoue votre nom : ô vertu du Père tout-puissant ! ô puits d'immense charité ! Je vois la croix, je la vois baignée de ce sang que vous répandez sur elle

pour mes péchés; et voilà, Seigneur, voilà comment le monde vous traite! ah! qu'il prouve clairement combien il hait la vérité! » Là se voit encore le prince de l'Église, celui à qui furent confiées les clés du ciel. Il est étendu sur une croix barbare, les pieds en l'air, la tête inclinée vers la terre. Saint Paul, ce vase d'élection, qui, aux habitants de Corinthe et aux Galates, enseigna la doctrine sacrée, est, par ordre de Néron, frappé d'un coup atroce; il a la tête tranchée. Et celui à qui fut si justement décerné le surnom d'évêque de Jérusalem, où il fut mis à mort, souffrant un cruel martyre, Souza le reconnaît: c'est le fils de Cléophas et de Marie; avec lui est le saint fils de Zébédée, saint Jacques, qui, mis à mort à Jérusalem, est demeuré le ferme défenseur de notre Espagne. Souza remarque aussi le martyr de Salamines: une légende inscrite près de lui indique que c'est Barnabé, que son zèle ardent fit admettre dans le collége sacré des apôtres. Sur une croix est cloué un vieillard chargé d'ans. Son aspect vénérable est celui d'un saint et d'un juste; on lisait l'inscription suivante: « Ce supplice fut infligé à Philippe sous le gouvernement de Claude. » Près de lui est le martyr saint Barthélemi, qui fut

écorché vif; à ses pieds gît le terrible, l'infernal tentateur, abattu, vaincu. Puis ce sont saint Simon et celui qui a été surnommé Thadée (saint Jude); tous les deux meurent en Perse, tous les deux souffrent avec joie le martyre pour Dieu. Un autre (saint André) est étendu sur une croix de forme particulière; ses yeux qui se lèvent vers le ciel sont baignés de larmes d'amour; on reconnaît facilement en lui le frère de Pierre, dont il a les traits. Souza voit encore l'apôtre, qui, dans les contrées de l'Orient, subit le martyre; et le premier qui enseigna, aidé de la faveur divine, la foi catholique aux Parthes; oui, c'est bien l'apôtre qui mit sa main dans le flanc de Jésus, et qui repentant, pour expier son doute, confessa avec ferveur son incrédulité et son péché. Le vaillant capitaine vit encore mille autres saints personnages qui donnèrent leur vie pour Dieu : l'un est étendu sur la croix barbare, l'autre, après des tourments affreux, est décapité. L'un laisse aux mains cruelles du bourreau sa laborieuse existence, l'autre accepte avec un front joyeux l'huile bouillante; un autre se réjouit, couché sur des charbons enflammés. Celui-ci offre son sein nu, et son cœur inébranlable aux flèches aiguës et mortelles; ce-

lui-là, tandis qu'on lui brise la tête, prie pour ceux qui lui font subir de tels tourments; les autres ont les chairs déchirées jusqu'aux entrailles par d'atroces lanières maniées par des bras robustes. D'autres, pour la vérité, souffrent de poignantes douleurs, des tourments cruels et terribles. Voilà le glorieux cortège des vierges charmantes, des vierges saintes, qui toutes ont déployé une inébranlable constance au plus fort du martyre; voilà cette princesse qui, placée au milieu de rasoirs tranchants, put s'en préserver; et cette autre qu'un juge barbare condamne à avoir ses beaux yeux arrachés! à celle-ci ses blonds cheveux servent de liens : on lui arrache les seins. A celle-là l'on brise les dents, au milieu de tortures atroces. Voilà celle qui, lorsque vint à éclater la rage du dragon farouche et terrible, n'en demeura pas moins saine, sauve, vivante. Souza contemple et admire la chaste reine, cette noble fille du grand roi d'Aragon, qui fut souveraine des royaumes de Portugal; divine épouse du Christ, elle était le soutien des pauvres. Des siècles se sont écoulés, et cependant elles sont fraîches et suaves encore ces roses, en lesquelles furent changées sous les yeux de ce prince, les aumônes secrètes

de Casilda. Là sont encore représentés ces savants docteurs qui défendirent ici-bas la foi sainte, et ceux qui, rejetant les biens de ce monde, finirent leurs jours dans une rigoureuse pénitence. Voilà le saint docteur (saint Augustin) qui, sur la plage africaine, plongé dans les extases du plus profond mystère, fut réprimandé par la vision du tendre et divin enfant; l'illustre Trilingue (saint Jean Chrysostôme), se frappant le sein avec une pierre, en expiation de ses fautes; saint Ambroise, saint Grégoire: tous les quatre sont de fermes colonnes de la foi. Ici est le docteur séraphique (saint François), recevant avec un amour profond, immense, les saints stygmates; il porte un costume pauvre et grossier. Sur un rocher entouré d'ondes maritimes, limpides, douces, Souza considère le Portugais (saint Antoine), éternel honneur de Padoue, qui conserve son corps sacré. Quel beau spectacle c'était que de voir la foule des marins se presser, pour écouter, avec le plus profond recueillement, cette voix sainte proclamant le nom de Dieu! Il voit encore le savant Bonaventure, accompagné de Bernardin; tous les deux religieux, tous les deux de l'ordre si humble des Frères mineurs,

furent canonisés. Il considère le roi de Maroc, qui de sa propre main fendit la tête à cinq pieux martyrs; tous appartenaient à la règle rigoureuse de saint François. Entre autres saints personnages, qui abaissés sur la terre sont élevés dans les cieux, il remarque les sept martyrs qui, remplis d'un zèle ardent pour la foi, périrent à Cepta, au milieu des supplices; le grand saint Dominique, le savant Thomas qui a doté la chrétienté d'une si admirable doctrine; l'illustre Bernard qui put contempler la Vierge divine, immaculée; ce pieux Jérôme, qui, stimulé par les aiguillons de la chair, se déchire le corps aux épines des forêts, et apaise ainsi la tempête de ses désirs. Souza s'afflige de voir plongées dans les ténèbres les voies marquées par ceux qui suivirent le chemin droit et juste de la vertu, et leurs traces antiques perdues au milieu des plantes parasites. A la troisième porte, il aperçoit des traces fraîches encore; il veut savoir si par hasard il reconnaîtra qui les y a laissées. Elles le conduisent d'abord à une montagne haute et escarpée, qu'une main habile a représentée dans un coin du temple. Là, dans une cabane petite, pauvre et couverte de chaume, il voit un saint personnage qui contemple

le ciel; son costume indique qu'il suivait la règle sainte que de nos jours le père Ignace fait revivre; il imite ces douze étoiles (1) qui suivirent le Christ, soleil si pur! Fixant sur lui ses regards, il reconnut que c'était le pieux François de Navarre, qui, par de sublimes vertus, gagna dans le Japon la couronne immortelle. Plus loin il aperçoit un autre membre de cette sainte et catholique compagnie; il attendait avec un front joyeux la mort que Dieu lui avait déjà annoncée. Dix Maures, traînant son corps, l'emportent embrâsé par un esprit céleste et divin; ils ensevelissent dans un fleuve rapide et profond ses membres brisés et défigurés. Bien que son visage soit ensanglanté et mutilé, Souza reconnaît cependant en lui le quatrième et bien-aimé fils du comte da Sortelha, Gonzalès de Silveira : homme juste, et saint personnage, digne des éloges de l'univers, qui, enflammé de l'amour divin, voulut souffrir pour Dieu un cruel martyre.

Après avoir ainsi visité le temple, Souza prend le parti de s'éloigner; mais il veut désormais n'écouter que la voix de la vérité, il veut

(1) Les douze apôtres.

mériter de laisser à tout jamais son image en ces lieux et obtenir ainsi la vie éternelle. Il s'en va, se disant en lui-même : « O siècle pervers et avare, ô âge funeste, où, par le temps qui court, la foule insensée, fuyant la vérité, provoque sa propre condamnation! Il n'est question en ce monde que de méchancetés perfides, cachées sous de saintes apparences; si l'on y témoigne de l'amour, c'est un amour simulé, faux, mensonger. » Il parlait ainsi, lorsqu'à sa rencontre, s'offre un homme dont l'aspect lui paraît amical et franc; son front est teint d'une couleur jaunâtre, son corps est faible et amaigri; l'inconnu arrive près du vaillant capitaine et lui adresse ces mots : « Dieu te garde, étranger Portugais; car tu es venu en des contrées lointaines, poussé par une fortune cruelle et un sort contraire; tu te trouves en un lieu où, quoique je te paraisse idolâtre, tu obtiendras de moi l'hospitalité. Ne refuse pas mes offres; je suis d'un commerce facile; j'ignore la ruse et le soupçon, chose si rare de nos jours, non-seulement dans ces parages, mais dans le monde entier. Si tu n'ajoutes pas foi à mes paroles, je t'en préviens, malheur à toi; tu seras exposé à mille dangers, car les

habitants de ce pays sont pauvres, vils, féroces et perfides. Le temps du retour sera passé, quand tu auras été maltraité, dépouillé, ruiné. Avec moi tu te referas de ton funeste naufrage et des fatigues inouïes que ta longue et pénible pérégrination, à travers des routes inconnues, t'a occasionées. Ici je suis le premier, et tous exécutent ce que je veux; tous obéissent à mes ordres. Ici tu recevras une noble hospitalité; si elle ne répond pas à ton rang, du moins, l'amitié te l'aura offerte. Si tu as quelques doutes sur ce que je dis, jette les yeux sur ce temple bâti en ces lieux, et tu verras si tu dois me croire, car ce temple s'appelle le temple de la Vérité. De ce temple, nous ne connaissons que le nom; nous ne comprenons rien de ce qu'il renferme; ce que nous savons, c'est qu'il y a déjà bien du temps qu'il n'a été fréquenté par personne. Il fut fondé par les chrétiens, mais je vois qu'aujourd'hui il est peu visité; le temps avare et cruel, en usant envers lui comme envers tous les objets de ce monde, l'a presque ruiné. Que la faute en retombe sur cette foule de faux sages qui, proclamant la vérité, laissent périr cet édifice! Mais je suppose qu'ils ne la professent qu'extérieurement. Il me semble que dans

tes yeux je lis la volonté d'aller plus en avant; regarde devant toi; observe ce superbe et admirable édifice qu'environne une épaisse vapeur. Là, s'élève le vaste temple du Mensonge, qui domine sur le monde; tu y trouveras beaucoup à voir; mais je t'avertis de ne pas te laisser tromper par la fausseté qui y règne. » Souza le remercie de sa bienveillance et de l'hospitalité qu'il lui offre, sans artifice aucun, avec franchise et dans la sincérité de son cœur sans détour. Mais, désirant contempler ce que contient ce second temple si magnifique, il n'accepte pas son hospitalité; et lui faisant ses adieux, il poursuit sa route, qui le conduit droit à la montagne; la parcourant, il reconnut aux traces qu'elle offrait, combien elle était suivie et fréquentée; tel est le monde; tels sont les hommes qui le peuplent aujourd'hui.

CHANT ONZIÈME.

Manoël de Souza pénètre dans le Temple du Mensonge; il est étonné de la richesse des ornements, et de la foule infinie de monde qui y afflue, et s'y rend en pèlerinage.

A combien de ruses, à combien d'artifices a recours le monde, pour nous persuader ce qu'il affirme! A combien de fatigues il s'expose pour que puisse toujours prévaloir sa volonté! il sait envelopper le mensonge, il le dissimule, il le cache de mille manières! Tantôt le mensonge prend les dehors de la pâleur, de la faiblesse, de la continence; il apparaît accablé d'ennuis et de tristesse; tantôt il revêt les dehors de la gaîté, de la joie; son aspect est bienveillant, aima-

ble, franc. Tantôt il feint d'être notre ami, il proclame n'avoir en vue que nos intérêts; d'autres fois, il approuve ce qu'il sait pertinemment être mauvais et pernicieux; en nous témoignant un faux amour, un zèle loyal, il ne rêve que ses propres avantages. Sans songer au bien général du peuple, il flatte ses volontés, ses instincts, et par son adulation notoire, évidente, il consolide sa puissance et se fortifie.

J'ai laissé le noble héros engagé dans cette route qu'il reconnut être fréquemment foulée par les pas des hommes; il s'étonne de voir sur une terre stérile et si peu habitée, un tel concours. Après avoir suivi ce chemin durant un long espace, il arrive près de la montagne qu'il désire visiter, il remarque le temple bâti au sommet; il admire la magnificence superbe de l'édifice. Il est aussi de forme carrée; ses proportions sont égales à celles du temple où réside la pauvre Vérité; mais les ornements, les richesses de l'un, le placent bien au-dessus de l'autre. Là, élevées par une main ingénieuse et savante, la colonne dorique et la colonne ionienne frappent les regards; on y voit l'ordre corinthien travaillé avec soin, la frise, le chapiteau et la haute corniche : Tout ce que Vi-

truve nous enseigne, tout ce dont il parle avec son génie bouillant et clairvoyant, Souza le vit en cet endroit exécuté à la lettre, avec toute la perfection possible; il voit quatre portes ouvertes par où entrait un foule innombrable; levant les yeux, il aperçoit, assis sur la première, un individu débile, triste, dans l'attitude de la pénitence; vêtu de toile grossière, négligé dans toute sa personne, le front baissé, humble et pâle, les yeux demi-clos; il a au-dessus de lui, l'inscription suivante, tracée en caractères éclatants : « Je suis l'Hypocrisie odieuse à Dieu, je fais profession d'une sainte vie, j'embrasse le monde; estimé des ignorants, j'accomplis avec leur aide tout ce que je veux, si injuste que ce soit. » Souza voit entrer par cette porte une foule si compacte de gens de toute sorte, que l'espace ne suffit plus; les uns ont la tristesse au front; et marchent escortés des dissensions intestines et de mille autres calamités; pâles, livides, ils sont semblables à des morts; affectant l'humilité, la franchise, la mélancolie, ils se gardent bien de laisser deviner que leur seul mobile est l'intérêt, qu'ils ne poursuivent que d'égoïstes profits.

D'autres entrent, se drapant dans le man-

teau de la vertu; ils affichent la simplicité, la sottise, la stupidité, pour parvenir, sans porter ombrage, à des charges importantes, à des emplois éminents. Il en voit d'autres qui dans leurs yeux portent empreints la circonspection, la dissimulation, les soucis et la tristesse; ils travaillent, en s'entourant de fausses apparences, à se faire admettre, grâce à un vil artifice. Il observe cette autre espèce d'hypocrites qui par intérêt fréquentent les divins offices; sous une dévotion forcée, ils se montrent humbles, pénitents; mais c'est une feinte. Telle est la multitude de ceux-ci que, pénétrant par cette seule porte, ils remplissent à eux seuls le temple; Souza en reconnut beaucoup qui, grâce à cet artifice, acquéraient de grandes richesses et de vastes fortunes.

Il s'approche de l'un de ces hommes remplis d'astuce, qu'il avait compté au nombre de ses amis; surpris de le voir, il lui dit : « Que fais-tu au milieu de cette vile compagnie, parmi laquelle, je le reconnais maintenant, règnent tant de perfidies, qui m'abusèrent jadis, alors que je les regardais comme saintes. » L'autre lui répondit : « Tu sembles ne rien entendre aux subtilités du monde; tu es étranger;

apprends donc qu'en ce lieu, rendez-vous de toutes les nations de la terre, ce sont les fourbes qui ont fondé ce temple superbe où tu es venu. Ceux qui convoitent les biens mondains, que l'on acquiert par des voies illicites, se rendent ici en pèlerinage et épient l'occasion favorable, toujours prêts à la saisir. Les quatre portes sont fréquentées sans cesse, de la manière que tu vois; sache que ceux qui entrent par celle-ci, courent après des revenus, des emplois, des dignités, des charges honorables, à l'aide d'une vertu feinte, simulée, en se couvrant de saintes, mais fausses apparences. Puisque ni le courage, ni une noble origine ne servent de rien, pourquoi les accuses-tu de suivre ce chemin? En ce temps s'élève qui exhibe au-dessus des autres la pureté exquise de la conscience, et comme dans le monde cette pureté est peu ordinaire, on cache ses défauts sous ce manteau. Tous ceux-là que tu vois le front humble, cachent sous des vêtements grossiers des cœurs orgueilleux, des âmes superbes; ils paraissent haïr le commandement; ils visent au commandement. Ils feignent de ne rien vouloir, ils possèdent tout; ils affichent du zèle pour le bien public, ils ne cherchent que le

leur; ils proclament qu'ils remédient à tout, ils abîment tout. Tu as vu cette première porte, tu verras aux trois autres des choses qui t'étonneront; tu y trouveras diverses voies, divers moyens que le monde emploie maintenant. Je me ferais un plaisir de t'accompagner, mais je ne puis quitter ce chemin que je suis en ce moment; car j'espère en le suivant obtenir quelque chose qu'en dépit de mon courage et de ma noblesse on me refuse. » A ces mots, il se mêle soudain à cette foule hypocrite et abominable. Souza reste stupéfait; approuver une telle perfidie lui semble le comble de l'aveuglement. La seconde porte ne peut suffire à la foule. Il lève les yeux; il voit, assis à son sommet, un homme qui porte deux visages différents; l'un aimable, affable, bienveillant, doux, attrayant; l'autre respire la tristesse, l'affliction, les angoisses, une douleur poignante. L'aspect d'un tel monstre épouvante Souza; il voudrait demander son nom; mais fixant sur lui ses regards, il aperçut des caractères latins qui offraient ce sens: « Je suis la Feinte, j'ai deux visages; l'un ou l'autre me servent selon l'occurrence; là où mon intérêt le veut, je suis gaie; veut-il que je sois triste, je suis triste, mais tout est simulé. »

Par cette porte entrait une foule innombrable, au milieu de laquelle Souza reconnut quelques personnes; tous avaient des manières différentes: les uns pleuraient de fausses larmes, les autres riaient d'un faux rire. Il en voit d'autres qui, affectant l'amitié, cachaient des intentions perfides, de la haine; il en voit d'autres en apparence zélés pour le bien public, et en réalité ne visant qu'à leurs avantages. D'autres soupiraient, d'un air affligé, mélancolique et rêveur; ils paraissaient plongés dans l'accablement, embrasés, dévorés par une flamme amoureuse, implacable, stérile; en entrant par cette porte ils cherchaient à obtenir une récompense mal méritée. Qui pourra se défendre, dit Souza, d'apparences si fausses? si dissimulées? Il se dirige vers la troisième porte; là se presse vainement la foule qui se précipite à flots; heurtant, heurtés, poussant, repoussés, grand nombre de visiteurs courent de terribles dangers au milieu de cette infernale cohue. Averti, par ce qu'il a déjà vu, il porte ses regards au sommet de la porte, il reste terrifié; il aperçoit un individu qui montre un front joyeux; mais à travers son corps apparaissent ses entrailles corrompues et maudites; à ses pieds est

l'inscription suivante : « Je suis la Tromperie, j'aime tout le monde, je fais à tous bon visage ; mais mon cœur est corrompu par un mortel venin. » Le capitaine s'arrête, et regarde la voûte qui tremble sous la foule innombrable; il distingue mille tromperies, toutes cachées sous le manteau de l'amitié ou de la vertu. Là, se rendaient des hommes de toute condition : empereurs, rois, grands seigneurs, nobles; tous amplement pourvus de ruses et d'artifices. Beaucoup, professent extérieurement la vérité ; mais derrière le rideau est la tromperie ; mille autres ont les mains pleines de promesses qu'ils sont bien décidés à ne pas tenir. Ici, c'est le grand nombre, ce sont des traitants perfides qui vivent d'usures illicites ; là, c'en est d'autres qui trompent le peuple, sur le poids, la qualité et la quantité. L'amitié perfide, l'odieux et criminel adultère, marchent tête levée; l'homicide au bras sanglant dissimule ses horribles projets, sous les faux semblants d'une paix trompeuse. Puis, c'est la bande innombrable des fourbes qui abusent le peuple simple et crédule par de fausses grâces ; ailleurs, c'est l'essaim des trafiquants, qui ne visant qu'à réaliser de gros bénéfices, rusent dans leurs ventes. Souza re-

marqua mille autres tromperies encore, pratiquées par ce cortège infernal, odieux à Dieu. Étonné, stupétait, des perfidies inouïes qu'il contemple, il quitte cette place, il veut visiter la quatrième porte. La foule n'y est pas moins grande; il regarde la figure assise à son sommet; c'est une jeune femme attrayante, aimable et souriante; mais sous son air si affable, on devine aisément la feinte et le mensonge. Elle porte un costume bariolé de mille couleurs et tient dans ses mains une inscription, qui signifie : « Mon nom est l'Adulation; dans le monde je règne à la cour des rois et des grands; je leur suis familière; mon métier est de toujours louer ce dont j'attends un profit même injuste. »

Par cette porte, cherche à entrer cette classe de courtisans, toujours prêts à surprendre un ordre, ou à ramasser une parole du maître dont ils puissent tirer avantage : Quelque puissant a-t-il commis une action blâmable, une lâcheté, ils le louent : ils louent toujours; ils louent l'ignorant de son rare génie, ils louent l'homme sans esprit, sans instruction, de son brillant savoir. Tous les genres de flatteurs sont là : ils élèvent jusqu'aux nues de viles entreprises, de

méprisables desseins, de criminels projets; et appellent l'iniquité justice, la persécution zèle saint. Tous, de cette adulation, prétendent retirer avantage et profit.

Si grande est l'affluence de ces visiteurs infâmes qu'ils sont à l'étroit dans le temple; ceux qui viennent derrière attendent le moment où ils pourront entrer sans danger. Souza pénètre dans l'intérieur et se mêle aux flots de ces misérables hypocrites. La richesse et la splendeur extraordinaire des ornements le rendent muet, immobile de stupéfaction. Au centre même de l'édifice, s'élève un autel d'un travail et d'une valeur rares dans le monde; sur cet autel siége un monstre difforme, un monstre à qui sa figure et son épouvantable aspect font seuls donner ce nom; car sans cesse bien accueilli par les mortels, vivant dans leur intimité, pour eux ce n'est plus un monstre. Il montre un visage joyeux, plein de finesse et d'astuce; qui prend toutes les teintes; il a le corps en spirale; il n'a ni pieds, ni mains, aucuns membres dont il paraisse se servir, mais par sa langue venimeuse et cruelle, il supplée à tout ce qui peut lui manquer. Cette langue terrible ne tient pas tout entière dans sa bouche, plus d'une brasse

en sort; elle présente cette inscription : « *Je suis le Mensonge; le monde entier m'honore; avec ma langue je forge et tisse mille maux, de grandes persécutions, des peines et des morts sans nombre; par elle je crée des chagrins, par elle j'offre aux yeux l'image de grands biens; par elle je trompe le monde.* » Grande était l'agitation, puissantes étaient les clameurs ; on voit bien que les hommages que l'on rend aux pieds de cet autel viennent du cœur. L'encens brûle, et le temple illuminé de toutes parts, s'enrichit de continuelles offrandes. Autour des murailles se voient rangées, nombre de figures artistement faites, d'un travail achevé ; elles excitent l'admiration, et ajoutent encore à l'éclat du temple. Là, au plus haut de la voûte, Souza remarque, à main droite, ce petit fils de Jessé (1) qui fut doué de la suprêmes agesse; il adorait une idole, en présentant sa face qu'il avait, comme nous l'avons vu, tournée du côté opposé dans le temple de la vérité. « O injuste Amour! s'écrie le capitaine, périsse ta puissance, puisque tu as triomphé d'une science si vaste, si admirable; puisque tu l'as précipitée dans une telle et si profonde erreur! » Immé-

(1) Salomon.

diatement auprès de lui est l'infâme rival de Pierre, de Pierre, qui par la ferveur de sa foi, mérita que le troupeau du Christ rédempteur fût remis entre ses mains. Il reconnaît le faux magicien Simon qui par des miracles diaboliques sut frapper de terreur le vulgaire stupide, crédule et léger, afin de lui faire accepter et sanctionner de criminelles erreurs. Il était là aussi cet insensé qui ne craignit pas d'affirmer ce mensonge qu'il suffisait à l'homme de son libre arbitre pour se bien conduire et se sauver lui-même, sans qu'il fût besoin en cela de l'intervention de la grâce divine. Une inscription latine révélait son nom. C'était Pélage, qui vécut au temps de l'empereur Arcadius et du pontife Innocent, premier du nom. Accompagné de la foule nombreuse de ceux qui partageaient son opinion et suivaient sa doctrine hérétique, s'offrait aux regards cet infernal et trompeur Persan qui fut le chef d'une secte abominable : Manès, de qui dérive le nom des manichéens maudits. Souza vit encore l'évêque hérétique Nestor, au visage sombre, à l'aspect infernal; Euthicus, qui pour faire triompher ses perfides et sataniques projets, vient chercher en cet endroit une criminelle assistance. Ce n'est pas tout. Voici un autre hérésiarque,

un hérésiarque horrible, abominable, au langage pestilentiel, à l'esprit aveugle, au cœur faux, à l'âme audacieuse, aux entrailles corrompues : une inscription que ce maudit tient dans ses mains, annonce que c'est l'infâme Théodore. « O bouche sacrilége ! s'écrie Souza, ô langue de vipère et frappée d'un juste anathême ! » Il détourne les yeux et aperçoit une foule abusée qui écoute un prédicateur hérétique; mais ô prodige ! tandis qu'elle est le plus attentive, l'édifice croûle et l'ensevelit sous ses ruines; il reconnaît en cet imposteur dont la méchanceté fut odieuse à Dieu, Cérinthe. Immédiatement auprès de lui était un autre individu, sans talents, d'une aveugle ignorance, qui s'imaginait que quiconque, après avoir reçu le baptême, retombait dans le péché ne pouvait se sauver, mais était damné sans rémission : c'était l'hérétique Novato ; reniant la vérité, il réside en ce lieu. Tout à côté se tenait assis, d'un air sombre et farouche, celui que, sous l'empire de Constantin, anathématisa l'évêque Alexandre ; celui qui corrompit le monde de son mortel venin. Ses yeux brillent de colère, son regard est féroce, son front que pâlit le cruel Sindérésis (1), qui

(1) Le poète a sans doute voulu personnifier le Remords.

sans cesse tourmente et ronge le cœur, respire le mal. Souza veut savoir d'une manière positive le nom de cet odieux blasphémateur, il regarde et voit à ses pieds écrit sur une planche unie : ARIUS. Il est entouré de Donat, Eunome, Acacius et Macédonius, qui tous quatre cherchent, dans leur infernal aveuglement, à faire triompher ses projets maudits, abominables. Là se voyaient les synodes de Milan et d'Ariminium, synodes frappés de réprobation, et dans lesquels avaient été si bien sanctionnés leurs statuts et leurs décrets.

Il frémit à l'aspect de cet infâme qui s'instruisit à Nicomédie dans la sainte Écriture, et ensuite se déclara contre elle, de ce faux sage dont le savant et pieux Cyrille confondit les erreurs; de l'empereur Julien, qui fut surnommé l'Apostat. Il est là représenté baigné dans son sang, tel qu'il était lorsqu'en marchant contre les Perses, il fut blessé dans un combat. Ses yeux déjà mourants se lèvent vers le ciel, il s'écrie : TU AS VAINCU, GALILÉEN !

Souza contemple aussi Mahomet dont le prophète Daniel prédit dans les temps anciens, que d'une bête horrible naîtrait un noir corbeau, qui, par sa force, lui briserait

trois cornes. Entouré d'une foule innombrable, il en est aimé et obéi. C'est l'auteur du Coran, dont les armes subjuguèrent l'Arabie, l'Égypte et la Syrie. Dans une chaire élevée se montre le pervers Allemand qui causa tant de maux et tant de désastres dans sa propre patrie; on dirait qu'il veut corrompre le monde, avec sa secte infernale. Il invente d'épouvantables blasphèmes, bien dignes d'un cruel châtiment; la secte luthérienne, ainsi appelée de son auteur, est toujours restée vivante en ces régions. Voici Bérenger qui se rétracta; novateur dangereux, insensé, frappé d'anathème; Jean Écolampiade de Basilée, et Utalric Zwingle. Mais quel est ce personnage, qui professant mille erreurs au sujet de la foi sacrée, et conduit par le faux esprit, exerce en public la prédication à Prague; Souza ne le connaît pas; l'inscription placée à ses pieds indique que c'est Jean Hus. Arrêtons-nous; la liste serait trop longue de tous les autres imposteurs qui s'offrirent aux regards du capitaine; pauvres aveugles, misérables insensés, qui reniant la vérité, se partagèrent en mille sectes différentes et établirent mille hérésies, non pas entées sur la raison, mais fondées pour couvrir une vie licencieuse, dissolue,

perverse et honteuse. Après que se fut déroulée devant Souza cette infernale histoire ; après que se furent révélées à lui toutes les modernes inventions de l'esprit du mal, la perfidie odieuse de ce monde méchant et pervers, il sortit du temple. Déjà il brûle de se voir loin d'une foule si impie ; mais au moment qu'il abandonne le temple, une épouvantable vision lui apparaît. Il lui semble que la terre s'entr'ouvre par quatre bouches profondes, tristes, horribles ; une sombre lumière, une fumée épaisse en jaillissent chassées du ténébreux abîme. Il en sort des plaintes amères, de pitoyables sanglots, des voix affligées, des sons farouches, abominables, des cris confus ; le noble héros les entend : une froide terreur court dans ses veines, elle pénètre jusqu'à la moëlle des os ; son sang se glace ; il pâlit, ses cheveux se hérissent. Mais son épouvante redouble, il tressaille plus agité ; son affliction augmente, sa langue s'attache à son palais quand il voit l'horrible foule qui, dans ce temple odieux, infernal, vient apporter ses sacriléges adorations, engloutie soudain par l'épouvantable gouffre, sitôt qu'elle a franchi d'un pas à peine le seuil de la porte qu'elle a choisie comme étant la plus sûre. Fai-

sant à plusieurs reprises le signe de la croix, il se détourne et part.

Au bout de quelques instants de marche, il rencontre un personnage semblable à celui qu'il avait vu auparavant; il portait le même costume; son aspect était le même; mais leurs âmes étaient bien différentes; l'autre était sincère, celle-ci est fausse et dissimulée. S'approchant de Souza, il lui dit : « Suis mes pas; ma protection te procurera une existence sûre; tant que tu ne trouveras pas un moment propice pour partir, les secours ne te manqueront pas; ici tes compagnons pourront se refaire de leurs fatigues. Lorsqu'ils auront recouvré leurs forces perdues, je m'arrangerai de manière à ce que tu puisses continuer ta route; tu pourras te rendre sain et sauf, sans qu'il t'arrive aucun mal, là où tu désires t'arrêter. Ne méprise pas mes paroles, car en ce pays tous mes ordres seront exécutés. Ici je suis obéi de tous, ici tu verras que mes lois sont suivies; tu ne seras mon hôte que pour peu de jours; mais pendant ce temps tu auras tout ce que tu mérites. » En disant ces mots, il se change en une fumée légère. Là Souza observa deux portes du Sommeil; l'une est d'ivoire, polie avec art, et d'un travail parfait; par celle-ci passent en volant les

songes, les apparences, les visions fantastiques. L'autre est de corne, et par elle entrent les sonsonges stables et véritables. Le capitaine sort par celle-ci, à la hâte, le front baigné de flots de sueur, fatigué de ces visions. C'était le moment où Phébus élève son char sur l'horizon.

Les Portugais se remettent aussitôt à suivre misérablement leur route accoutumée, cette route pendant laquelle ils se voient mourir mille fois, sans pouvoir y opposer aucun remède; ils espèrent néanmoins toujours dans le ciel. Dona Lianor est tellement accablée, tellement faible, qu'elle ne peut plus se mouvoir; la fortune cruelle et jalouse augmente pour elle les fatigues et les souffrances. Déjà depuis trois jours le grand dieu de Délos visitait le signe où les heures se mesurent également, et où les nuits et les jours se partagent également le temps, lorsque la triste caravane arriva, au milieu de mille périls, brisée, anéantie, dans une aldée où commandait un roi cafre, loyal, simple et franc. Son cœur est pur, son amitié sincère; son âme bienveillante est étrangère à la ruse et à la perfidie. Ce qui dans ces lieux arriva à Souza, je vous le dirai dans un autre chant, où l'on peut voir que celui-là perd son temps qui veut résister à la volonté du ciel.

CHANT DOUZIÈME.

Manoël de Souza arrive aux terres d'un roi cafre qui lui offre une franche hospitalité; Souza ne l'acceptant pas, lui prête aide et secours contre un roi de ses voisins : Pantaléon de Sà part comme chef de cette expédition; il combat contre les Cafres et triomphe d'eux; puis il revient où le capitaine l'attend. Tous se mettent en route, cherchant le fleuve de Lourenço Marquez.

Nous l'avons vu mille fois déjà, de trop de crédulité en ce monde sont résultés de grands maux; le Grec astucieux, Sinon, nous en offre l'exemple; il ressort de sa trahison. Si Priam ne l'avait pas cru, cette Troye fameuse n'eût pas été dévorée par les flammes; les plaines de la Phrygie n'eussent pas été inondées du sang de tant de héros. Des malheurs causés par le manque de confiance, nous en trouvons un exemple éclatant dans le roi Sédécias, qui, méprisant

l'avis sincère du prophète, trouva sa ruine dans un siège rigoureux et meurtrier, un siège qui enfanta de si effroyables calamités, qu'on vit des mères, poussées par l'invincible nécessité, des mères affamées, donner, chose affreuse, épouvantable ! donner à leurs tendres enfants, pour sépulture, leurs entrailles, où ils avaient puisé la vie. Son incrédulité entraîna la perte de ses fils, la destruction de Jérusalem ; le temple fut livré aux flammes du vainqueur, qui, après lui avoir fait arracher les yeux à lui-même, l'emmena en captivité. La fin des choses est incertaine; l'événement, le bien ou le mal futurs, nous sont cachés ; nous avons à passer par tant de circonstances, qu'en appeler à Dieu est le plus sûr moyen.

Pour tenir à la promesse que j'ai précédemment faite, au moment où j'ai laissé Souza chez le roi cafre, je veux raconter au long comment il fut aussi bien traité que le permettait la pauvreté du pays. S'ils pouvaient reposer leurs membres harassés, il n'en était pas de même pour leurs esprits ; se voyant au milieu d'un tel peuple, une crainte les harasse et les fatigue sans cesse. Ils redoutent la trahison, ils redoutent leurs mœurs perfides, ils redoutent leurs

habitudes de fausseté. Ils n'osent pas se séparer, ils osent moins encore dans un tel danger abandonner leurs armes. Le roi, comprenant leur terreur cachée, appelle Souza et lui dit à part : « Tranquillise-toi, tranquillise ton esprit si fatigué; donne-lui quelque repos; ici tu seras aussi bien traité que le comporte cette terre; autant qu'elle peut accorder, tu l'auras; de moi tu obtiendras amitié, une amitié pure et sincère. Ici tu te reposeras jusqu'à ce que l'instant se montre propice à ton départ; si tu veux payer ce bienfait, en me venant en aide, tu te seras acquitté. Avec toi, je serai sans crainte; je m'inquiéterai peu d'un ennemi avec lequel je soutiens une guerre cruelle, sanglante, difficile et mortelle. Il dispose de plus de forces que moi, de guerriers plus habiles, je l'emporte cependant par le droit et la raison. Ton aide me sera contre un tel ennemi un secours puissant, un rempart infranchissable. Je sais que le courage portugais sait triompher même des efforts de la fortune; j'espère qu'après avoir pacifié tout ce pays, tu partiras d'ici joyeux et satisfait. Je t'affirme que toi et tes compagnons vous serez dépouillés (ce qu'à Dieu ne plaise) par ce roi faux, méchant et cruel, dont je te parle. L'usage

de ces peuples est de se ruer en force, là où ils aperçoivent une proie désarmée, sans défense; éprouvent-ils quelque résistance, ils ont recours à la ruse et vivent de perfidies. Leur caractère est âpre et dur, mais ils savent le cacher sous des apparences cordiales et gaies; astucieux, amis de l'artifice, ils usent de douces paroles et agissent traîtreusement. Ce n'est pas l'inimitié qui me fait parler ainsi; ce n'est pas non plus la haine qu'ils me témoignent sans sujet; ce n'est pas non plus la guerre cruelle qui règne entre nous, guerre injuste seulement de leur côté. Mais je te donne cet avis, parce que ta perte trop certaine m'est douloureuse. Je m'affligerais d'apprendre que des hommes si vaillants ont été vaincus par une trahison perfide; la ruse et la méchanceté résident là où le courage est absent; la valeur leur manque, il est clair que ne leur manqueront pas l'astuce et la perversité. » Il se tait; le capitaine lui répond : « J'aurai bonne mémoire de l'hospitalité que nous avons reçue de toi, je saurai reconnaître ta loyauté. En secourant des malheureux que le destin accable, tu obéis aux inspirations de la vertu. Une telle bienveillance, une telle manière d'agir sont à jamais dignes d'éloge. Dans une

telle conjoncture, je te demande le temps de prendre conseil avant de rien résoudre. Je t'apporterai la réponse de ce que je devrai faire. Peut-être ma détermination sera-t-elle conforme à tes désirs. » A ces mots, il prend congé du roi, et sort plongé dans ses pensées; il se rappelle son rêve, durant lequel à coup sûr il avait vu ce roi dans le temple de la vérité. Mais, après tout, ce n'était qu'un songe, et cette circonstance n'était pas d'un assez grand poids pour le convaincre en ce moment. L'aspect de ce roi annonce, il est vrai, la sincérité; mais, d'un autre côté, il pense qu'il se montre tel parce qu'il a besoin de lui, et que s'il lui parle de cette manière, c'est qu'il veut l'avoir pour auxiliaire dans la guerre terrible qu'il soutient. Il ne sait quel parti prendre, quelle résolution adopter : il ne sait pas que dans le ciel, sans que rien y puisse être changé, sa fin misérable est déjà arrêtée. Il lui semble que sur cette terre l'on ne respire que la trahison, la perfidie, la fausseté; que toutes les paroles sont grosses de ruse, d'artifice et de malice; enfin que tous ses habitants n'ont qu'un but, celui de les voler quand ils ne les verraient plus sur leurs gardes. Ah! malheureux! qui t'aveugle? Le mensonge et la trahi-

son. Ils sont là devant toi qui t'attendent. Le capitaine prend à part les plus nobles et les principaux de sa troupe; il leur raconte tout ce qui s'est passé avec le roi, leur dit ce qu'il pense, et leur demande leur avis en cette circonstance; mais avant tout, il déclare ce qu'il a obtenu. Après cet exposé, l'on entend courir parmi le conseil de sourdes rumeurs, des chuchottements, des voix étouffées, comme lorsqu'un vent tranquille et doux frappe le pin verdoyant et le fait suavement résonner; alors dans le feuillage agité s'élève une rumeur sourde, confuse, inarticulée, qu'on saisit avec peine. Les uns disent qu'il faut accepter la proposition, que le plus sûr est d'attendre en ces lieux, que c'est là le meilleur reconfort pour la troupe si fatiguée, presque anéantie; que Dieu leur offre un passage; qu'il en avait offert à Moïse un plus impossible; que durant cette halte ils pourraient se refaire au milieu de ce peuple des maux qu'ils avaient éprouvés : beaucoup dans ce pénible voyage sont morts déjà; les autres sont si fatigués qu'à peine se remettront-ils en marche, ils trouveront soudain la fin de leurs existences si remplies de tristesse et d'affliction. La charmante et généreuse Lianor partage cet

avis. D'autres repoussent ces conseils; ils prétendent que les paroles doucereuses et amicales du roi sont fausses ; que ce peuple est enclin au crime, toujours disposé à le commettre ; qu'en cela il est habile, savant, astucieux ; que jamais il ne professe la vérité ; que les promesses ou la foi qu'il donne, il ne les garderait pas. Quel avantage peut-on espérer de s'arrêter en ce lieu? ce retard est complètement inutile ; on n'y gagnera rien, sinon de perdre un temps qu'il serait impossible de rattraper. Il est clair, évident, manifeste que l'intention de ce roi est basée sur son seul intérêt, vu la guerre et le différend dans lesquels il est engagé. Mais cette guerre terminée, ils seront à leur grand détriment, à leur ruine, détrompés ; et cela arrivera dans un temps où il n'y aura plus rien à faire qu'à se repentir de cette faute.

Ces raisons font une telle impression sur tous les esprits, que vaincus par elles, ils sont frappés d'aveuglement ; le bon avis est méprisé, ils adoptent celui qui, par une route courte et rapide, doit les conduire à l'abîme, à un lamentable trépas.

Tandis qu'ils discutent les opinions contraires, et prennent cette détermination fatale, les

trois funestes sœurs par les mains desquelles passent, sans pouvoir s'y dérober, les humaines existences, s'apprêtent, et celle qui tranche le fil si faible et si fragile, lève un bras vigoureux, et brandit un terrible et cruel ciseau ; elle aspire après l'instant où elle déchargera sur eux le coup impie. Six jours entiers dura la délibération, six jours entiers ils hésitèrent. Enfin l'homicide résolution fut prise ; le septième jour écoulé, ils donnent la réponse, une réponse telle qu'ils devaient la donner pour mourir. Souza déclare qu'il leur faut de toute nécessité partir, il le prie de leur laisser à cet égard toute latitude ; il proclame hautement et avec sincérité, qu'en quelque lieu qu'il aille, il lui conservera toujours une inébranlable et véritable amitié ; que sans cesse il gardera dans sa mémoire le souvenir du traitement hospitalier qu'il a reçu de lui, pour le servir comme il en est digne.

Le roi voyant que ceux dont il connaissait déjà la valeur insistent tant pour partir, demande avec instance et avec d'humbles supplications au capitaine de lui prêter main-forte contre un farouche ennemi qui l'a gravement insulté ; le capitaine ne peut refuser une demande si

juste et si digne. Il engage Pantaléon de Sà à accepter l'honneur de cette entreprise, qu'il se mette à la tête de trente soldats, ce nombre suffira pour cette expédition, avec cinq cents Cafres choisis. Le valeureux jeune homme se munit des misérables débris qu'ils ont pu conserver en fait d'armes : ce sont quelques arquebuses endommagées, et de la poudre. Il conduit trente belliqueux soldats au cœur bouillant, instruits dans l'art de la guerre, mais que les grandes fatigues et la triste faim ont abattus. Déjà l'on voit flotter dans les airs le signe divin de l'effigie sacrée; déjà l'escadron des idolâtres se réunit avec ses arcs recourbés et ses puissantes javelines. Ils partent après avoir reçu l'autorisation du capitaine; ils suivent les éclaireurs en bon ordre; après être retournés quelque peu sur leurs pas, ils se trouvent près des forces du féroce ennemi. Ils ne songent pas à l'attendre; loin de là, ils s'agitent impétueusement en poussant de bruyantes clameurs; ils s'élancent rapides, furieux, contre leurs adversaires mal préparés contre ce choc et ses terribles résultats. Avant qu'ils pensent à se défendre, ils sentent déjà les coups redoutables du bras portugais; le formidable tonnerre fait mugir les

airs, et sème la mort. En même temps s'élance, volé une nuée cruelle de flèches aiguës; déjà mille cadavres jonchent la terre; épouvanté, l'ennemi cède déjà la victoire. A cette charge imprévue, la foule s'agite possédée d'une crainte vile et honteuse : des cris horribles s'élèvent, ce ne sont pas des cris que fait pousser un bouillant courage; non, c'est la terreur, une terreur mortelle qui les arrache. Cependant ils sont quelque peu revenus de leur étourdissement, et dans la fureur qui les transporte, ils retrouvent des forces: ils regagnent leurs rangs, et les arcs énormes et recourbés, lancent leurs flèches redoutables qui volent en sifflant dans les airs légers; mais du côté opposé, d'autres flèches leur répondent, elles ne sont pas lancées avec moins de force, et partout où elles frappent, elles donnent la mort. Sà excite et anime ses braves soldats par l'exemple de son courage et par son inépuisable bonté. Repoussant les efforts furieux de l'ennemi, il risque sa vie et conquiert une immortelle renommée. De chaque côté s'élève un cri qui fait retentir tout le camp; la terre est inondée de sang, et les corps des morts jonchent la verte terre. Les Portugais redoublent d'ardeur, et font face à

la multitude dont le nombre s'accroît ; ils attaquent de nouveau cette troupe qui (parce qu'elle est nombreuse), étale une grande audace. Le noble Sà s'élance au plus épais de la mêlée, là où cette vile canaille déployait le plus de fureur. Ainsi le lion de la Libye bondit en rugissant ; l'aspect horrible, les yeux enflammés, il s'élance sur le troupeau des puissants quadrupédes ; et fait parmi eux de cruels ravages ; son courage superbe s'inquiète peu de celui qui lui résiste avec force ; ainsi encore, le loup affamé qui aperçoit l'innocent troupeau à l'épaisse toison ; en liberté dans la plaine, ne s'épouvante pas à la vue du berger rustique, il ne recule pas devant la meute altière des chiens en fureur ; mais les méprisant tous, poussé par la faim dévorante, il se jette sur le troupeau.

Les soldats suivent l'exemple de Pantaléon, avec cette intrépidité qui ne les abandonne jamais. Tel baigne dans le sang sa lourde lance ; tel frappant d'estoc et de taille, abat des membres ; tel (tout enflammé de colère) cache dans des entrailles sa reluisante épée ; tel enseveli dans les nuages d'une fumée infernale, fait gronder le tonnerre dans la plaine et retentir les airs ; la balle enveloppée dans une flamme soudaine,

brillante, ardente, part, la mort la suit; où elle vise, elle brise, anéantit, tue; elle détruit, déchire tout ce qui l'arrête; nombre des ennemis tombent à terre atteints par le plomb mortel. L'impétuosité portugaise cause parmi eux tant de désastres et de ravages, que bientôt en désordre ils tournent le dos, poussés par une vile frayeur qui leur glace le sang.

Lorsque pendant le froid du rigoureux hiver, les escadrons pressés des oiseaux, cherchant la terre tempérée et fuyant la mer, s'efforcent de gagner le rivage; si l'aigle superbe et altier descendant sur ses ailes rapides, fond sur l'un des faibles voyageurs, et baigne dans son sang son bec recourbé, féroce et cruel; la bande timide, fendant les nuages, se répand en mille lieux, poussant de pitoyables cris, et, remplie de terreur, ne songe qu'à sauver sa vie. Ainsi, ces hommes vaincus, cherchent honteusement où ils pourront opérer leur retraite. Les uns se cachent dans des palmiers, les autres dans des bois fourrés et obscurs; d'autres, n'ayant qu'une seule pensée, celle d'échapper à la mort, se jettent dans des cavernes profondes; les bras victorieux poursuivent leur triomphe, ils s'emparent de mille troupeaux de bêtes à cornes, et

d'un nombre infini d'innocent bétail. Maîtres de ce riche butin, les vainqueurs se disposent à s'en retourner, mais auparavant, ils incendient les maisons. Le ciel s'obscurcit de nuages de fumée, la flamme monte et s'élève en effroyables tourbillons ; bientôt alimentée par le bois qu'elle rencontre, elle redouble de furie, et atteint jusqu'au ciel. Des corps à moitié brûlés pétillent au milieu de ce terrible incendie, qui répand une odeur funeste et atroce ; une bande d'oiseaux de proie, accourt, en poussant des cris. Chacun emporte de cette chair immonde, le lambeau que lui répartit le sort. O triste spectacle! des corps qui gisaient là en morceaux, les âmes étaient déjà dans le profond abîme. Abandonnant cette scène de ruine et de désolation, ils s'éloignent, tous ne s'en retournent pas, et soixante-dix restent là noyés dans un sang noir et glacé. Après cette expédition glorieuse, le noble Sà entre dans une vallée étroite, formée par deux rochers sourcilleux ; elle est triste, stérile et sombre. Après avoir marché quelque temps, il rencontre un vieillard chargé d'années, d'un aspect vénérable ; il attache et lie à sa ceinture sa barbe de neige ; son front vieilli est sillonné de rides, ses yeux sont caves,

sa figure sévère, sa couleur terreuse ; la chair a déjà quitté sa poitrine caduque, on le prendrait pour un spectre. Il chemine sur un rapide dromadaire ; arrivé près de la troupe, il s'arrête : ses yeux sont baignés de larmes, il arrache un soupir du fond de ses entrailles. Le capitaine voulant savoir la cause de la tristesse qu'il fait éclater, lui demande avec politesse, « d'où il vient, et où conduit ce chemin? » Le sage vieillard lui répond : « Vaillant jeune homme, si tu veux être instruit de hautes entreprises, d'expéditions miraculeuses, de grandes actions dont l'histoire est cachée en ce lieu, détourne-toi un peu de ton chemin, accélère ton pas, et suis-moi. » En disant ces mots, il lâche la bride sans s'arrêter davantage, et part en frappant de l'éperon son rapide animal. Le capitaine se tourne vers les siens, et leur dit : « Vous m'attendrez ici, jusqu'à ce que je revienne, ce qui aura lieu quand de tels secrets m'auront été révélés ; je ne tarderai pas plus de trois jours. » Le valeureux jeune homme part, il suit la trace de celui qu'il a presque perdu de vue en un moment ; mais hâtant le pas, il vit qu'il entrait dans une caverne obscure qui s'ouvrait au fond de la vallée, entre des rochers et des arbres

sauvages et touffus, couverts d'une vapeur épaisse et noirâtre; la caverne était au pied d'une haute montagne. Le vaillant Sà arrive, et voyant l'entrée de la sombre et profonde caverne encombrée de noirs sapins et d'autres bois sauvages et secs, il promène ses regards de tous côtés; il aperçoit une colonne sur laquelle étaient tracés des caractères gothiques, recouverts de verte mousse, et presque effacés par les injures d'un long âge. Déjà dans l'intérieur de la caverne, on entend distinctement un fracas qui fait dresser les cheveux sur la tête; un bruit terrible court à travers la sombre et épouvantable obscurité. Le courageux jeune homme s'approche, et levant les yeux, il voit que les lettres formaient cette phrase : « Que le pied des hommes ne foule pas le sol de ce lieu défendu et redoutable. »

La rigueur du châtiment et des tortures dont ces lettres menaçaient n'est pas capable d'épouvanter ce cœur courageux, que la nature a créé inaccessible à la peur. Mais avec une audace qui fait mépriser les entreprises les plus périlleuses, il passe outre à la colonne, et pénètre dans le lieu dont l'accès est interdit par ces caractères antiques. A peine le généreux Sà a-t-il franchi

la ligne prohibée, que tout-à-coup l'air s'agite et s'obscurcit; de tristes clameurs se font entendre. Les ondes orageuses de la mer profonde mugissent, en furie, et se brisent contre les rocs escarpés; le sombre flux recule, et le rocher reste inondé d'une blanche écume : cette voix confuse, ces profonds mugissements résonnent dans les cavernes sonores. Un vent impétueux s'élève, qui fait trembler les rochers sur leurs bases; et dans ces hauteurs sauvages, mille voix épouvantables grondent. Rien ne trouble ce cœur inébranlable; il résiste à toute crainte. Il affermit son pied, et court rapide; on dirait qu'il est embrâsé et dévoré par la fureur. Il arrive près de la grotte ténébreuse; il entend dans ses entrailles des plaintes douloureuses, des voix gémissantes, des cris discordants, de tristes lamentations, des mugissements, des pleurs. Sà, le courageux guerrier, ne s'en émeut pas; il veut pousser en avant; mais un robuste et vaillant chevalier s'y oppose et lui présente le combat. Il est revêtu d'armes tristes, noires, redoutables, et n'a point d'autre devise. Dans ses deux mains il agite une lourde massue. Il est muet; mais, brandissant avec furie sa massue, il frappe des coups dangereux et terribles.

Le capitaine se voyant forcé de résister à la rage de son ennemi, l'attaque avec un bouillant courage, et, embrâsé de colère, dégaîne sa courte épée. Bien qu'il ne se dissimule pas la témérité de cette entreprise, il s'avance néanmoins avec audace; le cavalier abaisse le coup en poussant un épouvantable rugissement; le noble jeune homme l'évite en se repliant sur lui-même. Puis, rapide comme l'éclair, il frappe cette ombre vide, cet horrible fantôme. Atteint par ce bras puissant, le farouche chevalier pousse un cri, et se dissout en fumée. Dans les cavités retentissent alors de nouveaux cris mille fois répétés. Sà, impassible, s'avance, marchant avec précaution à travers l'obscurité. Quelques pas plus loin, il trouve un chemin ténébreux, incertain, qui se coupe et se sépare en deux branches confuses, suivant chacune un cours différent: dans celle qui est située à sa droite, on entend mugir une rivière qui tombe du sommet de rochers escarpés. Des voix diverses, horribles, frappant l'air, disent : « Venez, venez; cette route que vous suivez est la plus sûre. » Dans l'autre sentier, d'autres voix crient : « Sà, ne vous trompez pas; ce chemin vous conduit où vous avez l'intention d'aller. Venez par ici,

car cette autre route est dangereuse. » Mais de ce côté l'on entend le bruit strident du fer rouge qui fait bouillonner l'eau; des coups précipités retentissent à chaque instant et annoncent que cette route n'est pas sans périls. Les voix de droite criaient : « Garde-toi, garde-toi de ce chemin, la mort y est certaine. » Celles de gauche clamaient également : « Gardez-vous de la rivière en furie, et des noirs rochers. » Le valeureux Sà ne sait à quel choix s'arrêter. Enfin il décide d'aller vers le lieu où il entend le cliquetis des épées et des lances; car son noble cœur ne craint pas de s'essayer contre toutes. Affermi dans cette résolution, il serre son épée et s'élance dans le chemin; mais à peine s'y est-il engagé que le bruit terrible et les clameurs profondes se turent. Il accélère son pas rapide et s'avance avec audace, car rien de ce qu'il voit ne l'épouvante; arrivé presque au milieu de la caverne, il rencontre deux terribles apparitions. A elles deux, elles n'ont qu'un corps et qu'une tête : toutes les deux sont décharnées et ont les entrailles consumées; leur peau est si fine qu'elle laisse voir les os. Elles marchent à reculons d'un pas lent; leurs mouvements sont lourds, et chacun d'eux produit un bruit sourd. Toutes les

deux, ouvrant la bouche, vomissent, l'une une flamme ardente, un feu brûlant; l'autre de la glace et de la neige en si grande abondance que sa triste gorge et sa froide bouche en sont obstruées. Si le valeureux Sa hâte le pas, toutes les deux reculent avec la même vitesse. Furieux et blessé de cette horrible vision, il lève son épée tranchante; et toutes les deux, fuyant avec rage, disparaissent en criant. Aussitôt resplendit une lumière qui change l'obscurité en un jour brillant; alors le vieillard tombant aux pieds du capitaine, lui parle ainsi : « Venez valeureux Sa, qu'à si juste titre je désirais plus que ma vie; vaillant Portugais dont j'attendais la venue, donnez la lumière aux ténèbres et aux ombres obscures; venez, illustre et intrépide jeune homme, venez égayer cette vie que je traîne dans les ennuis d'un lieu solitaire et horrible; venez dissiper mes angoisses. Des années et des années encore se sont écoulées; des temps et puis des temps encore ont passé; des âges se sont succédés, et en se renouvelant, ont changé la face du monde, et tout ce qui vous est apparu ici, est demeuré enseveli sous les voiles du plus profond mystère, en attendant les glorieux coups de ce bras courageux avec lequel en si

peu de temps vous avez tout vaincu. Entrez, vous verrez ici sculptées les actions étonnantes des rois de Portugal ; vous verrez de hautes et miraculeuses entreprises qui resteront à jamais redoutables dans le monde ; vous verrez des victoires prospères et fameuses, sur lesquelles ont déjà passé de longs jours ; vous verrez presque effacés de la mémoire, de valeureux héros; bien dignes cependant de l'immortalité. »

A ces mots il se lève, et se met en marche ; Sà le suit. Le sage vieillard entre, et après lui le vaillant capitaine, dans une pièce admirable. A leur arrivée, des voix suaves font entendre des chants d'une douceur infinie ; en même-temps, un souffle frais et caressant répand dans les airs joyeux mille fleurs diverses. Le capitaine s'étonne de ce qu'il voit, il s'imagine presque être le jouet d'un songe. Le grave vieillard lui montre sculptées, les histoires si famcuses des Portugais ; mais comme ce chant est déjà trop long, vous serez témoins dans le suivant, d'événements extraordinaires, admirables ; vous assisterez à de rudes batailles, à de grandes, célèbres et mémorables victoires.

CHANT TREIZIÈME.

Le sage raconte à Pantaléon de Sà les faits et gestes de tous les rois de Portugal, depuis dom Alphonse Henriquez jusqu'à dom Sébastien. Il lui fait aussi le récit de quelques affaires où leurs vassaux firent preuve de loyauté et de courage.

Le vieillard lui montre représentée par une main savante, avec un art infini et un rare génie, cette antique histoire du premier roi, Alphonse, fils du grand Henri. Il lui montre les mémorables victoires remportées par le valeureux et puissant prince, au grand préjudice et au grand dommage des vils sectateurs de la fausse doctrine du Coran. Les cinq rois qui succombèrent dans la vaste plaine d'Ourique,

lui apparaissent comme s'ils étaient vivants encore : ils conduisent une foule innombrable de nations diverses et courageuses, expérimentées dans les batailles.

Pendant l'obscurité de la nuit, le roi lève les yeux, et voit le ciel radieux s'entr'ouvrir : une lumière divine, rayonnante, lui révèle les plaies sacrées. Le bon roi, les genoux en terre, adore la vision sainte, et plein de confiance, sûr de la victoire, il livre avec impétuosité l'inégale bataille. Le beau spectacle que la terrible furie qui transporte les chrétiens, et que la terreur qui couvre le front pâle des Sarrazins, fuyant loin de la plaine ensanglantée, à jamais fameuse!

Le sage et prudent vieillard, dit au valeureux Sà : « Que de grandes choses se sont passées ! Les armes de votre puissant roi reçurent le sceau de la victoire : sur elles furent peintes les *quinas* (1), qui ont triomphé de tant de

(1) Que faut-il entendre par ce mot *quinas*? littéralement cela veut dire *coins*, *angles*. Camoëns qui, dans les *Lusiades*, chant III^e^, fait aussi le récit de la célèbre bataille d'Ourique, dit, strophe LIII^e^ : « Sur son blanc et glorieux bouclier, Alphonse peint, pour y consacrer le souvenir de son triomphe, cinq boucliers d'azur, en mémoire des cinq

peuples : les *quinas*, objet de terreur et d'épouvante pour les ennemis, quand, arborées dans les camps frémissants, elles flottent avec grâce et avec fierté dans les airs. Les *quinas* ont été adoptées dans cette fameuse journée, en souvenir de ce glorieux succès. Les rois de Portugal ont toujours conservé ces armes en mémoire de cet événement miraculeux; avec elles, ils ont accompli d'admirables hauts faits, et ont bravement conquis une renommée immortelle. Oui, elles sont célébrées dans l'univers entier, ces glorieuses et fortes armes !

« Lorsqu'apparaît dans les airs la vision sainte, le roi guerrier s'écrie à haute voix : « Aux infidèles, aux hérétiques, montrez-vous, Seigneur, non pas à moi, qui crois que vous êtes le Dieu véritable! »

rois qu'il a vaincus. » *Quinas* pourrait alors se traduire par *écussons*. D'un autre côté, Corte-Real nous semble faire allusion aux cinq plaies de Notre-Seigneur, qui apparurent à Alphonse avant le combat. Cette explication donnée, nous avons cru devoir conserver le mot portugais. Les armes de Portugal sont d'argent, à cinq quinas disposées en croix, chargées chacune de six besans, pour représenter les trente deniers avec lesquels N.-S. fut vendu. La bordure de gueule chargée de sept tours d'argent. Les armes de Portugal ont subi de notables changements.

« Ce noble, ce divin, ce superbe blason, fut d'abord celui du grand Alphonse, premier roi du Portugal, et de lui, il est passé aux rois qui ne sont plus, jusqu'à celui qui gouverne maintenant ce royaume. »

« Le vieillard lui montre le cardinal, qui de la cour de Rome, fut envoyé vers le vaillant roi : il est pâle, son sang est glacé, car il voit la mort prête à l'atteindre. Le roi furieux brandit d'un bras vigoureux sa forte lance; son superbe coursier frappe du pied la terre, et semble creuser la tombe du sacré légat. »

« Il lui fait voir aussi l'illustre et opulente cité de Lisbonne, assiégée par le monarque et par cette escadre, qui fendant les mers, agit de concert avec Alphonse. La ville est emportée d'assaut, sanglante est la mêlée; d'un côté le roi pénètre de vive force dans ses murs, de l'autre, les Bretons l'inondent de carnage. Les illustres Rollins, qui dans cette entreprise acquirent tant de gloire et d'honneur, reçoivent en partage et comme légitime récompense du libéral monarque, la moitié de la ville. »

Le sage se tournant vers le vaillant Sà, lui dit : « Ces hommes héroïques ne voulurent point accepter ce magnifique présent, qu'ils

avaient pourtant si glorieusement mérité ; tous, d'un commun accord, en firent la remise à l'heureux et vaillant prince, et celui qui surpassait tous les mortels en vertu, leur fit en retour, don de la ville d'Azambuja. »

Surpris et satisfait tout à la fois de ce qu'il voit, le noble capitaine admire ce monarque ; il demande si en réalité son épée fut aussi forte et aussi redoutable que le proclame l'immortelle renommée.

Le vieux prophète répond aussitôt en homme qui connaît toute la vérité sur ce héros : « Alphonse fut l'honneur de la nature ! Ce fut un chevalier vaillant, invincible ; entre tous, il brilla par la force de son épée, par la vigueur de son bras ; mais l'histoire, je le vois, a été avare de détails sur ce guerrier, qui, à lui seul, mérite tous les éloges. »

Toutes les autres expéditions de ce roi si fameux sont là représentées ; ses grands et prodigieux exploits recouvrent presque une muraille entière.

Le sage fait ensuite remarquer à Pantaléon de Sà, le roi dom Sanche, parvenu de bonne heure au trône par la mort de son père. Revêtu d'une armure riche et resplendissante, il mène

à fin de hautes et illustres entreprises. Venait ensuite, par ordre de légitime succession, le roi Alphonse II, véritable fléau des infidèles, auxquels il enleva maintes et maintes cités, sans parler d'innombrables victoires; victoires fameuses qui lui ont valu une gloire immortelle.

Le prudent et sage vieillard lui montre le roi dom Sanche, prince indolent, sans intelligence; il affecte des dehors religieux, et témoigne néanmoins d'inclinations cruelles, d'un naturel bas et pervers. Près de lui est le comte de Boulogne, proclamé roi de tout le Portugal, sous le nom d'Alphonse III. Déjà le triste dom Sanche est privé du pouvoir souverain. Là était représentée la forteresse de Cellorique, dans le plus imminent danger; assiégée, attaquée de toutes parts, elle est réduite aux dernaires extrémités, et prête à succomber au désespoir. On voyait planant dans les airs, le royal oiseau qui transporta le beau Ganymède aux pieds de Jupiter; il laissait tomber de ses serres aiguës et redoutables, dans la triste forteresse, une fraîche truite.

Le capitaine interroge le vieillard sur cette aventure étrange et miraculeuse; il le prie de

lui apprendre quelle fut l'issue de cet étroit blocus, de ce siége épouvantable. Le sage lui répond :

« En ce temps, l'on se mit, mais en vain, en quête d'Alphonse, frère de Sanche : on le désignait sous le titre de comte de Boulogne. Toujours en lui, l'on avait trouvé un héros parfait. Enfin, il arriva dans la Lusitanie, et fut par le concours unanime du peuple, proclamé roi légitime. Son inutile frère, à la suite de cet événement, partit, en grande peine, pour la Castille. Le comte prit possession du royaume; tous; presque sans exception, confirmèrent ce choix. Quelques-uns néanmoins, fidèles à leur première foi jurée, résistèrent avec un courage inébranlable. Ils conservèrent pour dom Sanche les châteaux dont la garde leur avait été confiée, et, à la tête de leurs vaillantes troupes, attendirent ce que déciderait le malheureux roi, ou ce que la fortune ordonnerait à son égard. Un de ces fidèles serviteurs était Pacheco, chevalier sans peur, et d'une illustre renommée. Il fut le premier qui résista à Alphonse, en s'exposant aux tortures d'une faim dévorante. Déjà, lui et ses compagnons ont passé par tous les degrés de la souffrance; le désespoir les accable, consu-

més, anéantis par l'horrible famine, ils sont sur le point de se rendre. Le brave et prudent guerrier, le héros magnanime leur promet un soulagement certain. Un aigle, dans son vol, touchait presqu'aux nues, suivant une miraculeuse voie, il tient dans ses serres crochues une pêche estimée et savoureuse; l'oiseau sauvage passe au-dessus du château, et ouvrant ses serres, lâche la grasse truite. Le poisson tombe dans la place, la garnison accourt; en voyant ce léger et soudain allégement à la faim cruelle qui les presse, tous célèbrent avec des cris d'allégresse ce don précieux arrivé si heureusement et si à propos. Le vaillant, mais sage et prudent capitaine, cherche dans cette circonstance un remède de nouvelle espèce à leurs maux. Il envoie la pêche miraculeuse au nouveau roi, au prince belliqueux et puissant, et lui fait dire : « que s'il espère le prendre par la famine, cette dure extrémité, il se trompe; car il pourra juger par lui-même que les vivres ne lui doivent pas manquer, à lui Pacheco, qui lui envoie un manger si frais. Ce prudent stratagème fit lever le siège, et le roi s'éloigna aussitôt. Voyez, quand la résistance n'est plus pos-

sible, ce que peut faire une ruse inventée par la prudence. »

Tandis que Pantaléon de Sà admire la loyauté du brave et noble Portugais, il est de nouveau témoin des effets de cette prudence extraordinaire dans le monde, qui appelle à son secours l'industrie, la ruse et l'artifice. Le vieillard lui montre cette antique et noble cité, fameuse de nos jours pour sa science (1), assiégée et attaquée par le même roi, le valeureux Alphonse de Boulogne. Il voit un noble héros, qui ouvrant le tombeau d'un roi, remet les clés de la ville au prince, dont le cadavre est déjà tombé en pourriture, dont toutes les formes, ensevelies dans le voile d'une sombre tristesse, présentent un horrible spectacle. Le vieillard dit au capitaine :

« — Monseigneur, désirez-vous connaître cette noble et antique histoire? Sachez d'abord qu'il est juste que de tels hommes, d'hommes si loyaux, reste un souvenir vivant, éternel. Oui, il faut qu'à cette heure vous soient racontées les actions de ces hommes, dignes de gloire, dignes de renommée, pour l'exemple

(1) Coïmbre.

de ceux dont les cœurs et les mâles courages courent au-devant des grandes, des hautes entreprises. Écoutez : « Un vaillant héros, un guerrier plein de loyauté, d'un sang illustre, d'une noblesse antique, gardait la forteresse de cette ville, où les sages et savantes sœurs (1) ont aujourd'hui fixé leur résidence. Sur son front siégeait la gravité, dans son cœur l'honneur et l'intrépidité : il s'appelait dom Martinho de Freitas, et il tenait pour dom Sanche. Le valeureux de Boulogne, pressant le siège, détermine d'entrer dans la ville, ou par force ou par ruse; mais la résistance de dom Martinho de Freitas, entraîne la ruine de l'armée du roi. Du haut des murailles, tantôt il blesse, tantôt il tue ceux qui combattent dans la plaine. Que de fois, en raison de ces désastres, le belliqueux roi sent son cœur bouillonner de colère? Cependant le terrible siège continue, et les assiégés sont réduits à la plus dure extrémité; tous, sur leurs figures amaigries, montrent déjà les cruels ravages de la faim. Freitas, dont la valeur, le courage et la vertu sont inébranlables, voyant ses compagnons quelque peu abattus, les réunit

(1) Les Muses.

tous, et leur tient ce langage : « Camarades et amis, je trouvais en vous dans le commencement, plus de fermeté, plus de constance. Par l'ardeur qu'il déployait dans la résistance, votre cœur surpassait la rigidité des plus durs diamants. A cette heure, se refroidit cette noble ardeur que vous faisiez éclater naguère. Quelle est donc la cause de votre tiédeur? Êtes-vous las de ne point avoir de femmes? Est-ce une femme que vous désirez? Je vous offre, je vous donnerai le chef-d'œuvre de la beauté. »

A ces mots, avec une contenance triste, mais ferme, il prend par la main sa fille, qui, en charmes et en attraits, n'avait point d'égale, et la leur amenant, il s'écrie : « Prenez-la, si par hasard vous suffit à tous une telle offrande; mais ne souffrez pas, seigneurs, que nous trahissions la foi que nous avons promise au roi dom Sanche. » La belle damoiselle était confuse; en apprenant le sort que lui prépare son père, la honte fait monter à son front un voile de roses suaves, pures, vermeilles. Elle est semblable à l'alouette, lorsque craintive, elle entend le cri perçant de l'oiseau de proie; frappée de stupeur, presqu'inanimée, elle tremble et n'ose pas faire un seul mouvement. A ce triste

et attendrissant spectacle, à cette offre extraordinaire d'un père qui ne recule devant aucun sacrifice, tous les assistants abaissent leurs regards vers la terre ; mais poussés par une noble et vertueuse résolution, tous jurent entre les mains de Freitas, de ne le point abandonner dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dussent-ils tous y rencontrer la mort. Sur ces entrefaites se répand la nouvelle que dom Sanche est mort en Castille. Freitas demande et obtient la permission d'aller par lui-même s'assurer de la vérité du fait. Un jour, un jour encore se passent ; il arrive à l'église et pénètre dans la chapelle où est enterré le corps du roi qui fut privé du trône de Portugal. L'opiniâtre Freitas ouvre le tombeau où gît le froid cadavre ; il voit la pâle figure de Sanche, ombre d'un monarque que déjà dévorait la terre ; lui remettant alors les clés, il lui dit : « Bien triste a été mon sort, seigneur, car je vous ai vu dépouillé de votre souveraineté et de votre royaume, et je vous vois de plus enseveli dans la terre étrangère ! Je vous rends ces clés que vous m'avez commises, alors que vous me confiâtes Coïmbre ; en recevant mon hommage et ma foi, seigneur, vous m'avez attaché à vous par des

liens indestructibles ; vous m'ordonnâtes de défendre votre forteresse, mais aujourd'hui, ô roi ! vous m'avez rendu ma liberté. » A ces mots, il restitue à la terre la froide dépouille, et regagne le théâtre de la guerre. De retour dans la ville assiégée, il en ouvre les portes au roi qui l'attaquait, lui faisant dire : que la raison qui la lui faisait si bien défendre n'existant plus, il pouvait faire son entrée en armes ou sans armes, que personne dans la ville ne lui résistait plus, qu'il était le seigneur et maître du pays ; qu'il entre donc, car la guerre est finie. L'illustre roi fait sans plus de retard son entrée dans cette cité si noble et si fameuse, et mande devant lui ce héros si brave, si loyal, si valeureux. Quelques conseillers du prince, poussés par une brutalité sauvage ou la cruauté de leurs instincts, veulent qu'il agisse contre lui avec rigueur, et lui fasse payer de sa vie les pertes, les ravages et les désastres qu'avait occasionés sa résistance. Quelle horreur ces hommes dangereux ne doivent-ils pas inspirer à tous ! qu'en aucun temps ne soient exaucés leurs vœux perfides ! Sous l'empire d'une influence diabolique, ils n'affectionnent que le mal. Si la vipère dispense un mortel venin, que peuvent dispen-

ser les méchants, sinon le mal? Pourquoi, jadis et à différentes époques, certains rois ont-ils commis de vilaines actions? sinon parce qu'ils ajoutèrent le plus souvent foi à des hommes au cœur pervers. Mille cruautés odieuses, mille tyrannies inutiles, exorbitantes, mille injustices atroces ont été l'œuvre de misérables brouillons. Les rois prudents, pleins de zèle pour la patrie, aimant leurs sujets, doivent repousser loin d'eux ceux qui en leur présence, affectent un artificieux rigorisme : qu'ils n'accueillent point ces gens qui toujours ont hâte d'exécuter une déplorable cruauté, car ceux-là rendent les rois odieux à leurs sujets qu'ils remplissent de crainte et de haine. Ah! les nobles princes qui accomplissent de vastes entreprises, des actions éclatantes héroïques, n'en furent pas redevables à la haine; non, pleins de bienveillance, ils surent conquérir l'amour de leurs sujets. Les glorieuses entreprises de ces derniers, sont ici gravées pour servir d'exemple aux bons, aux hommes vertueux. Lisez les antiques et les plus graves histoires, et voyez le souvenir qu'y ont laissé les rois passés. Vous verrez, Seigneur, que ce courageux et magnanime roi, eut plus de respect pour cette grande loyau-

té, pour cette loyauté sublime qu'il admira dans ce noble cœur, qu'il n'eut d'oreille pour écouter les conseils barbares de ses féroces courtisans. Son âme vraiment royale, s'indigne de l'énormité qu'on lui propose, et n'écoutant que la voix de la plus parfaite justice, il confie de nouveau Coïmbre à l'éminent Freitas? Reconnaissant d'un tel honneur et d'une faveur si insigne, celui-ci baise la main du roi, il lui rend grâce, mais n'acceptant pas cette dignité, il donne de ce qu'il était, la plus éclatante, la plus irréfragable preuve. Il répond au généreux prince : « Dès ce moment, j'ordonne à mes fils d'accepter toute charge que vous leur offrirez, mais lorsqu'une fois leur foi sera engagée, qu'elle ne le soit plus à l'avenir... »

Pantaléon prit grand plaisir à cette antique et merveilleuse histoire; à la constance, à la magnanimité il donna tous les éloges que ces deux vertus méritent.

Le sage lui montre ensuite le roi Diniz engagé en de dangereuses dissensions avec le prince son fils; et cette sainte Isabelle qui s'efforce de rétablir et affermir la paix entre eux, grâce à un équitable traité. Là aussi était retracée d'une manière saisissante (lorsque déjà Alphonse avait

pris en main les rênes de l'empire) l'histoire de cette reine de Castille qui se vit à deux doigts de sa perte. On voit les horribles apprêts de la magicienne maure, obéissant à la voix perfide de l'infâme concubine qui retient le roi dans les liens d'un honteux amour. Voilà dans tous ses détails l'habile stratagème qui fut employé dans cette circonstance. La reine devait mourir, il n'en est rien : l'enfant est né. La joie nouvelle propagée par la joyeuse renommée, vole de bouche en bouche. Aux angoisses de la plus terrible crainte succèdent les plus vifs transports d'allégresse. Le peuple, abusé par l'artificieuse nouvelle, se livre à des réjouissances d'autant plus grandes qu'il avait vu de plus près les lugubres apprêts de la pompe funéraire. On solennise par des danses et des plaisirs de toute sorte cette fausse naissance; le bruit en arrive jusqu'à la perfide magicienne; elle se trouble et pâlit. Elle laisse tomber ses bras cruels et nuisibles en voyant l'inutilité de ses perfides enchantements; elle les interrompt, et laissant ainsi s'achever l'accouchement qu'elle voulait empêcher, rend véritable, de fausse qu'elle était, la nouvelle.

Le sage fait remarquer ensuite, représenté

d'après nature, le mariage de la princesse, qui fut injustement répudiée, avec l'infant dom Pedro (qui reçut le nom de cruel). Là sont retracées, avec un art puissant, les discordes et les guerres qui s'élevèrent entre les deux royaumes à cause des empêchements mis à l'arrivée de Constance, l'épouse bien-aimée du rigoureux prince. Ce prince, qui porta la justice jusqu'à ses dernières limites, et n'y faillit jamais, apparaît, le front voilé de tristesse : il pense toujours au cruel trépas de l'innocente dame. On voit aussi les misérables qui, par un pacte inique, odieux, se firent ses assassins. Tous les deux, en présence du rigide et impitoyable monarque, sont livrés aux tortures. Au-dessous de ce tableau est le puissant roi Fernando, guerroyant avec Henri de Castille : les frontières n'offrent partout que ravages, ruines et cadavres. Là c'est un château où l'on remarque un héros chargé d'ans, mis en lambeaux.

Le vaillant Pantaléon interroge sur cette histoire le vieillard qui lui répond :

« Durant les guerres que soutint jadis, au grand préjudice et dommage de tous, le Lusitanien Fernando contre la Castille, gouvernée alors par le roi Henri, chaque parti éprouvait

des pertes égales; des deux côtés les maux étaient les mêmes; mais bien que le Portugais souffrît beaucoup de la lutte, ses pertes néanmoins étaient moindres. Alors résidait dans le château de Faria, un loyal Portugais, digne de grande renommée : Nuno Gonzalès, ainsi qu'il appert clairement de l'histoire. Cet illustre guerrier voyant que, quoique vivement disputée, la victoire se déclare pour Sarmiento, laisse le château en de bonnes mains, et part armé de pied en cap, entouré de ses chevaliers. Étincelant de fureur, il se précipite sur ceux qui déjà se proclament vainqueurs; mais ils résistent au choc et mettent en pièces la faible troupe. Le vaillant capitaine, sentant son cheval manquer sous lui, veut en vain retarder sa chute; il tombe de tout son poids et est immédiatement fait prisonnier par les Castillans. Il passe le reste de cette triste journée, agité, tourmenté par mille pensers divers. Un chagrin cuisant, une atroce douleur qui lui ronge le cœur, l'ont plongé dans une affligeante agonie : il s'imagine que son fils rendra le château, si d'aventure on le traîne devant lui, et si là, sous ses yeux, on le menace de la mort ou de tortures. Cette poignante pensée le bouleverse; il ne peut se tranquilliser; la

nuit tout entière fut pour lui une nuit de cruelle insomnie. A peine le soleil éclaire le monde, il va trouver l'Espagnol Sarmiento, et usant de ruse et de dissimulation, lui dit qu'il le prie de l'envoyer vers son fils pour lui enjoindre de rendre le château. Sarmiento, enchanté, le fait aussitôt conduire; le vaillant capitaine prisonnier part avec une escorte considérable et bien armée; il marche d'un pas rapide, il arrive sous les murs du château, et appelant son fils, il lui dit à voix haute pour que l'Espagnol ne perde rien de ses paroles : « Vous savez, mon fils, quel serment j'ai prêté au roi notre maître. En lui rendant hommage, j'ai juré, avec la ferme résolution de ne point trahir ma foi, de garder envers et contre tous ce château qui lui appartient. Je ne soupçonnais pas le malheur qui m'est arrivé; je ne soupçonnais pas que j'aurais la honte de tomber entre les mains de nos ennemis vainqueurs; vainqueurs parce qu'ils disposent de soldats plus nombreux, de forces plus considérables! Je vous donne, ô mon fils, ma bénédiction paternelle; et en vous la donnant, je vous ordonne de défendre ce château du roi, sans accepter jamais aucune capitulation, lors même que vous me verriez ici mis en lambeaux

par la troupe barbare des ennemis. Soyez ferme, soyez inébranlable, demeurez tranquille, car il vaut mieux mourir qu'être parjure. Vous remettrez ce château au roi de Portugal seulement, ou à celui qui viendra envoyé par lui. Que ni votre tendresse pour moi, ni les tourments que vous me verrez infliger ici ne vous émeuvent; je souffrirai facilement la douleur et la mort, car il m'en reviendra une gloire immortelle. Gardez la foi que j'ai promise, car plus que ma propre vie je la prise et l'estime. »

A ces mots, d'éternelle mémoire, il est frappé par les Castillans; remportant une noble et impérissable victoire, le prisonnier tombe mort, mais invaincu. Son corps gît à terre, mais il a conquis une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais, et le nom héroïque de ce guerrier sublime ne périra pas. »

Ces antiques prouesses remplissent de joie le cœur loyal du jeune homme; il s'enorgueillit d'avoir le Portugal pour patrie. Le sage lui fait voir la populeuse cité (1), jadis fondée par le Grec célèbre par son éloquence (2); elle commençait à s'entourer d'épaisses murailles. Déjà

(1) Lisbonne. — (2) Ulysse.

le soc de la charrue sillonne la plaine inculte et sauvage; la terre, naguère libre encore, ouvre son sein et obéit aux volontés de l'homme. Plus bas était ce fameux et invincible héros qui, par son courage et sa prudence, amena la séparation du royaume lusitanien et de la Castille. C'était le grand Nuno Alvarez. Une main savante a représenté le vaillant Portugais, revêtu de son armure et combattant. Bouillonnant de fureur, il fait voler son superbe coursier au milieu d'une foule compacte de Castillans, et d'un bras vigoureux et puissant, lui seul les fait tous reculer. Le sage vieillard fait observer avec quel art, quel talent subtil on a peint ce valeureux comte, luttant au milieu des ennemis. Il est tombé, parce que son cheval, percé de cent coups de lances, a entraîné dans sa chute le brave capitaine que cet accident expose à une mort certaine, évidente. Il lui montre un saint personnage, un héros qui dans ce pressant danger le secourt avec courage; et un peu plus loin, ses ennemis qui, vaincus par une force irrésistible, prennent la fuite.

Il lui fait remarquer le roi dom Joan, qui se fit un nom que la postérité cite avec éloge. Il est couvert d'armes resplendissantes, et accom-

plit des prodiges de valeur. Là est représentée la mort méritée du comte adultère, et le destin de cet évêque espagnol, qui, du haut de la tour de la cathédrale, fut lancé à travers les airs (1). Il lui montre sur le rivage un grand rassemblement de galères castillannes, qui attaquent avec impétuosité et à l'improviste les galères portugaises. La bataille est furieuse, implacable. Alors apparaît, inondé de sang, étincelant de rage, brandissant sa forte épée, un courageux guerrier. Sur la galère où est ce vaillant et illustre Portugais, point de coups, point de bras ennemis qui résistent à ses coups, aux efforts de son robuste bras. Le généreux Sà désire savoir le nom de l'invincible héros. Le front riant, d'un air radieux, le vieillard lui répond : « Il s'appelait Joan Rodrigues de Sà (vous descendez de ce guerrier fameux); dans cette illustre et belliqueuse poitrine, bat un cœur doué d'un courage à toute épreuve; son audace s'accroît avec le danger; plus la circonstance est critique, plus l'épouvante est grande, plus aussi il déploie de fureur. Enfant chéri de la nature, elle l'a fait brave dans les armes, habile à les

(1) Voir les strophes IV et V, chant IV des *Lusiades*.

manier. Durant les guerres que le roi (2), dont la mémoire est restée chère, soutint jadis contre la Castille, les galères castillannes arrivent triomphantes pour frapper de ruine le royaume. Elles ont l'avantage, c'est un fait notoire; le danger que courent les Portugais est évident et palpable; elles sont nombreuses, bien armées, riches en munitions; la flotte portugaise a tout négligé. Les ennemis attaquent avec rage, avec une fureur mortelle, les vaisseaux qui sont moins garnis de défenseurs; l'occasion est favorable, ils veulent en profiter pour forcer le passage. Bien que peu nombreux, les Portugais résistent avec intrépidité; ils font bien voir qu'ils sont les fils d'une nation fière et belliqueuse. Mais le nombre, mais la supériorité des moyens d'attaque triomphent déjà des Portugais clair-semés et privés d'armes. Déjà retentissent le fracas, la voix aiguë et pénétrante de l'airain concave. Déjà s'élance à la charge une innombrable troupe; qui sent battre dans sa poitrine un cœur généreux et brave, méprisant la mort, se place au premier rang; qui préfère la vie à l'honneur, reste pâle et tremblant à l'arrière-garde. Une vaste clameur va déchirer

(1) Don Juan.

les hautes nues, et forme dans les airs un concert étrange de mille sons divers : on entend la sauvage rumeur de la mer, épouvantable bruit! on entend sur les remparts les cris et les sanglots des femmes. Vers les sombres bords du Styx, combien descendent d'âmes, dont les corps sont ensevelis dans les ondes, qui, couvertes d'un sang écumeux, offrent le plus pitoyable spectacle! Le cœur bouillant d'ardeur, le valeureux Sà se fraie un passage à travers les épées et les lances, et arrive près du rivage, encombré des flots d'une vile populace. Poussant l'un, écartant l'autre, le noble héros s'avance, le front respirant le courroux et la fureur. Il s'élance avec audace sur une galère vaincue. Le voilà sur le pont; il lève son bras redoutable; chaque fois qu'il l'abaisse, malheur à qui est frappé! Il tue les uns, blesse les autres; ceux-ci demeurent terrifiés, ceux-là sont précipités dans les ondes. Telle est la stupeur causée par l'impétuosité de son attaque, que partout où il veut passer, ses adversaires épouvantés font place! Et lui marche sur des cadavres gisants! Lorsqu'un loup dévorant et pressé par la faim se jette sur un troupeau à l'épaisse toison, partout où sa férocité et son ardeur l'emportent, il sème

en peu de temps le carnage : ainsi va détruisant le valeureux chevalier, inondé de sang, couvert de sa cuirasse, la lance et l'épée au poing. Tous s'enfuient à son approche, chacun cherche à éviter ce bras terrible, ce glaive terrible. L'illustre Sà n'est pas satisfait; il s'élance avec une impétueuse rapidité sur la galère ennemie, et lui fait sentir le poids de ses coups, l'énergie de sa vaillance. Tel on voit dans l'arène le taureau mugir de fureur et de rage, l'aspect terrible et menaçant, la tête levée, tout baigné des flots d'un sang noir; tel apparaît le valeureux Sà : de son corps jaillit, par treize blessures, un fleuve empourpré; il fait éprouver aux ennemis épouvantés un mal incalculable, il fait des ravages sanglants. Ce jour fut pour les Castillans consternés un jour néfaste; nombre d'entre eux furent exterminés ou blessés par le fer; nombre d'entre eux aussi furent ensevelis dans les ondes.

« Là se voyait encore la ville dont fut gouverneur et chef l'abominable comte (1), la ville par où le peuple sarrazin pénétra dans l'Espagne qu'il conquit, dévasta tout entière. Elle est emportée d'assaut par ce noble prince, qui sème le

(1) Le comte Julien.

carnage et la mort parmi les ennemis; à la porte principale, sur le rempart, est le terrible Fronteiro-Mor de l'Algarve (1). Ce robuste guerrier étreint dans ses bras puissants et vigoureux un Maure, et le précipitant du haut des remparts, à travers l'espace, fait retentir le sol sous le poids de sa chute.

« Le vaillant jeune homme interroge le vieillard sur l'histoire que représente ce tableau. Le sage, chargé d'années, lui répond : « Écoute, et tu verras qu'il l'emporte sur le fort Alcide. Jadis vivait en Portugal ce guerrier, qui portait le nom de Vasqueanes da Costa; robuste de corps et brave, il avait un cœur altier, un bouillant courage; descendant d'une race antique, il avait le titre de Fronteiro-Mor de l'Algarve : il était aussi, sans aucun doute, Alcaïde-Mor de Silves et de Tavira. La nature bienveillante le doua de forces si prodigieuses, que jamais, avant ni après lui, personne dans toute l'universalité des hommes ne l'égala. Toute résistance, quelle qu'elle fût, ses mains puissantes suffisaient pour la briser; il marchait accompagné d'écuyers, braves à la guerre, habiles dans les

(1) Fronteiro signifie littéralement gardien des frontières.

armes. Le roi Dom Joan 1^er^, de glorieuse mémoire, l'avait exilé dans Tavira; la cause de cette disgrâce était la disparition de la femme qu'un ordre royal l'avait forcé de prendre pour épouse : depuis lors, malgré les plus actives recherches, on ne l'avait plus revue. Voyez de quoi est capable l'orgueil blessé : qui ne peut se venger du roi, reportera, sans raisons, sa vengeance sur l'infortunée ! Les uns prétendent que guidé par son ressentiment, et pour plonger dans la douleur un beau-père odieux, il la déroba à tous les yeux; les autres, qu'il la condamna à une dure et secrète prison; d'autres enfin, qu'il la précipita immédiatement dans la tombe. Je suis de cet avis, et je le dis; mais, cachée, prisonnière ou ensevelie, toujours est-il que jusqu'à présent l'on n'en a pas retrouvé la moindre trace. Le roi, offensé de ce forfait, furieux de la triste fin de l'innocente femme, dont le destin, bien qu'enveloppé de quelques ombres, laissait néanmoins apercevoir toute la vérité; le roi, dis-je, lors de cet acte odieux, croyant à sa culpabilité, lui ordonna de se retirer à Tavira, et pour son châtiment, de n'en point sortir.

« Sur ces entrefaites, abordèrent sur les rivages

lusitaniens, deux étrangers forts et robustes. Ils se présentèrent devant le roi Dom Joan, disant qu'ils étaient Français et en quête d'aventures; et sans plus tarder, tous les deux proposèrent un défi à tous les nobles et illustres chevaliers. Mais nul ne répondit au cartel, ce dont le roi ressentit un vif déplaisir. L'un de ceux qui étaient là présents, et qui avait le surnom de Magriço, guerrier valeureux et redouté, s'approcha du roi de glorieuse mémoire, et, transporté de fureur, le cœur débordant de rage, il dit : « Les orgueilleux! c'est la renommée si fameuse des Portugais qui de loin les amène ici! Oh! ce serait une grande infamie, s'ils s'en retournaient sans avoir reçu la réponse qu'ils méritent; car s'ils allaient publier cela par le monde, c'en serait fait de l'éclat de votre couronne. Il me semble juste, seigneur, qu'ils emportent avec eux le prix de leur audacieux cartel, et qu'ils ne s'en aillent pas se pavaner en France, disant que nous avons eu peur de leurs lances. Faites appeler, seigneur, mandez à la hâte ce Fronteiro-Mor qui est exilé dans Tavira; son habileté dans les armes, et sa valeur sont à l'épreuve. Connaissant la nature de ce cartel, et l'honneur qui doit en rejaillir, il ne balancera

pas à l'accepter, il viendra : je lui servirai de second, et avec lui je suis certain de la victoire. »

« Le prudent monarque agréa le conseil ; il fait savoir à Da Costa dans quelle situation se trouve actuellement son royaume, par suite du défi des vaillants héros étrangers. « Qu'il ne tarde pas, qu'il accoure sur l'heure ; car le roi compte trouver en lui un soutien. » Aussitôt le brave guerrier se met en route, arrive en Portugal et se rend au palais. Les auteurs du défi se présentent devant le roi et proposent de nouveau le cartel ; mais ils connaissaient d'avance la force et la valeur de l'insigne héros ; ils ne se peuvent défendre d'une certaine frayeur, tous les deux se repentent en secret ; ils hésitent un moment. Alors celui de qui Magriço avait dit : « J'ai foi en lui », s'avance vers eux et accepte le défi. A peine le défi a-t-il été ainsi relevé, que parmi tous les assistants se fait une vaste rumeur ; un murmure indistinct et confus résonne sous les voûtes sonores ; mais soudain le puissant roi élevant la voix, calme la foule agitée ; il se tourne vers le Fronteiro-Mor et lui adresse ces paroles, qui furent entendues de tous : « La cour (*corte*) qui possède un tel héros, un héros qui l'enrichit ainsi de gloire et de re-

nommée doit à jamais s'appeler COUR ROYALE (*corte reale*); elle mérite ce nom à bien juste titre. Puisque vous ennoblissez, on le peut affirmer, mon royaume et ma cour, gardez, en mémoire d'une telle vaillance, le nom de Corte-Real (*cour royale*). »

« Quand ce belliqueux roi prit Cepta, ce fut cet illustre guerrier, qui, grâce à la force seule de son bras, entra le premier dans la haute enceinte, bien qu'il eût sauté le dernier des vaisseaux à terre. A sa rencontre se présente un Maure du plus grand courage, réputé entre mille pour le meilleur guerrier : ce Maure levant son large cimeterre l'attaque avec une impétueuse fureur. Mais Corte-Real reste sans peur; car il a déjà passé par de plus grands dangers : il s'approche au moment qu'est suspendu le coup qui aurait suffi pour mettre en pièces un rocher. Le Maure s'imagine qu'il va le pourfendre jusqu'à la gorge, le malheureux se trompe, car de l'illustre et robuste Portugais il reçoit soudain une triste mort. Enlacé dans ses bras vigoureux, il est étreint avec une telle force qu'il ne respire plus. Le héros l'a soulevé de terre, et malgré son poids il le tourne la tête en bas, les pieds en haut; le corps est lancé

dans le vide des airs, et son âme indignée, dévorée par la rage, s'en va brûler dans le noir et profond abîme, regrettant les délices de ce monde. »

Cette antique histoire, l'origine singulière de l'illustre nom de Corte-Real, intéressèrent vivement le valeureux Sà; il revit encore la grande et forte figure du vaillant et immortel héros.

Au-dessous de ce tableau le vieillard lui montre la guerre civile, sévissant entre le roi et son illustre beau-père, qui en succombant dans cette lutte entraîna, dans le même jour, la mort du conjuré d'Abranches (1).

Plus bas, il lui fait remarquer ce prince belliqueux, invaincu et sublime, qui constate son triomphe en demeurant trois jours dans la plaine de Tours.

Le sage fait preuve d'un rare génie dans la peinture vive et saisissante qu'il fait des fêtes mémorables célébrées lors du royal mariage de cet Alphonse, qui fut un prince si charmant,

(1) Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de répéter la note relative à ce personnage, que M. Ferdinand Denis a placée à la fin de notre traduction des *Lusiades*. La voici :

« Ce fut Alvaro Vas de Almada qui porta le titre de comte d'Abranches. Faute de connaître certains détails de l'his-

mais si infortuné! Voici le rapide coursier qui vole; il donne essor à toute sa furieuse ardeur, et par un désastre horrible, plonge dans le deuil le royaume livré à l'allégresse. Quel épouvantable spectacle! l'animal roule à terre et expire; et le prince, victime de la fortune ennemie, voit trancher avant le temps le fil de ses jours! Le beau et royal jeune homme est recueilli dans une chétive cabane, et déposé sur un grabat; sa mère pleure, sa triste épouse est plongée dans le plus profond abattement; elles ne se connaissent plus. Toutes les deux, précipitant le pas, mourantes de douleur, succombant presque à leur tendresse, se hâtent pour voir encore ces yeux qui déjà, nageant dans les froides om-

toire de Portugal, quelques personnes ont vu dans ce titre de comte d'Abranches une désignation inexplicable; la chose est simple. Le chevalier dont il est question fut créé comte d'Avranches par Charles VII. C'est une des nobles figures du quinzième siècle. Alvaro Vas de Almada périt volontairement avec l'infant don Pédro, oncle d'Alphonse V, treizième roi de Portugal, à la journée d'Alfarrobeira, qui eut lieu le 20 mai 1449. Il avait promis au duc de Coïmbre de mourir avec lui. Rien n'est touchant dans la chronique comme le passage où le vieil historien le peint rentrant dans sa tente, pour y prendre quelque nourriture; il s'élance ensuite au plus fort de la mêlée, et il remplit son serment. »

bres de la mort, se ferment pour toujours à la lumière.

Plus bas est représenté le grand Emmanuel, ce puissant monarque; son air majestueux révèle un grand cœur, un noble zèle. A ses pieds est le grand Océan, soulevant, au milieu des tempêtes, les ondes furieuses et mugissantes. Mille dauphins fendent les vagues et font monter à leur surface une légère écume blanche et savoureuse comme le sel. Les navires altiers, les voiles arrondies, sillonnent la mer tourmenteuse, passant par des climats divers, découvrant de lointains pays, de riches et fortunées régions! Durant cette longue pérégrination apparaissent le courage inébranlable, la prudence, la sagesse, les sanglants et dangereux combats du grand comte amiral (1).

Sur un autre plan est la figure du troisième Dom Juan, prince doux, affable, clément, zélé catholique; sur son front se révèlent tous ses pieux instincts. Là sont représentés d'une manière frappante les sièges épouvantables, les combats sanglants et dangereux, les incendies mortels, horribles, affreux, auxquels ses capi-

(1) Vasco de Gama, premier comte de Vidigueira.

taines, toujours vainqueurs, résistent avec un invincible courage, remportant sur les peuples ennemis de l'Orient de grands trophées, de riches dépouilles, de mémorables victoires. Voici la figure terrible et féroce de la furieuse Mort, qui frappe, avant le temps, de son arc cruel et mortel, un prince regardé comme divin. Ses beaux yeux naguère étincelants sont couverts d'une ombre épaisse; son visage naguère resplendissant est devenu livide; ses hautes pensées sont éteintes. On voit une foule innombrable qui se presse et donne tous les signes d'une douleur profonde, véritable; elle pleure son absence, absence éternelle, à jamais regrettable.

Ici, la mer azurée se couvre de forts et puissants vaisseaux lusitaniens; devant les blanches voiles gonflées par une fraîche brise, s'ouvrent les ondes; tous les navires ont leurs bannières déployées, tous sont pavoisés de couleurs variées et brillantes, tous sont abondamment pourvus des pièces redoutables de la puissante et impétueuse artillerie; tous sont chargés de vaillants soldats: superbe et intrépide armée. La capitane de la belliqueuse escadre est une rapide et noble galère royale; elle porte de

jeunes héros aux cœurs bouillants d'audace : un essaim de charmantes néréides la dirige et la conduit par les voies les plus sûres. Le robuste Neptune, brandissant son redoutable trident, guide cette immense flotte ; ses fiers coursiers agitent la mer en furie et la couvrent d'une blanche écume.

Le noble Sà désire connaître l'issue triste ou heureuse d'une si belliqueuse entreprise, et demande à quoi aboutissent de si formidables apprêts, qui, de prime-abord, paraissent à juste titre ne pouvoir échouer. Le vieillard baisse les yeux, et semble en proie à une vive affliction, une douleur poignante ; il soupire, et après quelques moments d'hésitation, il commence en ces termes :

CHANT QUATORZIÈME.

Le sage continue l'histoire des rois de Portugal; il raconte l'expédition du roi Dom Sébastien en Afrique, ses désastres, sa mort. Il passe en revue la noblesse qui l'accompagne dans cette entreprise, et déplore son destin.

La machine céleste, haute et puissante, l'influence redoutable des étoiles, nous révèlent souvent, comme s'il était présent, le temps enveloppé dans l'ombre, et encore éloigné de nous. Par la réunion de certaines circonstances, elles font cesser pour nous le doute du malheur et du bonheur, quoique au-dessus de tout soit le pouvoir de l'éternelle et incompréhensible Providence.

Que notre planète influe, c'est un fait recon-

nu; mais cette constellation ne peut nous contraindre; à nous tous est accordé un libre arbitre, qui permet à chacun de choisir le mal ou le bien; il n'est pas de destinée cruelle, il n'est point de triste destin; il n'est pas de fortune heureuse, ou de sort favorable; c'est une grande erreur de dire durant une catastrophe : Je suis soumis à une malheureuse étoile. Si nous manifestons des penchants divers, ils ne sont pas immuables en nous, il n'y a pas de fatalité en eux : parmi nous, les uns se ravalent et ne se laissent guider que par un vil intérêt; les autres poursuivent un but élevé; ceux-ci préfèrent les brigandages aux actions vertueuses, honorables; ceux-là suivent le fier et terrible Mars; quelques-uns enfin ont un cœur où règnent la bienveillance et la sincérité. Ainsi, lorsque nous annonçons et prédisons les événements qui doivent infailliblement arriver, à l'aide des secrets cachés que nous enseigne la science de l'astrologie, nous nous en référons à Dieu et à sa toute-puissante providence sur le résultat certain de nos prédictions. Quoi qu'il en soit, je vais vous dire la fin cruelle et malheureuse de la funeste expédition.

« Il y aura dans le Portugal un roi valeureux,

d'un courage inébranlable, d'un cœur ardent, indomptable, guerrier, belliqueux, très libéral, magnanime et clément, désireux d'entreprendre de grandes choses. Il rassemblera une puissante armée, et cette grande et forte armée ira visiter le sommet élevé de l'Atlas. Il foulera les voies du grand Océan, accompagné de cette flotte nombreuse, et il ira droit en ces lieux où l'attend avec un faux traité le cruel peuple mauritanien. Tandis que le roi pensera porter le ravage, toute son armée sera détruite, accablée par la multitude de guerriers barbares qui couvriront les champs, les vallées et les montagnes. Avant que se soit levé, triste et odieux pour le Portugal, ce jour funeste, ténébreux, un sinistre prodige annoncera cette irrémédiable catastrophe et la perte d'une noblesse si nombreuse, de tant d'illustres et valeureux guerriers. Une épouvantable comète ira dans sa course, prophétisant de grandes calamités. Ce signe céleste, infaillible précurseur de grands maux, fera peu d'impression sur le jeune et bouillant prince; il ne verra pas qu'il est perdu s'il va imprudemment chercher le Maure artificieux; il ne daignera pas observer Jupiter éclipsé, et Saturne élevé; il ne verra pas arriver

et s'approcher le coup si cruel de l'impitoyable Parque, qui plongera dans les ténèbres l'éclat de la Lusitanie : tous les avertissements, il n'en tiendra compte ; rien ne le portera à empêcher ce qui dans le ciel sublime est arrêté. A son fatal départ, l'on pourra contempler plus d'un front accablé de douleur, pressentant la fin réservée à tant de guerriers, devinant que pour eux le terme redouté est arrivé. Ils emporteront de splendides costumes, mais sous ces riches armures battra plus d'un cœur triste et épouvanté.

« Le jeune et vaillant prince, excité par les conseils d'une évidente adulation, entreprendra cette expédition si incertaine ; il s'y lancera avec un cœur plein de courage, mais vide d'expérience ; ambitieux d'une vaste et héroïque renommée ; suivi de braves guerriers, il atteindra bientôt la rive désirée, car les ondes sembleront obéir à la rame, et les vents à la voile.

« Comment poursuivrai-je cette histoire lamentable, sans larmes, sans douleur, sans désespoir ! Toujours demeurera vivant dans la mémoire des hommes le souvenir de la perte d'une si nombreuse et si belle noblesse ! Ainsi par un coup désastreux seront changées en pro-

fonde humiliation la gloire et la splendeur du Portugal, non pas qu'il manque de cœurs belliqueux, mais par la faute de quelques ambitieux; on s'enrichit en conseillant mal, si le roi veut être mal conseillé; les mauvaises intentions de ceux-ci prévalent, et qui fait entendre la vérité est écarté. Ils font croire qu'ils ne forment des vœux que pour le bien général, et l'on respecte le leur. C'est un bien vieil usage chez les rois de toujours accueillir ceux qui savent mentir, et de repousser la vérité. Ne voyez-vous pas, seigneur, ils prennent terre? ne voyez-vous pas l'empressement et l'agitation de l'armée? Voyez ouvrir des tranchées où l'on place une si formidable artillerie et de tels soldats! Ah! fatale, ah! triste et cruelle guerre! tombeau de tous ces héros, où fut ensevelie la fleur de la Lusitanie, si fameuse parmi toutes les nations! Ainsi l'a décidé dans le ciel le décret souverain et caché de la profonde sagesse. Les ignorants lui donnent le nom d'étoile, destinée, ou fatalité misérable des influences; mais c'est Dieu seul qui, à son gré, nous élève ou nous précipite dans un abîme épouvantable; car en lui sont l'intelligence et la puissance.

« Les voilà qui s'avancent dans le plus grand

désordre, à travers ces vastes plaines ! Voyez combien peu d'efforts il faudrait pour les vaincre ! Où vont-ils ainsi emportés ? ils l'ignorent. Déjà les uns sont presque entièrement abattus par la terrible souffrance : un soleil dévorant les accable. D'autres, dans leur course furieuse, crevant leurs coursiers, échappent ainsi à la fatigue. Voyez où entraîne le peu d'expérience ! voyez où conduit un cœur bouillant et sans frein ! voyez dans quelle folie se précipite l'ignorante jeunesse, privée de conseils prudents et utiles ! Si dans ce jour se fût manifesté quelque résistance parmi la foule tremblante des sujets de ce prince, ses intentions belliqueuses auraient cédé, et tant de malheurs ne seraient pas ensuite arrivés. Ah ! qu'avec raison l'on peut dire qu'en ce jour ce fut témérité ; non pas cœur altier, non pas vaillance, mais bien fougue de jeunesse aveugle et déchaînée. Ce désordre sera une cause certaine de ruine et de calamité générales, et puis après viendront les coups du sort cruel, qui frappera tant de victimes d'une mort douloureuse. Après le pronostic, Seigneur, observez la réalité ; contemplez d'un côté la multitude immense de ceux qui gardent les paroles et les préceptes du Coran ; contem-

plez de cet autre la brillante armée lusitanienne, si forte en courage, mais si inférieure en nombre, qu'une telle inégalité inspire de l'épouvante. Dix-huit mille guerriers! voilà tous les fidèles qui marchent sous la bannière du Christ! Les enfants d'Ismaël sont plus de quatre-vingt mille; ils couvrent presque le monde; voyez leurs bras robustes, brandissant leurs lances énormes; voyez les burnous de mille couleurs, et ces coursiers rapides : ils sont bien là vingt mille, armés d'escopettes, qui, montés sur leurs chevaux, font un ravage mortel; tous sont fiers, habiles, courageux; la plupart d'entre eux descendent de Grenade; ils forment l'élite de la troupe. Ce seront eux les premiers qu'attaqueront vos escadrons, et si grandes seront leurs pertes, qu'en un instant vous les verrez tomber par centaines. Admirez le belliqueux roi portugais, florissant au printemps de l'âge; il n'éprouve aucune crainte à l'aspect de la foule innombrable des Maures; mais, le front radieux, il brûle d'abattre un ennemi si puissant; il marche environné de treize cents guerriers, suivant le royal et saint étendard. Parmi eux se trouveront cinq cents héros issus de noble race, et d'antique origine. Prêtez une oreille attentive, Sei-

gneur, à ce que je vous dis, car vous verrez mes prophéties accomplies ; tous sont à cheval, tous vont cherchant le danger, le danger le plus grand ! car là où bout un sang illustre, là où il y a de la noblesse, là aussi se rencontrent de la patience, de l'audace et de la force. Voyez-vous les Germains ? les Italiens ? la troupe altière des Allemands ? contemplez les vaillants Castillans dont le vent fait flotter la bannière ; considérez ces courageux Lusitaniens ; admirez leurs talents, leur bravoure ! Eh bien ! dans un moment vous verrez la fortune épuiser sur eux ses rigueurs ; vous serez témoin de leur triste sort, de leur atroce destin. Ne voyez-vous pas l'escadron de ces aventuriers, jeunes, valeureux, habiles, vaillants, aux cœurs altiers et belliqueux ? tous sont braves, inébranlables. Voyez comme ils s'élancent les premiers, comme ils se précipitent avec impétuosité ; mais, hélas ! observez aussi comment le fort escadron est rompu par les Barbares, protégés par un injuste sort. Regardez, Seigneur, vous verrez un jeune guerrier audacieux, qui court étincelant de fureur au premier rang ; son front est altier, résolu ; sa noble poitrine est recouverte d'acier ; il lève le bras droit pour frapper un coup cruel et formi-

dable; il tient étroitement serrée sa forte épée, qu'a déjà rougie un sang impur. Issu des nobles Corte Real, c'est l'unique héritier de cette illustre maison; il descend en ligne directe de ce vaillant *Fronteiro-mor* du royaume des Algarves. Ah! jeune homme orgueilleux et superbe, avec quel empressement tu cours au devant du dernier terme de ta florissante et douce vie, d'une vie qu'à si bon droit tu devais conserver! Regardez, vous verrez le camp qui par sa grandeur occupe la montagne, la vallée, la plaine, les rochers; voyez comme la noblesse portugaise, enlacée, emprisonnée, se renferme dans cette enceinte; contemplez ces cœurs magnanimes, regardez, car voilà que commence la bataille; voyez cette épaisse fumée, l'air obscurci déjà, le feu rayonnant qui sillonne l'espace.

« Distinguez-vous, seigneur, le grand duc d'Aveiro, piquant des deux son coursier, il s'élance? Regardez, et vous le verrez se couvrir du bouclier et brandir sa lance. O duc, ô vaillant chevalier, ne t'en remets pas au ciel du soin de ta conservation, car en te précipitant au milieu de la mêlée sanglante, tu dois être bien déterminé à mourir. Ceux qui le suivent, frappent la foule innombrable des Maures; tous marchent

après lui en serrant leurs rangs, et chacun porte des coups mémorables. Les Maures ripostant avec rage exercent de tristes et pitoyables ravages : hélas! hélas! atroce événement! hélas! ténébreuse destinée! combien le malheur est constant! que vite passe le bonheur! Le voyez-vous le vaillant roi, courir, exciter de sa voix rassurante tous les courages ; son cœur bouillonne de fureur ; il va se signalant entre tous. Voyez les rangs pressés de ces hordes sanguinaires, tous rompus par les armes portugaises; remarquez comme chacun lutte pour envoyer son adversaire au sombre royaume. Là, marchent fièrement les Castellos Brancos, les Silva, les Moniz de si antique origine; là, sont les Souzas, les Eças, les Mellos éprouvés dans maintes circonstances difficiles et faits au danger; les Barretos, les Limas fameux; tous s'élancent sans peur contre la multitude ennemie, semblables au lion qui bondit en rugissant, lorsqu'il se précipite sur l'animal aux cornes recourbées. Voici les Noronhas, les Sàs, braves et valeureux guerriers ; en première ligne aussi les Albuquerques font éclater l'audace qui remplit leurs cœurs ; les Mouras, d'origine bretonne, marchent en compagnie des Tavoras,

qui verront alors luire devant eux l'étoile propice, brillante, radieuse.

«Voici les Cavalhos, les Abranchez, les Peçenhas ; les Portugals et les Faros; voici les Pereiras, les Britos, les Vasconcelos et les Saldanhas ; voici les Mendoças, les Gamas et les Sylveras : voilà les Almadas, les Mascarenhas et les Mendanhas ; tous sont armés à la légère. Voici encore les Camaras et les Lobos, les Castros, les Enriquez, les Cunhas et les Lancastres. Les Telez, les Botelhos, les Costas sont revêtus de cottes de mailles et de cuirasses de pur acier. Voyez les Pantojas, et les audacieux Almeidas, illustres guerriers à l'indomptable énergie. Contemplez les Coutinhos; non-seulement ils sont résolus à rompre la digue des ennemis, mais rencontreraient-ils une muraille imposante, ils tenteraient de la briser, et grâce à leur seule intrépidité ils passeraient outre. Voici les Veigas et les courageux Rolins, race illustre des temps antiques ; les Atahidès, les Cabraes et les impétueux Tavares, toujours au plus fort du danger. Les Sépulvédas, les Corréas, vont de concert pour se mesurer avec l'ennemi. Là aussi apparaissent aux premiers rangs les Mezquitas, vaillants chevaliers.

« Regardez, Seigneur, et portez votre attention sur cette troupe composée de trente illustres chevaliers. En eux éclate une valeur altière; tous montrent bien qu'ils sont de braves guerriers. Ils portent le nom de ce puissant personnage qui, dans la riche Espagne, aux premiers temps de la monarchie, dut la naissance à cette princesse que son père trouva dans une cabane mangeant un mauvais morceau de viande rôtie. Jamais ceux qui portent ce nom ne démentirent leur royale origine; ils surent par d'héroïques actions conquérir l'immortelle renommée à laquelle ils aspiraient, et remportèrent de grandes et glorieuses victoires. Le nom de Ménesès faisait trembler les Maures : ils s'étaient élevés aussi haut que les nues, mais la fortune ennemie nous les montre précipités. Voyez celui qui dans la mêlée meurtrière se fait place quoiqu'inondé de sang, par la seule force de son bras; il fait avec dextérité et vigueur tournoyer sa terrible épée. Tandis qu'il s'élance avec une impétueuse furie, il aperçoit gisant un ami mourant; méprisant alors le péril, le mortel danger, Dom Francisco saute rapidement à terre. Ainsi s'appelait cet illustre héros, ce vaillant membre de la famille de Ménesès; il s'age-

nouille à côté de l'infortuné qui touche au terme de sa vie et fait éclater toute l'excellence de son cœur ; il le console par de chrétiennes exhortations dans cette funeste conjoncture, mais bien mal répond à ses bontés le blessé qui expire en ce moment.

« Parmi ces guerriers, observez ces deux chevaliers d'un âge si tendre, ils sont encore recouverts d'un juvénile duvet; vous avez vu leur front charmant; n'admirez-vous pas tant de bonté, tant de qualités, tant de courage, tant de vaillance ? Remarquez, seigneur, avec quelle redoutable force l'un attaque, l'autre poursuit l'épaisse multitude ; tous les deux rompent, brisent, dispersent les rangs maures. L'un est le fils de ce belliqueux Dom Francisco ; il est le digne enfant d'un tel père ; c'est un jeune chevalier, courtois, affable, gracieux, au cœur altier, au bouillant courage : l'autre est le valeureux fils de Dom Duarte, et porte aussi le nom de Ménesès. O Parque cruelle, inflexible, quelle raison cruelle te pousse à briser ces fleurs ?

« Par un dernier bienfait de la permission divine, je te veux montrer un jeune guerrier en qui tu remarqueras la beauté d'Adonis et le cœur du fier Mars : courage altier, esprit orné,

plein de douceur, valeur en tous lieux connue, forte lance, belliqueuse épée, forte poitrine : tout est réuni dans ce chevalier si jeune et si doux. Il s'appellera Dom Joan de Portugal, illustre rejeton d'une antique et royale lignée ; tu le vois environné de Maures, tous dirigent sur lui leurs coups, il résiste avec une indomptable bravoure ; mais, hélas ! Seigneur, le voyez-vous déjà qui tombe ; il est baigné dans son sang, sa poitrine courageuse est percée, ses yeux nagent déjà dans leurs orbites couverts des ombres de la triste mort.

« Voyez là-bas au plus fort de la mêlée cet autre qui repousse la rage des Maures, et s'en va frappant çà et là, avec une impétueuse audace, de sa vaillante épée ; pour une blessure qu'il reçoit de la foule ameutée des Maures, il en donne mille : son bras est inondé de son sang chaud encore, et du sang refroidi des autres. Il se nomme Dom Henrique ; près de lui est de Portugal, jeune guerrier, entouré de l'estime générale ; il prouve en cette circonstance qu'il descend d'une noble race. Tous les deux sont fils du prudent Dom Manoel, si justement renommé : je veux parler de ce Dom Manoel à qui Mars fit don de son épée, et que le savant

Apollon abreuva à ses sources les plus vives. Durant sa vie ce mortel rare nous donna deux fils, deux fleurs choisies : l'un d'eux voyant l'audace des Maures à son comble, quand bouillonne la bataille, que tout est embrâsé, ne perd pas courage ; mais conservant toute sa présence d'esprit, il se tourne vers le roi et lui dit à haute voix : « Faisons volte-face, seigneur, en avant et sus à l'ennemi, car dans cette crise étonnante nous avons Dieu pour nous. » A ces mots il tourne bride, pique des deux son coursier harassé, s'assure sur ses étriers, met sa lance en avant, et se précipite audacieusement au plus fort du danger ; soudain il est frappé par mille bras, et son âme magnanime affranchie de sa prison s'élance joyeuse et triomphante dans le sein de la gloire ; mais son nom demeure ici immortel. »

Les yeux remplis de larmes, la voix embarrassée, obscure, le sage dit : « La renommée de si nobles cœurs restera éternelle ; car leurs actions dignes des honneurs de l'immortalité seront chantées par une douce voix sur une lyre harmonieuse. Apollon couronnant le front inspiré de leur vénérable père, l'honorera de lauriers toujours verts.

« Voilà les Ribeiros et les Farias, de tout temps célèbres pour leur courage; les vaillants Corte-Reals, qui toujours sans peur ne signalent jamais leur présence que là où est le plus grand péril. Pourquoi continuer ce funeste récit? pourquoi faire passer devant vos yeux tant d'hommes forts, tant de guerriers intrépides, puisque en définitive tout ne doit être que douleur et affliction? Voyez-vous le royal porte-enseigne qui précède le jeune et belliqueux monarque? Rien ne peut l'arrêter dans sa course impétueuse. Contemplez ce cœur vaillant et ferme, ce courage inflexible et superbe dans un jeune homme dont l'âge est tellement au-dessous d'une telle valeur, d'une telle intrépidité. Voyez-vous cette fontaine sanglante qui coule de ses blessures et le pare d'un nouveau lustre? Comme il s'en va s'offrir à la mort, préférant de beaucoup l'honneur à la vie! L'ardent coursier vole, le blanc guidon flottant dans les airs est tenu d'une main ferme; le héros marche avec un front tranquille, sublime de confiance, il portera le nom des royaux Ménesès; mais dans ses veines coulera aussi le sang des nobles Mendoças, des Mellos et des Vilhenas; son cœur est généreux, son courage magnanime.

Hélas! je le vois qui meurt d'un trépas immérité; mais son nom est en possession de l'éternité : tant que le temps rapide aura son cours, la renommée exaltera sa gloire. Voici le roi qui court sur ses pas; lui et ses forts guerriers frappent de coups formidables les habiles cavaliers maures; voyez cette immense multitude qui couvre les vastes plaines, les vallées, les montagnes; la fumée s'élève en épais tourbillons qui vomissent le plomb ardent et la poudre enflammée. Je veux te rendre témoin d'un fait glorieux, qui par son audace étourdit, épouvante; regarde; tu verras un prince charmant, d'une noble race, d'une haute majesté; c'est à peine s'il est sorti de l'enfance, et déjà dans une âme si tendre se révèlent en lui un cœur vaillant, des vertus héroïques; tous, oui tous, et c'est justice, le respectent. Il est à la cour de Portugal, duc de Bragance; après le roi c'est lui qui tient le premier rang; pour son roi il s'est déjà armé de la lance, et lutte d'audace avec les plus hardis; il n'a pas encore atteint son douzième printemps, et déjà il entreprend des choses fameuses et difficiles. Il est là au milieu de l'horrible et mortel conflit, ce royal, ce charmant, ce tendre infant! il entend des cla-

meurs ; autour de lui s'amoncèlent les cadavres, et la mort, sa mort à lui, est proche! Mais plus croissent les dangers, plus se manifeste la fermeté de son cœur. Non! ce n'est pas un jeune, un tendre, un faible enfant, c'est un courage robuste, héroïque, inébranlable! Il naquit de l'auguste hymen du grand-duc Joan et de la magnanime Catherine, et fut instruit par les soins du savant Castro, dans une sage, sainte et honnête discipline. A toi les éloges de l'univers, ô noble prince! ô prince qui l'emportes de beaucoup sur le grand Macédonien, qui, grâce aux leçons d'Aristote, fut parmi les rois idolâtres, un roi tant aimé! Quel savant, quel homme extraordinaire tu as eu pour précepteur! oui, c'est d'un homme si modeste et si grave, que durant tes heureuses années tu as pris des leçons! O illustre Castro (puisque c'est à toi que mon vers faible et rude doit quelque éclat), consens que sur mon humble lyre, qui résonne si mal sous mes doigts, ta haute vertu soit célébrée.

« Vois ce fier et robuste personnage (dit le sage) qui, portant une cuirasse et une cotte de mailles brochée d'or, met sa lance en arrêt et s'arme contre ce Maure recouvert d'un burnous

vert ; il frappe son ennemi avec sa lourde lance et le laisse sans mouvement et sans vie étendu sur la terre ensanglantée : le mécréant lutte contre la terrible mort, mais bientôt il pousse un cri et son âme maudite s'en va tomber dans le profond abîme. C'est Dom Joan de Castro, qui réunit en lui toutes les vertus les plus brillantes ; on lui reconnaît une prudence consommée, l'opinion publique l'honore et l'entoure d'un profond respect. La Lusitanie est fière d'un héros si brave et si bienveillant. Alors que la bataille est la plus furieuse, que la mêlée est la plus sanglante, il est fait prisonnier. Celui que tu vois là, sur la droite, percé d'effroyables coups de lances, et gisant près de son vigoureux coursier gris, descend des antiques Bretons, et s'appelle Dom Francisco de Moura : pleurez, Bellonne, pleurez, Mars, le trépas d'un jeune chevalier si vaillant ! Qu'elles pleurent aussi les nymphes du Tage aux ondes cristallines, qu'elles pleurent à jamais plongées dans l'affliction ; que sur les boucles brillantes de leur chevelure d'or elles répandent un noir limon ; que jamais plus elles ne les enlacent de roses ; c'est un tribut qu'elles doivent à l'homme qui sans cesse les honora ; au poète dont la lyre harmonieuse

et les chants si doux les a rendues plus illustres et plus charmantes que toutes les nymphes qui font l'admiration du monde... Mais pourquoi m'arrêter sur cette histoire? pourquoi employer à vous la retracer de si tristes couleurs? Ne vous reste-t-il pas encore à contempler la victoire des Maures? Ne devez-vous pas contempler, ne contemplez-vous pas les malheurs du Portugal? Sa splendeur, sa renommée, sa gloire, oui, sa gloire, qui avec tant de raison était à son apogée, les voilà donc éclipsées! A la gloire du Portugal désormais l'insulte et la raillerie, un opprobre universel!

« Et maintenant, Seigneur, considérez ce funeste spectacle (en disant ces mots, il avait déjà porté ses regards d'un autre côté), le spectacle d'une horrible bataille; spectacle affreux qui glace le sang dans les veines. Voyez cette vaste plaine, où coulent mille ruisseaux de sang, où gisent mille corps cachés au milieu des hautes herbes. Vous en verrez d'autres qui se débattront, plongés dans ces torrents de sang noirâtre; vous verrez hommes et coursiers se précipiter dans les ondes d'un fleuve large et profond. Regardez! oh! regardez! tous se noient! pas une place n'est vide, où sur les cadavres des

chevaliers morts les corbeaux dévorants ne s'acharnent en poussant leurs cris. Hommes, chevaux, tous sont submergés dans le courant impétueux; hommes et chevaux restent gisants dans cette fatale et funèbre plaine. Ils sont tous tombés, ces illustres héros! et avec eux leur valeureuse lignée! Ils sont là au milieu de cette vile canaille dégénérée des Maures, corps contre corps, sans différence aucune. Contemplez ces montagnes gémissantes de cadavres; regardez, tout est possible dans le monde; là, au milieu de ces ravages épouvantables, de ces maux terribles, vous verrez pêle-mêle nobles et plébéiens. En cette cruelle journée, vous pourrez voir qu'au bout de cette vie mortelle, vérité terrible! le pauvre, le riche, le faible, comme le plus fort, sont tous, sans exception aucune, égaux dans la mort. Oh! voyez quel voile ténébreux, quel sombre nuage enveloppent dans les ténèbres le pays des Lusitaniens! Considérez la mortelle affliction, la douleur poignante qui brisent le cœur des femmes : l'on n'aspire qu'après la liberté; et pour atteindre ce but, tous les moyens paraissent bons! Je ne désigne personne; mais sur qui de tout cela doit retomber la faute? de celui-là les desseins sont connus!

Voyez mourir dans une lamentable captivité, dans les chaînes, de tristes prisonniers. Celui-là qui sollicite sa délivrance... voyez-le errer dans Ceuta ! le refus accueille la demande ; le Maure rejette la rançon qu'on lui promet ! Cependant le temps marche, et la vie des malheureux captifs se consume dans l'espérance.

« Ils ne méritaient pas d'être ainsi traités, ces guerriers si nobles, si illustres, si courageux ; non, jamais les âges antiques, les siècles reculés n'enfantèrent de semblables chevaliers. A eux les éloges de la postérité ! qu'à jamais ils occupent le premier rang parmi ceux qui obtinrent les honneurs d'une gloire si rare ! que leur souvenir soit toujours vivant ! qui l'a mieux mérité ? De toutes parts la faible troupe est assaillie par l'immense multitude des Barbares ; de toutes parts elle est assiégée, poursuivie ; alors, résolu de mourir, chacun de ceux qui la composent déploie une bouillante ardeur, un courage intrépide, et treize cents guerriers, luttant contre quatre-vingt mille, les mettront en déroute ! Trois fois, dans leurs vastes clameurs criant : *Victoire !* ils s'élanceront à travers le feu, les lances, bravant tous les coups, et leur bras redoutable leur ouvrira un large chemin ;

mais la tonnante artillérie, mais l'ardente pluie du plomb enflammé triompheront de la fougue et de l'audace, du cœur inébranlable des Lusitaniens.

« Comme un fleuve débordé qui, pendant l'hiver, s'élance de son lit accoutumé, les farouches Barbares envelopperont la troupe fatiguée des Portugais. D'ailleurs point de résistance possible contre la volonté du ciel : c'en sera donc fait de la triste lutte. Toutefois, bien que la noble entreprise ait échoué, de tels hommes seront proclamés vainqueurs.

« Vous avez vu, Seigneur, ce qui en ce jour s'accomplira; je vous l'ai dit; cette nombreuse, cette merveilleuse noblesse descendra dans la tombe, et tous vous perdrez un excellent roi. Donc, puisqu'enfin rien ne peut échapper au châtiment mérité, que nul, guidé par l'ambition, n'obéisse plutôt à la témérité qu'à la prudence. »

Après avoir déroulé devant lui le tableau d'âges si divers, d'événements si cruels, de changements si nombreux, le sage vieillard se tournant vers le noble Sà, avec un front plus serein et moins chargé de tristesse, lui dit : « Lorsque le grand amiral, livrant sa voile au vent, sil-

lonna, favori de la fortune, le furieux Océan, par combien de climats divers ne passa-t-il point, se traçant des voies que jusque-là le monde tenait mystérieuses, doublant ce cap où sévissent sans cesse les terribles, les mugissantes tempêtes, et signalant des côtes constamment restées inaperçues des anciens, si fameux qu'ils aient été. Poursuivi par la furie incessante de Vulturne et la rage du cruel Notus, qui le balottaient sur les ondes au gré du temps, il arriva dans un port. J'avais le gouvernement d'une noble ville voisine de ces lieux; une grande agitation s'empara de nous à l'aspect de ces vaisseaux altiers et de ces hommes redoutables; saisissant nos armes, nous nous mîmes en défense contre la fureur et l'impétuosité de l'artillerie; mais bientôt la crainte et la terreur se convertirent en paix et en traité d'alliance. Les liens d'une amitié véritable, d'un amour sincère attachèrent nos cœurs; et ces nœuds sacrés durèrent à tout jamais dans ces contrées soumises au Portugal qui les a vaincues. Et comme je m'étais appliqué, par une étude approfondie, à la connaissance des étoiles errantes et des planètes sublimes, j'avais su découvrir que ma patrie serait livrée à la fureur de l'en-

nemi; j'avais su aussi, grâce à l'influence des astres, que les douleurs de cette cruelle et triste calamité seraient guéries par vous, et que par vous ma cité serait affranchie; je me rendis donc secrètement en ces lieux où je vis comme vous voyez, attendant en silence le moment où je serai enfin vengé de mes puissants persécuteurs. L'instant marqué par la céleste influence n'est pas encore arrivé; le temps marche dans l'attente de cette heure trop tardive où vous reviendrez ici, non comme dans les circonstances présentes, mais dans des circonstances plus joyeuses, plus heureuses. » A ces mots, il s'éloigne avec Sà, rempli pour lui d'une tendre et bienveillante sollicitude. Ils arrivent près de la troupe, que l'absence prolongée de son chef avait jetée dans la tristesse et l'abattement. Ils s'en retournent victorieux, se dirigeant vers les lieux où les attendent Sépulveda et le roi cafre. Celui-ci les reçoit d'un air qui exprime bien la joie qu'il ressent d'un tel événement. Il redouble d'instances; il presse de nouveau, et avec plus de cordialité encore, les naufragés de ne pas quitter ces lieux avant que Dieu ne leur montre le temps et le moment favorables pour partir. Car ce roi, quoique idolâtre et d'une na-

tion cruelle, était affable; il avait un cœur bienveillant, une âme compatissante, des inclinations douces et bienfaisantes. Il s'afflige de voir la beauté de l'illustre Lianor exposée à tant de rigueurs; il s'afflige de voir ses tendres enfants abattus, exténués par la faim; il s'afflige de voir un guerrier si valeureux, ainsi maltraité et poursuivi; et sa troupe forte et audacieuse ainsi vaincue par la fortune ennemie. Il ne se lasse pas de les solliciter, mais peines perdues! prières inutiles! la détermination qu'ont prise les Portugais dépend de la volonté divine.

« Cependant les Portugais paraissent remis des fatigues de la route; ils décident alors d'aller à la recherche de ce fleuve qui porte le nom de Lourenço Marquez, jeté sur ces bords par la violence des vagues orageuses. Celui-ci lui donna son nom. C'est pour les navigateurs un lieu de paix où ils trouvent de l'eau. Les Portugais ne devinent pas, ne savent pas qu'ils sont sur ses rives; ignorant la langue du pays, ils ne peuvent se procurer aucuns renseignements à cet égard. Le fleuve étend trois grands bras qui par une seule embouchure se rendent à la mer. Ils sont parvenus par le premier bras; là ils rencontrent des preuves certaines que déjà des Portu-

gais conduits par la fortune se sont arrêtés en ces parages. Mais enfin Dieu avait ordonné qu'ils termineraient dans leur pérégrination leurs tristes existences. Voilà ce qui aveugle leur raison, voilà la source de leurs maux et de leurs calamités.

Il y avait sept jours que le radieux Apollon, projetant une lumière pure, visitait le prudent Chiron, cet antique maître du vaillant Grec Achille, alors que le vaillant capitaine lusitanien quitta cette terre, suivant la voie où le guident son destin cruel, terrible, atroce, et la Fortune envieuse. Le roi l'accompagne avec tous les hommes déjà préparés pour la guerre; son visage affligé porte tous les indices de la douleur et du regret qu'il ressent de les voir partir. Ils n'ont parcouru qu'une faible distance, et ils sont arrivés déjà sur les rives du fleuve dont le lit large et profond les empêche de passer outre. Le capitaine prie le roi de lui faire donner des barques portatives avec lesquelles il puisse le franchir; mais le roi, qui désire retarder ce départ, lui refuse tout ce qu'il demande. Il n'invoque à l'appui de son refus que de faibles raisons; Souza en conclut que c'est dans le but de tirer d'eux le profit qu'il en espérait; et

voyant six radeaux attachés flotter sur le fleuve, il envoie neuf soldats pour couper les chaînes et les câbles qui les retiennent et les amener ensuite près de la rive du fleuve, afin qu'il puisse passer lui et sa troupe. Deux des neufs revinrent, disant que c'était une entreprise difficile et ardue; mais ceux qui étaient restés s'emparent traîtreusement de l'un de ces six bateaux. Après avoir commis ce vol infâme, ils descendent le courant doux et facile; la rame fendant sans bruit les ondes, ils disparaissent en un clin-d'œil, car la crainte et le désir de se sauver leur donnent des ailes rapides; ils volent; mais là où ils pensent trouver le salut, ils trouvent au milieu des flots soulevés une mort cruelle. La barque légère, rompant l'onde pure, sort du fleuve qui dans ses circuits cherche la mer. Les eaux cristallines du fleuve, toujours calmes, laissèrent la frêle embarcation frayer sa route en sûreté, sans péril aucun; mais lorsqu'ils furent lancés sur les ondes tumultueuses, tous se repentirent et se reprochèrent le crime qu'ils avaient commis en abandonnant leur infortuné capitaine.

Cependant rôdait en ces parages le devin de Carpathie. En vain il s'en va interrogeant l'air,

furetant dans les cavernes profondes, dans les vallées ombreuses et dépouillées. Il sait que les destins ont arrêté la mort cruelle de Lianor sur ce rivage; mais il ne peut connaître l'heure du terme fatal, car, à tous est cachée la fin future. Il n'est pas un rocher contre lequel vont, dans leur flux et reflux, se briser avec un rauque et sourd gémissement les ondes, qui, en se retirant, le laissent couvert d'une légère et blanchissante écume; non, il n'en est pas un qui ne soit parcouru mille fois en tous sens par le triste amant; il n'est pas une seule baie qui ne soit l'objet du plus attentif examen. En retour aussi, point de roche, si dure, si âpre, si sauvage, qui ne semble témoigner une tendre compassion pour ses plaintes incessantes.

En cet endroit s'étend, au pied d'une haute montagne caverneuse, un étroit rivage; partout il présente une surface unie de sable blanc, semé de coquillages variés; là viennent se briser avec un son rauque les ondes humiliées qui font entendre de sombres mugissements; ce lieu est connu et visité par les charmantes Nymphes de l'Océan. Là vient mille fois le triste Protée, pensant y trouver celle qui sans cesse habite en son âme; ce site est fréquenté des belles; à juste

raison, il doit appartenir à Lianor. Il orne ces durs rochers de grappes de corail, de créations marines; et dans les cavernes profondes, hélas! toujours en vain! il fait, en poussant mille cris, retentir le nom de Lianor. Tout ce qui survient, tout ce qui frappe ses yeux, il s'imagine que c'est l'objet de son amour, il croit que c'est son unique bonheur qui arrive. Puis avec une poignante douleur, avec un frissonnement terrible, il reconnaît la déception où l'entraîne son erreur. Apercevant de loin l'infâme bateau, il se hâte, il vole dans son liquide élément. Hors de lui, il se cramponne au léger esquif : il veut le dompter, il cherche à le faire sombrer; pensant que celle qu'il a déjà vu la cruelle fortune lui arracher des mains est dans cette embarcation, il fait des efforts immenses et la soulève dans ses robustes bras; le faible bateau penche; déjà il s'emplit d'onde salée, et précipite ceux qu'il porte dans la profonde mer, où, pour leur châtiment, Neptune leur donne une éternelle prison. Protée voyant que ses desseins n'ont abouti à rien, et reconnaissant son erreur, accuse la perfidie du sort; gémissant et soupirant, il s'éloigne. Il retourne au blanc rivage, où il trouve quatre nymphes assises, le front radieux; c'é-

taient la puissante Amphitrite et Galatée, la jolie Cymodocée et Aréthuse; deux d'entre elles ramassaient divers coquillages aux nuances de pourpre et d'or; les deux autres enfilaient à un léger fil de soie le cristal et le blanc Agofar; de ces riches ornements elles entouraient des seins d'une neige éclatante, des cols d'ivoire; leurs cheveux tombant en tresses d'or resplendissant révèlent qu'elles n'ont pas une forme humaine mais divine. Voyant la sombre tristesse couvrir le front de Protée, en qui se décèle une douleur intérieure et poignante, la gracieuse Galatée lui dit en souriant : « Si tu combats en vain, pourquoi combats-tu? Chasse cette pensée qui t'accable, et tu trouveras ici au milieu de nous du soulagement à tes maux. » Le dieu grave et sage, qui maintenant a perdu sa sagesse et sa gravité, s'assied muet et triste : il n'écoute rien de ce qu'elles disent; il n'entend rien, tant il est plongé dans la pensée de ses amours; ses regards avides sont attachés sur les ondes; son imagination est fixée sur la cause de ses poignantes douleurs. Il en est de lui comme du malheureux livré aux douceurs du sommeil, durant lequel de vaines apparences, des formes joyeuses nous montrent des biens fantastiques;

abusé par ces plaisirs faux, cette félicité mensongère, il est plongé dans l'ivresse; il a perdu tout souvenir de ses douleurs; mais, hélas! son erreur ne dure qu'un instant; ses yeux, en se rouvrant à la lumière, font évanouir la fiction.

Protée revient à lui; il pousse un profond soupir et dit : « Perfide, injuste Amour! quel trouble bouleverse mon cœur! quelle sombre confusion dans mon âme affligée! quels cruels tressaillements! quel désordre! quels soupçons! quelles craintes! quelle jalousie! quelles fausses espérances! quel accablement! quelles angoisses! quelles tristes pensées! quelles extrémités si diverses! quel combat! quel mal délicieux! quelle terrible ardeur! quels tendres étonnements! quels projets! quelle folie suave et douce! quelle souffrance! quel tourment glorieux! quelle volonté constante, toujours inébranlable! Ah! cruel, ah! déloyal, dis-moi, que gagnes-tu? quel profit tires-tu de me jeter dans ce pitoyable état? Fourbe tyran, cruel ennemi, quelle clémence attendre d'un être si faux! Combien peu il s'en faut que tu ne sois entièrement vengé, complètement satisfait! » Il demande aux nymphes de chanter toutes les quatre ensemble, à haute voix, quelques vers qu'il a composés;

elles y consentent; émues de pitié, cédant aux suggestions de l'Amour, elles satisfont à son désir. La gracieuse Cymodocée pince une harpe d'une harmonie étrange, admirable; et sa voix suave, ses tendres accents commencent le chant d'amour. La charmante Galatée, des quatre nymphes la plus parfaite, grâce à ses formes enchanteresses, Galatée, aux yeux noirs et rayonnants, aux cheveux tombant en flots dorés; Galatée, par les accords variés de sa voix flexible et mélodieuse, attendrit les âpres montagnes: elle change en une cire malléable la roche la plus dure. Amphytrite et Aréthuse possèdent toutes les deux au même degré l'art merveilleux; toutes les deux sont d'une égale habileté dans la musique, dont elles connaissent tous les secrets avec une égale perfection. Les accents des quatre divinités rendront esclave tout cœur libre; elles chantent d'une voix haute et claire les vers qui suivent:

(Heureuse cette plage, heureux ces rochers! heureux plus encore toi, Protée, qui contemplais un tel spectacle)

« O cruelles espérances qui vous prolongez, vaines promesses de l'Amour, ce dieu si perfide; heureuses visions que l'air seul compose; plai-

sir goûté à l'ombre de l'erreur ! Moments fortunés que se crée l'imagination, heures mensongères, pleines de joie et de bonheur ; vous tous, vous vous êtes obligés à me combler de biens ; et cependant de combien de douleurs vous m'avez tous abreuvé !

« J'ai marché entraîné par vos mensonges, j'ai marché jusques à en venir au malheur où je suis ; vos illusions m'ont amené à n'être dans le monde qu'un pitoyable spectacle ; vous avez voulu qu'un moment je me sois cru fortuné : ô cruelle condition ! ô poignant transport ! je n'ai plus de bonheur que celui que me procurent mes rêves !

« Le bonheur qui ne procède que de l'imagination, ah ! voyez quel bonheur ce sera, voyez ce qu'il vaut ! Alors que vous vous regardiez comme le plus fortuné des hommes, il s'anéántit, il fuit en un moment. Un bonheur qui se laisse emporter par le vent léger, nous laissant abattu, triste, le cœur affligé ! voyez ce que c'est ; il dure si peu : sera-ce du bonheur, de la joie ?

« Je passe ma vie en de telles alternatives : tantôt au sein de plaisirs vains, tantôt de la tristesse ; tantôt au milieu de visions délicieuses,

fausses et trompeuses, tantôt d'une douleur âpre, cruelle, véritable : parfois je m'imagine qu'elle s'est attendrie, cette âme où ne résident que la haine et la cruauté ; je m'imagine qu'enfin luira pour moi le jour de délivrance; ce n'est qu'une illusion.

« Dans ces rêves trompeurs de mon imagination, je vois au bout du compte la base de mon bonheur anéantie; alors dans ma bouche glacée ma langue glacée s'arrête, elle n'a plus son mouvement accoutumé. Voyant mes joies fantastiques en un instant changées en souffle léger, je tremble, stupéfait, inanimé ; et sur mon corps ruisselle une onde mortelle.

« Un nuage lourd, noir, ténébreux, couvre mon cœur, enveloppe ma poitrine embrâsée : de nouveaux tourments, des tortures nouvelles, de nouveaux maux, une douleur nouvelle, de nouvelles misères, me rapprochent d'heure en heure de la tombe, quand je me vois exilé de mon bonheur mensonger, quand je vois tout mon espoir croulé; voyez si en vivant ainsi, je vis !

« L'Amour m'a jeté en de telles extrémités, que si je rêve de choses joyeuses, je m'en afflige; il a tellement tout bouleversé en moi, que je lui

rends grâce de tout mal comme d'un bien; il m'a précipité dans une si triste et si misérable position, que je me hais comme un objet odieux, et je suis lâchement mon imagination qui m'entraîne vers un bonheur qu'implorent mes vains désirs.

« La fortune essaie de moyens nouveaux, elle cherche mille inventions pour me blesser; et de malheur en malheur, elle m'a amené à ne plus me trouver en moi-même, et à ne plus rien pouvoir pour moi; elle s'est conjurée avec le temps pour triompher de moi; viens, ô charmante dame, viens me secourir; tu verras le temps cruel s'enfuir vaincu; tu verras mon sort ennemi s'évanouir.

« Toujours tremblant, je cours après un leurre; mais que la désillusion me coûte cher! je vois que le bonheur est chose difficile pour moi; je vois à une douleur succéder une douleur plus poignante; dans cette misérable condition qui me tue, je ne demande, pour guérir mes maux, qu'un mensonge; il s'envole et me laisse brisé; car enfin, un vain plaisir, créé par l'imagination, fatigue. »

Les voix harmonieuses, résonnant sur les hauteurs escarpées du rocher, dans les cavernes,

dans les antres profonds, forment un suave et divin concert : le vieux devin, l'amoureux Protée demeure comme pétrifié. Si profond est son abattement, que le liquide royaume eût-il brûlé, embrâsé de mille feux, il ne l'aurait pas senti ; tel est son transport, qu'il est insensible à tout; il n'a plus de souvenir que pour ces yeux, dans lesquels il a trouvé tant de charmes et tant de déceptions. Formant un vaste cercle tout près du rivage, pour entendre ce chant d'amour, la gent maritime (aux formes si diverses) demeure étonnée, sans faire aucun mouvement. L'un élève au-dessus des flots sa tête étrange, sa bouche horrible béante d'admiration, et qui laisse voir sept rangées de dents aiguës, blanches et dures ; l'un montre un dos noir, fort et robuste, cachant dans les eaux les deux extrémités de son corps; un autre étale ses écailles dorées et ses teintes de pourpre ; celui-ci un corps tacheté de noir et de vert: celui-là, balayant de son poitrail le sable blanchissant, étend ses ailes armées d'épines, où scintillent le bleu et le rouge; il est attentif, immobile. Une foule infinie de menu fretin s'attache au flanc des rochers ; ils écoutent, là sont ceux qui s'abritent dans des coquillages, et ceux qui vivent réunis

en misérables bandes ; là sont aussi ceux qui s'appuyant sur leurs bouches robustes et leurs ongles aigus, cheminent tortueusement, et mille autres de formes variées et de genres divers : tous gardent un si profond silence, qu'on dirait qu'il n'y a pas sur ces bords un seul être vivant. Mais reste là Protée avec ses amours, car j'entends le noble Souza qui m'appelle.

Il vous en souvient : il se trouve tout près de ce fleuve qu'il cherche sans le connaître, et prie le roi de donner des ordres qui le mettent à même de gagner en toute sécurité le bord opposé ; il lui demande avec instances de le faire transporter à l'autre rive sur la légère flotille ; et pour se le rendre favorable, il lui fait aussitôt présent d'une partie de ses armes. Le roi s'empresse de donner des ordres pour que s'approchent les légères et rapides embarcations. Le capitaine est là avec les siens, redoutant d'être, durant le passage, victime de quelque trahison. Il prie le roi de s'éloigner, et d'emmener avec lui tous les gens de guerre qui l'accompagnent, en ne lui laissant en cet endroit que ceux qui connaissent le mieux le passage du fleuve. Il lui déclare qu'il veut s'embarquer ainsi, encore bien qu'il sache qu'il peut en toute sû-

reté se fier à lui et à ses sujets. Ce roi octroie volontiers à Souza ce qu'il demande, car son cœur est étranger à la trahison. Faisant aux Portugais ses adieux, il s'éloigne et emmène avec lui ses gens qui leur portaient ombrage. Il ne laisse que ceux qui savent naviguer, et leur enjoint d'obéir en tout à Souza. Le vaillant et brave capitaine, ordonne en homme habile et prudent, que d'abord s'embarquent trente soldats, qui sur le bord voisin, devront veiller à la sûreté du débarquement. Les inébranlables guerriers traversent aussitôt le fleuve, et atteignent la partie opposée; ils s'élancent sur le blanc rivage, examinant avec attention les endroits les plus cachés. Traçant un large circuit, ils font de tout lieu suspect l'objet de leurs investigations, et voyant tout tranquille, ils avertissent le capitaine qu'il peut s'embarquer. Montant le meilleur bateau, tenant ses deux enfants dans ses bras, il passe avec dona Lianor, les autres le suivent dans l'ordre assigné par le sort. Ils vont fendant les ondes, et les eaux cristallines laissent voir dans leur sein une foule de figures fantastiques. Lorsqu'ils furent arrivés au milieu du fleuve, là où son lit est le plus profond et le plus trans-

parent, cette eau limpide et pure commence à s'agiter soudain par un mouvement étrange et à bouillonner. On découvre des têtes entourées, non pas de roses ou de fleurs agréables, mais de noirs limons et d'autres herbes fanées, emblêmes de la tristesse. S'élevant davantage, apparurent (à la grande admiration de ceux qui contemplèrent ce prodige) les Nayades, faisant doucement retentir un concert de sonores instruments; leurs fronts abattus, leurs yeux baignés de larmes brûlantes, témoignent d'une grande douleur, d'une grande affliction; mariant leurs voix aux instruments, elles disent :

« Où vas-tu, capitaine, avec ces hommes infortunés? où t'emporte le malheur, dans ta course rapide? Là-bas est pour toi un danger évident; on t'apprête un cruel désastre : tu as méprisé le conseil le plus prudent, et tu vas maintenant, bien résolu, sacrifier tes enfants qui n'ont pas connu le bonheur, et celle dont la beauté est l'ornement du monde! »

« Retourne en arrière, malheureux, car déjà, embrâsée de fureur, Atropos lève son bras rigoureux; ah! si tu n'as pas souci de ton propre salut, aie pitié de cette beauté prodigieuse, et de cette âme sainte, de celle dont par une grâce di-

vine, tu as été l'époux ; de celle, dis-je, qui émerveille l'univers par sa beauté extraordinaire, admirable, de tes tendres et malheureux enfants.

« Ne passe pas sur cette rive cruelle et trompeuse ; dans une si grande infortune, ne sois pas homicide ; fuis loin d'un rivage et d'une terre pernicieuse ; garde-toi des peuples sans foi qui l'habitent. Regarde, contemple Lianor ; ne songeant qu'à toi, elle est insensible à ses propres douleurs, elle ne voit que ta vie ; retourne, ne mets pas le pied sur cette rive, où le triste sort lui réserve une triste sépulture.

« Retourne en arrière, malheureux, si cela t'est encoree possibl, si le ciel te le permet ; ne vas pas être témoin de la mort terrible de tes enfants, de la fin misérable de cette Lianor : rien n'est impossible au libre arbitre, il domine l'influence du ciel, dans tes mains tu tiens ton sort ; choisis la voie la plus sûre et la meilleure.

« Tu verras (si tu touches cette rive), Lianor inanimée ; hélas ! tu verras ta Lianor sans vie ! Arrête, ah ! arrête ! ne passe pas outre, car alors une douleur poignante t'arrachera de tristes et amères larmes ! Tu verras la gloire, l'honneur, la fleur du monde changés en une froide et vaine terre : recule, ne vas pas aux

lieux où le triste sort lui garde un triste tombeau !

« Tu verras la lumière radieuse de ses yeux enchanteurs devenir trouble, obscure ; tu verras les couleurs de la rose fraîche et pure, transformées en une ombre mortelle ; tu verras les grâces de sa bouche charmante perdues, mortes ; tu verras enfin quels épouvantables malheurs sont réservés à tant de beauté. »

J'ignore si les tristes prophéties annoncées par les nymphes furent entendues de Sépulvéda ; mais il ne retourna pas en arrière ; non, il continua de suivre la fatale voie, et il arriva sur la rive. Il débarque dans ses bras dona Lianor et ses enfants, et toute la troupe réunie sur ces bords, s'apprête (sans retard) pour le funeste voyage. Les rameurs satisfaits de leur rétribution, partent tous la joie sur le visage ; et ce qui jusqu'alors leur avait servi de poupe, devenant proue, fend les eaux. Ils vont, et dans leur course rapide, ils font murmurer doucement les ondes qu'ils sillonnent avec force et célérité. De temps en temps, pour rendre honneur aux Portugais, ils poussent dans les airs de vives clameurs.

La troupe chemine pendant cinq jours à tra-

vers des déserts stériles, épouvantables; au bout de ce temps, ils arrivent près du bras central du fleuve; en ce moment le soleil fuyait, et les noires ailes de la nuit silencieuse s'étendaient dans les airs. Ils trouvent là trois Cafres, qui à l'aide de signes, les dirigent du côté de la mer. La soif les dévore, et ils n'ont pas d'eau qui puisse procurer quelque allégement à leurs pénibles souffrances. Ils aperçoivent de loin trois embarcations (indice certain qu'ils étaient déjà près du fleuve) enfoncées dans le sable; personne ne les garde, la troupe campe tout auprès d'elles, et ceux que la soif tourmente, sans plus de réflexion, courent vers le fleuve. L'un s'y jette, l'autre avec sa main puise et porte l'onde à sa bouche desséchée; mais sentant son amertume, ils s'éloignent, les uns serrant leur bouche endolorie, les autres rejetant avec impétuosité l'eau qu'ils avaient bue; tous témoignent une grande affliction lorsqu'un tel malheur est connu. La soif augmente et redouble; il ne se trouve aucune fontaine qui rafraîchisse leurs bouches ardentes et embrâsées; on entend les sanglots déchirants des femmes, les tristes gémissements des enfants; des voix affligées, inconsolables, retentissent de toutes parts

dans le camp; au milieu d'un concert de larmes poignantes, la troupe infortunée s'écrie.: « O Dieu tout-puissant! ô père miséricordieux! ayez enfin pitié, Seigneur, de nos douleurs; appelez-nous à vous, arrachez-nous à ces calamités cruelles, au-dessus de nos forces. Voyez notre faiblesse, elle succombe sous le faix de tant de fatigues et de tant de travaux. »

Le bon capitaine contemplant cette misère, qui perce de douleur son âme affligée, envoie quelques soldats; il leur ordonne de se risquer à retourner deux lieues en arrière vers un endroit où une source cristalline arrose et baigne les herbes avec un suave murmure; mais cette source était fréquentée par les tigres épouvantables et par les lions farouches. Souza promet une grande récompense à celui qui, de cette fontaine, apportera un chétif vase d'eau.

La cupidité triomphe de tout, le désir avare, insatiable, peut tout; il affronte, audacieux et déchaîné, les plus grands dangers; rien ne l'arrête, pas même la mort. Ces hommes s'élancent, exposés à rencontrer à chaque pas des animaux cruels et féroces que la nature, cette maîtresse du monde, s'est plû à armer de voracité et d'une dent aiguë; des animaux, qui lorsqu'ils trou-

vent une proie, la mutilent, la déchirent et s'en font une sanglante et triste pâture : le seul intérêt les pousse à hasarder de perdre et la récompense et la vie.

CHANT QUINZIÈME.

Le capitaine passe le deuxième fleuve; les Nymphes lui annoncent sa mort imminente; il arrive aux terres du Cafre qui le épouille. — Le sang de Louis Falçam demande justice à Dieu; le Châtiment du ciel descend; les esprits des Portugais sont aveuglés, c'est pourquoi ils décident de remettre leurs armes à leurs ennemis.

Les biens que dispense le monde, se changent en malheur, en dégoût, en tristesse; dans le principe, ils produisent de joyeux effets; mais à bout de compte, se révèlent leurs déceptions : telle est sa coutume, telle est sa règle, sa manière d'agir; sa volonté fait loi : c'est ainsi qu'il nous traite. Plus ses faveurs paraissent stables, plus près nous sommes de la chute. Hypocrite artisan de mensonge, d'artifice et de

dissimulation ; trompeur, inconstant et volage, tes richesses et tes pompes, tes plaisirs, en un clin-d'œil, tout s'évanouit ! Tu nous berces par tes caresses, tu nous séduis par tes délices empoisonnées, éphémères; puis, quand tu nous vois plongés dans une fausse sécurité, tu déploies toute ta perfidie.

Dans le chant qui précède, vous avez été témoin de cette soif dévorante qui triomphe des forces de tous les naufragés, sans qu'aucun soit assez robuste pour en pouvoir supporter les tortures. Cependant le vase d'eau est apporté : on le partage entre ceux qui souffrent le plus de ce supplice; il en revient à chacun une goutte à peine : elle adoucit l'ardeur qui les consume et leur rend la vie. Sur ces entrefaites descend la nuit qui de son voile ténébreux embrasse et enveloppe le monde. Trois embarcations accourent à force de rames; toutes les trois elles s'arrêtent à une faible distance du camp. Le capitaine se dirige vers elles, il est accompagné des nobles, qui dans son infortune ne le quittent pas d'un instant ; il demande aux nouveaux venus ce qu'ils cherchent ; mais on lui répond des embarcations dans une langue inconnue. Dans le camp se trouvait une esclave, née sous un

ciel étranger, et qui comprend leur langage; elle sert d'interprète : ils répondent qu'ils sont Cafres, et qu'ils cherchent leur subsistance. Ils ajoutent qu'un navire était arrivé dans ces parages, que ceux qui le montaient étaient en tout semblables à eux, et se disaient Portugais; mais qu'ils étaient repartis.

Le capitaine leur demande s'ils veulent le passer sur l'autre rive, disant qu'ils n'auront pas à se plaindre du prix; mais ils n'acceptèrent point cette proposition, parce qu'il était nuit. L'un d'eux répond qu'aussitôt le jour paru ils ne feront aucune difficulté de les transporter; qu'ils attendent donc, on profitera de ce retard pour amener une autre embarcation, afin que le passage s'effectue plus promptement. Souza accepte l'offre du Cafre; il se retire et attend le moment; tandis que la nuit vole dans ses espaces, franchissant les heures, les instants, il laisse errer sa triste imagination, et la promène à travers les dangers et les fatigues qu'il endure. Il retrace dans sa pensée mille événements malheureux, mille cas acerbes et mortels. Une poignante tristesse torture son esprit; un funeste prodige se révèle à son âme, son cœur est en proie à de douloureuses angoises qui lui

présagent une fin misérable. Courage superbe, esprit préparé à tout, cœur robuste et fort, volonté ferme et toujours altière; qu'importe, une peine atroce triomphe de tout en Souza; tout est anéanti par une seule pensée. Telle est la puissance de cette pensée, que ses yeux qu'il tient éveillés se baignent de larmes.

Il s'efforce de cacher cette faiblesse, afin que Lianor ne vienne pas à s'en apercevoir, car elle s'afflige bien plus de le voir triste, que de tous les maux qu'elle a soufferts, et de ceux auxquels elle est préparée. Il demeure ainsi plongé dans une mer d'anxiétés, en considérant combien peu il faut se fier à la cruelle fortune; il admire consterné les révolutions rapides de sa roue si changeante, et la vanité des promesses du monde pervers. Les étoiles errantes resplendissaient à travers les ombres nocturnes; mais leur lumière était trouble; la nuit silencieuse, obscure, confuse, était parvenue au tiers de sa course. Alors apparut au milieu des frênes et des aulnes, l'image auguste de ce Fleuve. Sa figure était revêtue d'un limon fin et verdoyant, et couronnée de roseaux aux larges feuilles : immédiatement après lui, venaient en chœur des nymphes charmantes qui suivaient le courant doux, murmurant

et tranquille. S'élevant au-dessus des ondes limpides, elles disaient ce triste chant :

« Infortuné capitaine, que poursuivent le destin et la fortune contraire, ne vois-tu donc pas que tu cours à ta perte? Où conduis-tu ce chef-d'œuvre de beauté que renferme le monde? Es-tu donc sans pitié pour sa jeunesse et si pure et si fraîche?

« Déjà tu as dépassé la première limite, et tu cherches à franchir la seconde! tu persistes dans la voie mortelle où tu t'es engagé; tu continues d'y marcher; tu t'es abandonné à un aveugle transport, sans cesse n'écoutant que les suggestions mauvaises, et méprisant les bonnes. Retourne sur tes pas, cruel, prends en pitié le malheur et la ruine d'une telle beauté.

« Une mort horrible t'attend; mais auparavant, tu seras témoin du destin réservé à ta si charmante moitié, et ton âme en sera déchirée; auparavant arriveront à la limite fatale tes enfants, gage si doux et tant désiré. Retourne en arrière, cruel, aie pitié d'une jeunesse détruite avant d'avoir produit aucun fruit.

« Elle sera gisante, défigurée sur la terre; son corps charmant sera enseveli, sur la plage déserte seront dévorés ses blanches mains, son

sein éblouissant! Hélas! à combien de calamités t'entraîne la fatale résolution que tu as prise! Retourne, ah! retourne en arrière, aie pitié de tant de charmes d'un ornement si rare!

« Au-dessus de ce corps inanimé, descendu dans la tombe, tu entendras mille clameurs, mille cris; tu verras la triste fin de tes amours, là où tu espères trouver un meilleur sort. Tu verras le tronc abattu, et les tendres fleurs dispersées sur la terre. Ah! fortune implacable! ah! destin rigoureux, impitoyable, combien vous avez été cruels envers une telle beauté!

« Tu erreras abandonné, détestant l'existence, au milieu de cavernes cachées, épouvantables, et voyant toutes tes espérances anéanties, tu te repentiras alors, mais en vain! Tes larmes, tes cris désespérés imploreront du ciel la récompense méritée, et chez les tigres tu rencontreras la même pitié que tu as aujourd'hui pour une telle beauté. »

Le noble capitaine passe la nuit entière sans que ses yeux puissent se fermer au sommeil. Aussitôt que Phébus eût quitté l'hémisphère humide, mugissant, orageux, et frappé le sommet des montagnes d'une lumière nouvelle, il se leva, mais non pas tel qu'il était auparavant;

car le chant prophétique avait bouleversé son entendement ordinaire. Ce n'est pas que la perte de son jugement fût apparente, non ; mais qui l'eût regardé avec des yeux attentifs, n'eût pas tardé à remarquer ces changements survenus en lui. Il s'en va troublé, abattu par cette vision cruelle, furieuse, mais encore ignorée; il arrive au lieu, où selon la promesse de la veille, les embarcations attendent. Peu de temps s'écoule, et les Portugais décident d'un commun accord, d'abandonner aux indigènes quelques clous, comme prix du passage. Quelques-uns passent d'abord, pour s'assurer si le reste de la troupe peut se rendre avec sécurité sur la rive opposée. Souza, bien différent alors du Souza de la veille, Souza maintenant méconnaissable, s'embarque avec Lianor ; les autres embarcations partent chargées d'un poids égal ; la distribution des hommes est faite entre toutes de la même manière. Les bateaux s'éloignent ensemble, sillonnant la rivière douce, tranquille et limpide. Tout pour eux est funeste présage, tout pour eux est signe évident de mauvais augure, pronostic malheureux. Le cours des eaux devient sombre, les feuilles des arbres murmurent tristement, les gais oiseaux fuient loin de ces lieux,

les oiseaux des ténèbres seuls y demeurent en poussant leurs cris lugubres ; caché au milieu de nuages noirs et épais, le soleil voile sa lumière rayonnante. Dans les hauteurs de l'espace, Tysiphone, embrâsée d'une horrible furie, bat les airs de ses ailes de dragon, et annonce par ses funèbres gémissements la fin lamentable de cette misérable pérégrination.

Ils avaient atteint le milieu du fleuve abondant, large, profond ; ceux qui conduisent la frèle embarcation qui porte Souza, Lianor et leurs enfants, pour éviter de toucher un bas fond, virent de bord, abandonnant la route et le sillon que laissent derrière eux ceux qui dans les trois autres bateaux fendent les ondes avec vigueur. Le noble capitaine soupçonne une trahison, il s'imagine que s'ils s'éloignent des autres embarcations, ils en agissent ainsi par perfidie. Les fatigues et les veilles avaient aveuglé son jugement; enflammé de colère, il tire son épée, il lève un bras furieux, et s'en va, rapide comme l'éclair, tirer vengeance de ce qu'il croit trahison et perfidie. Une terreur soudaine court dans les veines des Cafres, qui ne s'attendent à rien de tel ; leur sang se gèle dans leurs entrailles, à la vue de l'épée qui flamboie, et de la co-

lère de Souza. Éperdus, ils s'élancent, à qui le plus vite, plongeant dans la paisible rivière, mais bientôt ils reparaissent peu à peu sur les ondes à demi-morts de frayeur.

Quand au milieu des herbes verdoyantes ou des jaunâtres limons, les grenouilles importunes et babillardes, ne soupçonnant pas qu'on les puisse venir attaquer, reposent en paix, et enflant leurs bouches, remplissent les airs sereins de leurs cris discordants : si par hasard, un bruit se fait entendre, si passe à côté d'elles un troupeau qui cherche la prairie, elles cessent leur chant rauque, et toutes bondissant, vont se cacher au fond du marais fangeux, troublé et agité : chassant l'eau avec leurs pattes, elles fuient, ne songeant dans ce grand danger, qu'à se sauver ; mais bientôt, elles reparaissent craintives à la surface de l'eau, montrant leurs têtes humides pour s'assurer si elles peuvent reprendre le poste qu'elles occupaient auparavant en liberté. Ainsi, les Cafres, cachés naguère au fond de l'eau, reparaissent tremblants et demandent à ceux qui sont restés sur le bateau, la cause de cet événement soudain.

Le capitaine était furieux, enflammé de colère et bondissant de rage ; dona Lianor par ses

larmes, par ses plaintes et ses prières, apaise son cœur farouche. Qui dans un autre temps eût vu ce noble guerrier, doux, affable, courtois, discret, d'un commerce facile, et serait témoin maintenant du désordre survenu dans sa raison et son jugement, aurait-il la cruauté des tigres d'Hyrcanie, un cœur dur comme le diamant, ne pourrait retenir ses larmes et se défendre d'un sentiment triste, tendre, rempli de pitié. Tristan de Souza appelle les rameurs épouvantés, et les tranquillise par ses signes; rentrés dans le bateau, ils redoutent encore une autre colère, une autre attaque, une autre furie. Ils déploient en ramant, une force double, la barque légère vole et fuit sur la rivière; en peu de temps, elle touche la terre, et le noble capitaine saute avec les siens sur le bord. Il se plaint de la tête, et non sans motif, car son mal, à l'infortuné, vient tout de là. Il ne reconnaît plus son monde, et ne gouverne plus les soldats comme il faisait naguère. Ils se rassemblent tous, ils veulent continuer leur route incertaine, ils n'ont plus d'espérance que dans le ciel sublime, car les espérances que leur offre la terre, sont toutes anéanties; alors apparaît dans la plaine un nuage épais qui laisse deviner la

présence de deux cents Cafres ; les uns sont munis d'arcs et de flèches aiguës, d'autres néanmoins viennent désarmés. Ils marchent d'un pas rapide à l'encontre de la troupe lusitanienne, mais les bras de ces valeureux guerriers accoutumés à la victoire, s'apprêtent en un moment contre les ennemis. Déjà le porte-étendard a déployé dans les airs la bannière divine et sacrée, nobles et soldats l'environnent ; dans leur cœurs courageux la crainte n'entre pas. Le capitaine bien que malade et presque hors de lui, excite leur courage. Déjà la troupe ennemie est proche, elle fait aux Portugais des signes de paix, et s'écrie : « Que cherchez-vous, peuple étranger? qui êtes-vous? que voulez-vous parmi nous? quelle route suivez-vous? d'où venez-vous? quel royaume ou quelle province est votre patrie? qui vous amène dans ces parages étonnés de votre présence? quel dessein vous pousse à venir au milieu des Cafres? Vous qui avez votre bannière déployée, et qui faites retentir les clameurs de la guerre, dites-nous si vous la voulez, ou si vous préférez une paix assurée? » Souza, quoique affaibli, répond ; sa contenance est grave, son port sévère : « Nous sommes chrétiens, tous nous suivons la foi divine et

sacrée de Jésus-Christ. Le royaume Portugais est notre patrie, la fortune ennemie, une horrible tempête, la force immense de mille vents cruels et celle des ondes en furie, voilà ce qui nous a jetés sur ces bords. Chose odieuse, infâme! la mer orageuse, dans son impitoyable fureur, a lancé notre noble vaisseau sur cette côte, et l'a mis en pièces. Nous avons déjà marché trois cents lieues à travers des rochers escarpés, des monts sourcilleux; la guerre, nous ne la souhaitons pas; aucun mal, aucun dommage ne sera causé par nous, nous voulons la paix. Ce que nous vous demandons (et vous ne ferez rien pour nous qui n'emporte avec soi sa rétribution), c'est que vous nous facilitiez la route vers un grand fleuve que nous cherchons, et qui coule un peu plus avant dans le pays. Si vous avez ici des vivres, donnez-nous en; fournissez-nous ceux dont nous avons besoin, à quelque prix que ce soit; vous y trouverez du profit, et par ce bienfait, vous nous rendrez la vie. » Le chef de la vile bande répond, mais son âme est fausse, et son esprit perfide. « Si vous désirez un remède à vos maux, venez derrière nous, et suivez nos pas. Le roi de cette comarque n'est pas loin, il habite une terre riche et abondante;

vous en recevrez des honneurs, et l'accueil dû avec raison à de si nobles guerriers. » La faible troupe, entièrement livrée aux coups du sort ennemi, suit en cachant les doutes qui s'élèvent dans leurs cœurs, la voie fausse et pernicieuse. Le destin cruel et la fortune ennemie avaient préparé cette embûche pour la fin triste et misérable de l'infortuné capitaine et de son épouse. Les nymphes, habitantes des hautes montagnes, et celles qui résident dans les bosquets ombrageux, poussèrent des cris ; celles qui demeurent dans les sources cristallines mêlèrent leur voix à ces tristes chants. De leurs larmes, elles augmentent le volume des eaux, elles s'affligent, éclatent en douloureux gémissements, et mêlant à leurs plaintes lamentables le nom de Lianor, elles disent : « Ah ! charmante Lianor, aussi charmante qu'infortunée, que privée de tout bonheur ! Ah ! gracieuse Lianor, aussi gracieuse que bas tombée ! Malheureuse Lianor, aussi malheureuse que parfaite et admirable par ta beauté ! Quelle poignante douleur pour nous, ô belle Lianor, de voir que tu es livrée à la mort sans l'avoir mérité. Cette nation farouche et barbare t'entraîne à un triste sacrifice ; là-bas est préparé pour toi un cruel trépas ; on le voile

sous un bienfait trompeur ; retourne, retourne en arrière, infortunée, car une trahison évidente t'attend dans l'hospitalité qu'on te promet; écoute, écoute, Lianor, des conseils sages; où tu cours, tu vas tomber aux mains de la mort. Tu laisseras le monde dans la stupeur ; dépouillé de ta présence, il s'affligera avec raison de ton absence, il restera sans splendeur, sans gloire et sans puissance ; tu monteras au royaume élevé, sacré, qui est promis à ta constance ; tu seras assise sur un trône glorieux ; parmi les anges, tu seras un ange enchanteur. Le ciel se réjouira à l'aspect de tant de beauté, et la terre la pleurera sans cesse ; tu doubleras l'éclat de la lumière du soleil, en ajoutant au sien l'éclat de tes yeux ; tu plongeras le monde dans des regrets éternels, il soupirera après de tels yeux; mais des yeux si admirables, si rares par leur prix, le ciel et les anges seuls sont dignes de les posséder. »

Écho répondait à leurs clameurs puissantes, répétant leurs cris de douleur, et ces funestes présages retentissaient dans les cavernes des rochers. Mais elles ne purent réussir à arrêter cette marche mortelle, misérable calamiteuse; loin de là, bientôt ils arrivent tous au lieu où

résidait le perfide roi cafre ; celui-ci, dont l'âme déborde de méchanceté, leur défend d'entrer dans l'aldée ; il leur fait dire qu'il n'est point permis aux Cafres d'admettre des chrétiens parmi eux : mais que, puisqu'ils viennent poursuivis par la fortune, implorer sa protection, il la leur accordera, et la leur accordera telle que la méritent de tels hommes. Rassurés par ces bienveillantes paroles, ils s'abritent sous les hauts arbres voisins, et assis sur les herbes verdoyantes, ils se reposent dans l'espoir que cette perfidie est bien la vérité. Ni le capitaine, ni les autres nobles qui sont avec lui, ne croient pas à un tel manque de foi, bien que leurs cœurs soient tourmentés de craintes incessantes. Mais que peuvent faire des étrangers dans un pays inconnu et si lointain ? Ayant passé déjà par tant de misères, de fatigues, de maux insupportables, ils n'espèrent plus le bonheur, mais ils attendent pour voir ce que décidera la fortune, dont le front courroucé leur annonce une fin triste et amère. Bientôt leur sont apportés de la ville des vivres qu'ils échangent contre du fer inutile, du fer qui n'est point façonné pour la guerre. Ces vivres rendent la force à leurs membres que la faim cruelle avait affai-

blis. Trompés par ces fausses apparences ils ne se tiennent point, les imprudents, en garde contre ceux qu'ils ont à craindre. Le noble Sépulvéda témoigne l'intention d'aller camper dans un lieu situé à quelque distance. La Cafre rusé et trompeur, voyant un si heureux commencement à sa perfidie, lui accorde ce qu'il désire, en faisant observer toutefois, que toute sa suite ne peut rester réunie sur un même point, vu l'indigence, la sécheresse et la stérilité absolue du sol. Il pourra donc, lui, ainsi que Lianor et ses enfants, demeurer en cet endroit, et garder quelques individus avec lui. Qu'il choisisse ceux qu'il voudra, et distribue le reste dans les environs. Comme ils sont munis d'armes, il se pourrait faire que les Cafres conçussent des craintes au sujet de leurs personnes et de leurs biens, s'imaginant qu'ils sont de ces hommes qui se font redouter des voyageurs par la violence ; ils devront encore en conséquence laisser ces armes en des lieux où elles seront en sûreté, et où ils pourront les reprendre lorsque quelque navire abordant ces rivages, amènera le moment de leur départ. Autant ces armes en effet ont été jusqu'ici fatales à leurs ennemis, autant aujourd'hui elles le seraient à eux-mêmes, car la crainte

qu'elles inspireraient, serait cause qu'on ne leur apporterait point de vivres. Aussi, loin de faire avec elles la guerre à leurs adversaires, ils la feraient à leur propre existence, mais une guerre plus cruelle et plus terrible, car il est certain qu'ils seraient vaincus par leurs propres armes. Le capitaine lui répond qu'il va consulter sa troupe et connaître sa détermination; car ce guerrier n'est plus le même homme, il ne découvre pas une trahison si palpable, si évidente. C'en est fait, le terme fatal est arrivé où le crime sanglant et épouvantable commis sur le noble Luiz Falçam réclame de la justice divine son juste châtiment. Tous, réunis en conseil, délibéraient s'ils remettraient ou refuseraient au roi perfide et cruel les armes qu'il aspirait à leur arracher par une ruse artificieuse. En cet instant, le sang de Falçam criait vengeance au juge puissant, sacré et divin; il disait : « Seigneur ! justice, justice pour une telle mort frappant un innocent. » Cette voix, ces gémissements traversent facilement les orbes élevés et célestes. Ils arrivent aux pieds du juge souverain, suprême, très juste, et alors ses cris redoublent. « Dieu bon, faites-moi justice; ma demande, vous le voyez, Seigneur, est juste; la

mort cruelle dont je fus frappé, j'en fus frappé innocent par un aveugle amour. Je vous demande justice à vous, puisque sur la terre la justice est en tout semblable à l'iniquité. Qu'attendre des hommes? Chaque chose se colore à leur guise, à leur guise aussi l'innocence est frappée d'un châtiment injuste. Sur la terre la justice et la raison fléchissent sous une volonté criminelle, impie, pernicieuse; sous les apparences d'un zèle saint, ils couvent dans leurs cœurs la malveillance et la tyrannie; ils ne vengent pas, ils n'ont aucune peine pour les torts, les crimes et les injustices. Vous le voyez, Seigneur! vous seul vengez ceux qui n'ont de recours qu'en vous. » Telle fut la puissance de ces paroles devant le tribunal et devant le juge suprême, qu'ils obtinrent l'épée rigoureuse de l'immuable et stricte justice. Par ordre de la divine Toute-Puissance, haute, incompréhensible, un homme fort, altier, grave, la porte dans sa main; il est juste, sévère, et puissant; son front épouvante ceux qui à la mort de quelque innocent ont pris part, ceux qui contre leur prochain se laissèrent aller à des actions coupables et funestes. Son nom est le CHATIMENT haut et divin, son emploi est de venger les crimes secrets; plus le crime se

cache, plus sévit et châtie ce bourreau divin.

Des hauteurs sublimes et glorieuses de l'empyrée, cet être parfait, saint, formidable, descend; il est accompagné par la voix de Falçam, qui sans cesse implore la même vengeance; les hautes nues se déchirent avec fracas, avec une impétuosité terrible, furieuse, avec un éclair rapide, un rayon ardent, qui agitant les montagnes, épouvante le monde; descendant à travers les espaces du vide, le formidable vengeur arrive au lieu où Souza et les Portugais sont réunis, délibérant s'ils donneront ou refuseront les armes. Les uns disent que remettre les armes est une erreur insigne, un méchant avis; qu'attendre de la vertu d'une nature perfide, c'est folie; c'est le fait d'un faible jugement. D'autres prétendent que dans une telle calamité, résister aux Cafres, est dangereux, qu'il vaut beaucoup mieux s'en fier à leur roi que de s'en faire les ennemis en lui refusant les armes. La confusion était grande, l'incertitude plus grande encore sur le parti le plus avantageux à prendre. Le Châtiment divin agitant au milieu de tous son épée sainte et juste, fait jaillir çà et là des éclairs formidables; il produit une splendeur, un éclat éblouissant qui obscur-

cissent et aveuglent les esprits; ceux qu'ils trouvent coupables de grands crimes, il les abat sous des coups puissants; il a bientôt anéanti ces jugements confus et vacillants; il a triomphé de toute ferme opinion. Le terrible vengeur épargne seulement dona Lianor; c'est une femme, et elle a vaincu; il n'inflige aucun châtiment à Pantaléon de Sà, car il est pur de tout crime; ces deux-là seuls réprouvent une résolution aussi pernicieuse que celle d'abandonner les armes aux Cafres. Ils donnent des raisons, mais à quoi bon, puisque le capitaine aveuglé ne les écoute pas? Après que le vengeur divin eût accompli son œuvre, et qu'il les eut tous laissés troublés, il s'en retourne aussitôt au joyeux royaume où il réside. Le capitaine plus troublé que les autres, prend la détermination de remettre les armes au roi; il dit « qu'il veut attendre en ce lieu, jusqu'à ce que soit construit un navire sur lequel il puisse partir, car le pilote lui assure que ce fleuve est le fleuve de Lourenço-Marquez. Ne le connaissant pas, c'est en vain qu'ils le cherchent à travers tant de voies diverses. Que celui qui voudra partir, parte, et s'abandonne au destin qui le guidera par une bonne ou une mauvaise route; pour lui,

il pense qu'il est inutile d'aller plus avant : dona Lianor en effet est fatiguée, affaiblie par ce pénible voyage; ses petits enfants sont presque morts. » A ces mots, ses yeux s'emplissent de larmes, ils continue : « Maintenant, seigneurs, vous qui voudrez continuer votre route, je vous demande et vous supplie, si vous venez à rencontrer une embarcation qui puisse nous sauver, de me l'envoyer, ou tout du moins de m'en prévenir. Je récompenserai généreusement celui qui le premier m'apportera la nouvelle que je puis partir. Quant à ceux qui consentiront à rester ici avec moi sous la sauve-garde de la foi royale, ils souffriront avec moi, partageant la bonne et la mauvaise fortune, ce qui m'arivera leur arrivera; nous avons une ressource incertaine, mais je n'en vois pas d'autre pour le présent; c'est de livrer nos armes aux Cafres, leur prouvant ainsi que nous sommes leurs amis. Nous dissiperons les soupçons et les craintes qu'ils ont conçus de nous; voyant notre facile amitié, ils nous accorderont facilement ce que nous demanderons. La faim et les malheurs que nous avons soufferts, nous font une loi d'en passer partout, et puisque nous sommes dénués de

toute ressource, le plus avantageux est de nous fier à eux. »

Comme tous étaient aveuglés par la radieuse splendeur et par le divin Châtiment ; comme la flamboyante épée de la céleste justice, les avait tous troublés et aveuglés, ils obéirent à Souza. Ils exécutent aussitôt un ordre qui était évidemment la volonté du ciel, et qui prouvait que le faible jugement de Sépulveda était anéanti. Cependant Pantaléon de Sà voyant clairement que leur perte était certaine, et quel déshonneur il y avait pour eux à livrer leurs armes, parle et crie, s'efforçant d'empêcher un acte si absurde. Dona Lianor aussi réprouve et repousse une concession qui sera si peu avantageuse ; tous les deux étant à l'abri et sauvés du rayon vengeur, voyaient le mal. Mais qui peut résister à la volonté et aux décrets de la souveraine puissance? Il est difficile d'empêcher ce dont le ciel dans son équitable justice ordonne l'accomplissement.

CHANT SEIZIÈME.

Les Cafres dépouillent et volent le capitaine et ceux qui l'accompagnent. — Phébus s'éprend d'amour pour Dona Lianor; il revêt la forme d'un pasteur, et abandonnant son char et le ciel, se met à la suivre dans les vicissitudes de son sort.

Déjà dans les temps reculés, des conseils imprudents ou malveillants, ou basés seulement sur le puissant intérêt, causèrent la ruine de grands royaumes et de cités. Nous avons toujours vu des événements désastreux frapper ceux qui écoutent de mauvais conseils. Que le grand Roboam, que Rodrigues disent le mal que leur causa un faux conseil. Si celui qui conseille n'a que peu de jugement, quel conseil pourra-t-il donner qui ait quelque valeur ? Celui qui en tout montre un esprit arti-

ficieux sera peu franc dans ses conseils. Malheur à la triste république soumise à une dure condition, à des volontés cruelles, à un zèle pernicieux ! elle devra infailliblement se consumer et tomber sans remède !

Dans le chant dernier; vous avez vu la résolution qu'adoptèrent, comme étant la meilleure, le capitaine et les siens en livrant les armes à leurs ennemis, qui n'attendaient qu'après cela pour les attaquer, Voyant l'occasion si belle, ils ne la négligent pas, ne la laissent pas échapper ; loin de là, ils la saisissent, et embrasés d'une violente fureur, ils donnent aussitôt libre essor à leur rage. Ils poussent d'horribles clameurs, dont les éclats étonnent la plaine, les montagnes et s'élèvent jusqu'au ciel. En un clin-d'œil accourent les bandes épaisses de ces Barbares, au teint bruni. Telle se précipite une sombre nuée de noirs oiseaux, amis des cadavres sur lesquels ils s'abattent, baignant et plongeant dans le sang putréfié leurs becs cruels ; déployant leurs ailes qui sifflent, ils inspirent la terreur par leurs sinistres présages et importunent de leurs cris rauques les monts solitaires et les cieux élevés. Les Cafres disséminent les Portugais dans des lieux où ils

les peuvent dépouiller plus à leur aise ; ils emmènent par bande de quatre, six ou dix, les hommes robustes dans les forêts. Tous témoignent une tristesse intérieure, la douleur se peint sur leurs fronts où siège la misère ; des angoisses poignantes torturent leurs âmes, tous sont en proie à de cruelles souffrances ; leur langue est muette, aucun ne se plaint. Ils sont stupéfaits de cet événement funeste, de cette catastrophe impie dont les frappe la fortune cruelle ; mais ils ne peuvent, ils ne savent s'en préserver ; il en est d'eux comme celui qui fixe et attache son attention au murmure de la source limpide, bientôt passent et repassent dans son imagination des souvenirs divers, l'image du passé ou de l'avenir. Il se laisse absorber par sa rêverie, et bientôt la confuse rumeur lui a tout fait oublier.

En vain les infortunés tourmentent leur esprit fatigué à la recherche de moyens de salut. Croient-ils en avoir touché un ; aussitôt la fortune cruelle leur en montre l'impossibilité. Déjà les Cafres s'éloignent enrichis et chargés de la dépouille de ces malheureux ; la triste troupe se réunit abreuvée de douleur et de honte, prouvant par l'affliction de leurs cœurs la force inhérente aux Portugais. Commençant à ressentir

les effets désastreux et les périls de cette cruelle catastrophe, et croyant que le retard leur est pernicieux, ils décident de partir tous ensemble, de se sauver ou de mourir tous; mais cette résolution ne fut pas longtemps ferme; la fortune, amie ou contraire, les sépare en cet endroit, selon que l'avait ordonné le jugement suprême; elle appelle et conduit les uns dans des contrées dangereuses, et guide les autres à travers des voies plus heureuses. Pantaléon de Sà part, et remplace le capitaine en chef qui manque déjà; il passe en divers pays, supportant des vicissitudes diverses; mais échappant à tout, il parvient à se sauver; les autres terminèrent leur vie au milieu de rochers affreux, dans des vallées sombres et solitaires, ou déchirés par les dents cruelles et les ongles aigus des tigres farouches et dévorants. Sépulveda et sa charmante compagne ne sont pas à l'abri d'un si funeste destin. Le roi pervers les traite selon la perfidie qui habite dans son cœur. Les richesses qu'ils ont sauvées des flots deviennent la proie de cette nation barbare, les pierres précieuses, la fine argenterie, le tybar, l'or, l'ambre odorant composent ce butin. Le chef Indien ordonne à Sépulveda de s'éloigner aussitôt, mais il ne permet

pas que l'on maltraite de si illustres personnages. Le capitaine part avec dix-sept domestiques, qui n'ont point voulu l'abandonner. Ils ne marchent plus sous une bannière ; ils cheminent au hasard guidés par leur seule volonté ; ils ne placent plus leur espérance que dans le ciel ; ils lèvent vers lui leurs tristes yeux baignés de larmes. ils s'en vont, exposés à de nouveaux malheurs, aux nouvelles inventions du sort ennemi ; ils font une nouvelle expérience de la fortune perverse, inconstante et impie. Bientôt ils regardent du haut des montagnes s'ils ne pourront pas se rapprocher de la mer ; tantôt ils s'avancent par des chemins solitaires, à travers des rochers menaçants, inextricables. D'autres fois, ils descendent dans de profondes vallées, où à chaque heure ils s'attendent à voir fondre sur eux des tigres farouches, des lions altiers, qui, déchirant leurs chairs palpitantes avec leurs griffes redoutables, se désaltéreront dans leur sang. Encouragés par les paroles du vaillant capitaine qui dissimule la douleur dont son âme est remplie, ils arrivent sur le rivage de la mer au moment où le blond Apollon se cachait dans son sein, étendant une ombre épaisse au-dessus des lieux d'où l'aurore découvre la

lumière du jour. Sépulveda s'imagine qu'en cet endroit aucun danger ne le menace. Hélas ! il ne sait pas que le sort lui en prépare un plus cruel et d'un aspect plus terrible que ne l'est celui du bourreau pour le patient. De l'épaisseur des bois s'élance une troupe de Cafres ; race de vol et de rapine. De toutes parts ils accourent, ils bondissent en poussant des cris effroyables, d'épouvantables clameurs. Ainsi l'on voit dans les épais roseaux la meute des chiens qui, cachés et flairant le gibier gîté dans les trous, l'ont senti ? Tous s'élancent, courant à l'envi, et celui qui devance les autres est réputé le meilleur ; tous se suivent, tous bondissent, tous se précipitent après cette proie en aboyant. Les Cafres se ruent avec une indicible furie sur la troupe désarmée ; en un clin-d'œil, ils la dépouillent et la laissent sans vêtements, sans un misérable lambeau pour se couvrir. Lianor demeure telle que s'offrit sur la montagne troyenne Cythérée au jugement du berger Phrygien, quand, avec raison, elle remporta, dans cette lutte de trois beautés, la victoire. Elle s'assied sur l'arène blanchissante, et voile de ses cheveux dorés ses chairs éblouissantes ; les suivantes qui l'accompagnent s'asseoient au-

tour d'elle pour l'abriter, pour empêcher que son corps si chaste et si charmant ne soit vu par les guerriers qui sont présents. Ainsi les nymphes gardent Diane dans la fontaine pour que les yeux d'Actéon ne l'aperçoivent pas. Le capitaine écarte les témoins de cette scène poignante et les place derrière quelques rochers ; réunis en ce lieu, ils cherchent quelque nourriture. Le noble Sépulvéda reste auprès de sa faible et malheureuse épouse ; il passe dans les larmes toute la nuit; mais aussitôt qu'une lueur vermeille annonce le jour, il entre dans la forêt, poussé par la faim impérieuse ; il cherche le fruit amer que produit la nature, dans des terres incultes, stériles, sauvages, desséchées.

Phébus apparaissait là-bas à l'Orient; son front était éclatant, joyeux et radieux ; il frappait de sa lumière renouvelée les hautes montagnes, remplissant de joie les prairies verdoyantes ; il embrassait de ses yeux enflammés la machine terrestre de l'univers. Bien éloigné de la pensée que quelque chose pouvait lui faire oublier Daphnis, sa bien-aimée, il aperçoit ce corps, ce corps où la neige est vaincue et devient obscure ; il voit étendu sur son beau front un voile de lis éclatant et de fraîches roses ; il

veut contempler ses yeux enchanteurs, mais sa résolution ne peut être exécutée; car honteuse de se voir dans une telle position, ses yeux abaissés restent attachés à la terre. Tantôt il analyse chacune de ses perfections, tantôt il l'embrasse tout entière d'un seul regard; il proclame que c'est l'honneur de la nature, son unique ornement. Je ne sais quel sentiment il éprouve, mais il s'afflige de ce qu'elle soit ainsi contemplée par les airs. Il voit qu'elle répand ses cheveux d'or et qu'elle en couvre son sein d'ivoire et ses épaules polies; ne pouvant pas se voiler davantage, son dernier recours sont les larmes. En ce moment, il fut épris d'amour, il fut blessé par une flèche dorée, cruelle, aiguë; déjà son cœur, naguères libre, brûle dans sa poitrine et ressent mille douleurs; son sang se refroidit dans ses veines; il est balotté d'une pensée à l'autre; déjà il se repaît de bonheurs vains et mensongers, et il est détrompé à ses dépens. Plus il attache les yeux sur elle, plus il ressent les nouveaux tourments d'un nouvel amour, et alors que son cœur endure la plus grande souffrance, il ne désire rien tant que de voir cette souffrance s'accroître. Lorsqu'il se vit esclave, obligé de suivre la

route qu'Amour avait tracée pour lui, il descend du quatrième ciel et revêt la forme sous laquelle il garda les bœufs auprès d'Amphrisus. Il apporte avec lui la lyre sonore, douce compagne de ses amours; il décide de se cacher en un lieu où il puisse, sans être vu, voir ce qu'il désire. Non loin du lieu où Lianor est assise sur le sable blanchissant est un frêne dont le tronc est revêtu d'un vert feuillage, qui dans mille circuits s'étend et s'élève à une grande hauteur. Les eaux cristallines forment une petite fontaine qui doucement murmure et s'en va se jeter, en soupirant, dans les ondes salées. Là, la voix de la mer qui se brise et se rompt à travers des pierres rongées et des rochers nus, engourdit les sens et ne laisse de place qu'aux pensées des biens et des bonheurs évanouis. Là, sur la plage déserte, d'instants en instants, retentit la voix du triste Alcyon, qui, cherchant vainement Ceyx, son bien-aimé, l'appelle vainement et vainement soupire pour lui. Là, dans les feuilles blanchâtres et tremblantes des hauts peupliers et des hêtres élevés, résonne une rumeur confuse, qui, dans le cœur amoureux, cause de tristes anxiétés. Là se font entendre doucement les chants variés, les plaintes des oiseaux, leurs gazouille-

ments, leur harmonie, que leur enseigna la seule nature. Là résonne, dans l'épaisseur des arbres sauvages, le rugissement du tigre farouche, qui, quand il crie, fait trembler les vallées aux éclats de sa voix puissante, formidable. C'est ce frais endroit que choisit Phœbus, le trouvant propre à ses projets. Il se cache derrière les rameaux verdoyants; il attache avec avidité sur elle ses regards enflammés. Il admire la perfection, il admire les grâces de celle qui, dans le monde, n'avait pas d'égale. Il se tient heureux de la voir ainsi; il se repent bientôt de la voir ainsi. Il ne lui suffit pas de connaître les propriétés cachées des herbes et des plantes utiles; pour l'ardeur dévorante qui l'embrâse, ce n'est pas assez des sucs froids de la cavalline; car l'amour a captivé son jugement; il ne lui a pas laissé la force et le pouvoir de se guérir; il ne lui a pas laissé sa raison pour qu'il puisse se sauver du danger. L'infortuné était abattu; ses yeux ne cherchaient que ce qui était la perte de son âme et de sa vie. Il étouffe ses soupirs; on dirait qu'il veut se les cacher à lui-même, qu'il se défie de lui-même. Tel on voit le pâtre caché là-bas entre les roseaux et l'épais feuillage qui borde la prairie, lorsqu'en face de lui est le

blanc héron royal, couché au milieu des joncs verdoyants ; il attend l'heure et le moment où se levant doucement, l'oiseau se montrera tout entier, sans méfiance, à ses yeux; car il pourra ainsi l'ajuster et tirer plus à son aise.

Ainsi le brillant fils de Latone attend que Lianor se lève ; il meurt du désir de la voir entièrement. Il pense, l'infortuné, que cette vue lui apportera un soulagement, un remède à son mal. Il ne sait pas que la chose la plus certaine est que cette vue portera le dernier coup à son existence, qu'en un clin-d'œil elle sera consumée, s'il contemple une beauté si parfaite. Le retard le tue, il redoute, il craint que quelque événement funeste ne lui enlève ce bonheur. Le malheureux ne voit pas que dans de tels charmes se cache un mal terrible ; que plus ils donnent de plaisir aux yeux, plus ils enfantent dans l'âme de cruels tourments; emporté par la contemplation de cette beauté, il se précipite à la mort qu'Amour lui a préparée. Embrâsé d'un feu qui le dévore, il fait résonner sa lyre ; sa suave mélodie est telle qu'elle adoucit les durs rochers, et que les oiseaux légers restent suspendus dans les airs sans se mouvoir. La rare harmonie des cordes sonores qui retentissent sous la main sa-

vante du divin artiste, se marie à la rumeur aveugle et confuse que le doux souffle du vent produit dans l'antique frêne, dont les feuilles doucement agitées par Zéphyr appellent Lianor, et au rauque murmure de la faible fontaine qui appelle aussi Lianor. Sa voix suave unie au retentissant instrument, pénètre dans les cavernes des rochers. Écho qui s'y tient cachée, soutient de ses tendres accents le chant plaintif. Du fond du cœur de Phébus, mille soupirs sortent enflammés; ils disent dans de doux vers que Lianor est la cause de son tourment. Mais ils font peu d'impression sur ce cœur pur, sur cette âme chaste; le vent les emporte, comme il emporte les espérances de l'infortuné; enfin il déchaîne sa langue et prononce ces vers : « Tourne les yeux, ô dame, et vois les tourments qu'à cause de toi souffre mon âme; tourne vers moi les yeux, non pas avec un barbare dédain, mais avec une douce bienveillance! Ah! sois charitable, viens à mon secours! tourne les yeux, femme dont la cruauté égale la beauté, tu verras que tout ce que je possédais, je l'ai perdu; tu verras ma vie naguères libre et joyeuse, maintenant triste, accablée, odieuse; tu verras mes plaisirs changés en dégoûts, en abattement, en infortune;

tu verras mes souffrances présentes, mon bonheur évanoui, mes tourments, mes angoisses, mon agonie ; tu verras un cœur que le feu consume, et qui ne voit de soulagement que dans la mort; tu contempleras une grande affliction, une grande tristesse, criminel résultat de tes dédains et de ta cruauté. Si contempler un océan de misères dans la même personne peut émouvoir ton âme de fer; si de poignantes angoisses peuvent t'adoucir, quand elles consument et rongent un triste cœur ; si ton âme superbe et altière peut changer et se convertir jusqu'à devenir bienveillante, tu trouveras réunis en moi tous les maux, toutes les douleurs que de longues années peuvent à peine enfanter. Si tu veux accepter un amour pur, je t'offre, ô femme, un amour pur ; si une âme poursuivie a des charmes pour toi, tu verras dans mon âme ce que je souffre; si tu éprouves du plaisir à voir une vie s'achever ainsi, vois la mienne. C'est ce que je te demande ; non pour que tu compatisses à mes maux extraordinaires, car seraient-ils plus cruels encore, les souffrant pour toi, ils me sont doux; mais pour qu'en me voyant dans un tel état, souffrant de si tristes, de si âpres tortures, ton cœur cruel soit vengé, et

pour que moi, je meure content d'un mal si glorieux. Je ne te demande pas d'être mieux traité, non, mon sort s'y refuse; je te demande encore moins de me tromper par ta douceur, car la dureté de ton cœur s'y oppose; ce que je te demande seulement (et cela m'est dû comme juste prix de mon tourment), c'est que quand tu me verras succomber à ma douleur, tu en témoignes quelque satisfaction, et que si d'aventure, mes extravagantes pensées sont entendues de toi, bien que riant de telles folies, de folies si trompeuses, tu t'apitoyes sur les maux qu'elles me causent. » Ces paroles s'échappent au milieu de cruelles angoisses, de mille soupirs sortis du fond des entrailles; mais le cœur si chaste de Lianor les méprise comme de vaines futilités. En ce moment le noble Souza revient du bosquet ombreux, et apporte des baies sauvages pour nourrir et soutenir une existence devenue pour Lianor un poids si insupportable. Il partage entre sa compagne et ses deux faibles enfants les fruits rustiques. Phébus cependant se tut, redoutant d'être aperçu ou deviné par son rival. Bien qu'il le haïsse, il souffre de voir dans un tel état un si noble personnage, quand il reconnaît l'extrême misère

où il est tombé, poursuivi, harcelé par la fortune. Sur son front livide on dirait la pâleur de la mort; ses yeux éteints, appesantis, sont voilés par la tristesse; son corps déchiré par les branches des arbres, est rougi de sang: de cruelles épines enfoncées dans ses pieds nus, lui font endurer d'atroces douleurs. Mais il souffre bien davantage encore en voyant sa Lianor qui gémit et qui pleure. Elle lève ses yeux mouillés de larmes amères, et dit: « Seigneur tout-puissant, que ma mort mette enfin un terme à des tortures si affreuses. » De telles paroles bouleversent l'âme du noble Sépulveda, de l'audacieux, du fort capitaine; néanmoins résigné, patient, il se lève, louant la volonté suprême du Très-Haut. Il se dirige de nouveau vers la forêt épaisse pour y chercher sa rustique et sauvage nourriture. Il déploie autant de diligence que le noble autour en met à chercher une proie pour ses petits. Il erre de côté et d'autre, suivant la première voie qui dans la forêt lui paraît la moins difficile et la moins ténébreuse. Il s'en va déchiré par une poignante douleur, il s'en va où le pousse et le mène le hasard; il se jette à travers les ronces, là où elles sont le plus serrées, où leur épaisseur ré-

pand le plus d'obscurité ; de ses bras nus il écarte les branches armées d'épines, qui rendent la route presque impraticable. Le daim rapide bondit, et le lièvre épouvanté du bruit s'enfuit. Le noble Sépulveda tressaille au bruit et au mugissement des branches agitées ; il croit que c'est d'aventure quelque superbe et farouche lion, ou quelque féroce tigre d'Hyrcanie. Il souhaite la mort pour être débarrassé enfin de douleurs si cruelles, si intolérables; mais Lianor lui revient à la pensée, et il ne peut plus supporter une absence si triste, si désolante. Bouleversé, hors de lui, il entre dans un hallier épais et sombre, où l'épais feuillage des arbres intercepte l'air et l'éclat du jour radieux. De noires et épaisses vapeurs recelées dans le sein des arbres et se mêlant à un souffle délétère, produisent en cet endroit un air humide, froid, mortel. Après que le Lusitanien eût pénétré dans cet épais fourré, il aperçut la figure pâle et bien connue de son fils mort, dont son imprudence avait causé le triste sort ; bien qu'il redoute cette épouvantable vision, il lui dit avec des larmes : « O mon fils bien-aimé, est-il bien certain que c'est toi que je vois ! oh ! mon fils bien-aimé ! est-ce la vérité, ou une apparition trompeuse et

mensongère? » En disant ces mots, il se précipite vers l'endroit où se dessinent ces formes fantastiques ; il croit embrasser son fils, hélas ! il n'embrasse qu'une ombre vaine, qui s'évanouit dans ses bras. Trois fois il cherche à le saisir, trois fois il voit l'inutilité de ses efforts ; comme un songe vain, ou comme un souffle léger, s'enfuit cette ombre mortelle, trompeuse, vide ; il entend la voix mourante de cette figure incorporelle, formée d'air; elle lui dit : « Ne pense pas, ô mon père chéri, serrer dans tes bras ce corps menteur; tu peux bien t'abuser comme beaucoup se sont abusés, à l'aspect des ombres vaines d'hommes déjà morts, déjà passés de la vie temporelle à la vie qui est infinie ; il s'imaginent que ces figures sont les mêmes qui antérieurement résidaient en ce monde au milieu des vivants : mon père, c'est une fiction trompeuse, qui en a épouvanté un grand nombre et leur a presque coûté la vie. Sache, ô mon père, que ces figures incorporelles, caduques, vaines, aériennes, sulfuriques, qui, effroyables et funestes, apparaissent la nuit en revêtant des formes horribles, ne sont pas ce que communément l'on pense, c'est-à-dire des âmes, qui aspirant à de divins suffrages, re-

viennent à la vie mortelle; non c'est une croyance erronée, qui ne mérite pas la foi du vulgaire; les âmes perdues ne peuvent revenir en ce monde, non plus que celles qui jouissent de la gloire, ni celles qui souffrent des peines temporelles, à moins que la divine volonté ne le permette; les visions funestes qui en des lieux divers apparaissent dans l'ombre pendant la nuit silencieuse, sont des œuvres occultes de la nature; ce sont ses secrets, et elle les communique à bien peu. Quand quelque mortel touche au terme marqué par la puissante main; quand la triste mort décompose l'humanité, admirable composition, la nature, mère de l'univers, la nature, sage et savante, regrettant ce qu'elle avait créé, ce fils qu'elle ne retrouve plus, tâche de le reformer avec des vapeurs et des exhalaisons terrestres, avec des atomes attachés par une légère poussière; elle crée ainsi une figure incorporelle qui se meut çà et là; elle lui donne la forme qui convient à ses desseins et à ses volontés; restitué, recomposé avec cette matière légère, elle dirige et conduit ce fantôme conformément au caractère qu'il avait: elle lui donne le même visage, les mêmes proportions, la même contenance; elle le revêt de ses vête-

ments habituels, elle lui rend les emplois qu'il avait; beaucoup font retentir des instruments divers; mais à tous elle n'accorde que le mouvement. Les anciens, témoins de ces apparitions, affirmèrent que c'étaient des satyres, des faunes, des amadryades, des dryades, des nymphes; que toutes étaient des dieux des montagnes, des bosquets, des fontaines et des fleuves. Comme cette mère ingénieuse ne manque jamais de la matière nécessaire pour effectuer ce qu'elle veut, comme sa vigilance ne s'endort jamais, et qu'elle est sans cesse occupée de la conservation des choses, lorsqu'elle voit qu'un être, de ceux qu'elle soutient et crée, manque, elle recompose son fils mort, et se plaît à contempler cette vaine et fausse image. Mais telle est en cela son astuce qu'à bien peu elle accorde de voir cette fabuleuse fiction qui cause une terreur froide, horrible; elle garde ainsi son secret. Ce sont aussi parfois des présages pour ceux qui achèvent le court terme de la vie temporelle; c'est une opinion commune, qu'ils meurent ceux qui ont aperçu une telle ombre; mais c'est faux; la vérité, la certitude (quoiqu'elles soient obscures), je te les raconterai, Seigneur, et elles t'épouvanteront. La nature pressentant la fin de

quelques-uns, déjà voisins du terme fatal, produit ce funeste prodige; leur montre en de pâles visions, en des ombres froides, leurs pères morts, ou leurs fils morts ; et par cette ombre vaine, elle leur annonce leur fin. De telles figures, pour la plupart, demeurent toujours animées et vivantes sur la mer; là, dans cette matière épaisse et glutineuse, la nature peut facilement les former ; les eaux salées et épaisses ont pour cela une propriété puissante; la nature, cette reine ingénieuse, crée ainsi les monstres farouches, épouvantables, horribles, qui habitent l'Océan. »

Aux dernières paroles la vision disparut tout-à-coup, laissant le misérable seigneur épouvanté. Plein d'angoisses, en proie au désespoir, il reste longtemps sans mouvement, le cœur brisé de la triste nouvelle, le visage sans couleur, les yeux baignés de larmes, le regard cloué à terre. Il roule dans son esprit fatigué d'affliction mille desseins divers. L'infortuné sent courir dans ses veines, par tous ses membres harassés, une froide terreur. Il voudrait revoir Lianor, mais il craint de la retrouver les yeux éteints et fermés pour jamais à la lumière radieuse. Il désire lui parler ; mais il pense que déjà la mort aura rendu sa bouche muette; il

voudrait contempler les fraîches couleurs de la rose étalées sur sa figure enchanteresse ; mais il s'imagine qu'elle sera déjà enveloppée d'une vapeur froide et ténébreuse. Il voudrait contempler ses charmes, sentir ses caresses, jouir de sa douce conversation, de ses soins amis, mais il tremble de tout voir changé en une horrible image, en un spectacle funeste. Ah ! combien de fois il essaie de retourner en arrière ! combien de fois son cœur l'avertit de son malheur ! combien de fois, changeant de route, il décide de ne plus avancer ! d'aller chercher pour remède à ses maux, la rencontre de quelque bête féroce, plutôt que d'aller voir mourir celle dont les regards avaient, à tant de nobles hommes, donné un cruel trépas. En butte à tant de perplexités, c'est à peine s'il peut mouvoir son pas appesanti ; mais il ne va pas longtemps sans que ne se manifestent des signes évidents de ce qu'il redoute. A son oreille attentive arrivent une triste plainte, des cris entrecoupés, remplis de larmes et de désespoir ; il tressaille, il reste muet et froid ; ce qu'il redoute, il le regarde comme certain.

CHANT DIX-SEPTIÈME

ET DERNIER.

Mort lamentable de Dona Lianor; son mari l'ensevelit dans le sable avec un de ses petits enfants; poussé par le désespoir il s'enfonce dans la forêt, tenant son autre fils dans ses bras. Là il est dévoré par les tigres. Phébus, Protée et Pan pleurent la funeste catastrophe.

Pour ceux qui se sont trouvés exposés, sur les ondes furieuses et orageuses, au courroux des vents déchaînés; qui se sont vus mille fois submergés, c'est un grand soulagement, un doux repos qu'un port sûr. Pour ceux qui durant cette vie passagère sont en butte aux fatigues, aux chagrins, aux malheurs, aux angoisses, la mort est un repos; aux misères dont ils sont incessamment accablés, elle met un terme. Mourir, c'est mettre fin aux cruels outrages du

temps avare, qui toujours vole; c'est mettre fin aux coups immérités de la fortune mobile, changeante, inconstante, cruelle et impie.

Dans le dernier chant, s'il vous en souvient, vous avez vu le capitaine entendant mille cris confus; les présages de son cœur lui annoncent la mort cruelle de sa Lianor. Il se presse, il se hâte pour être présent à ce malheur, qu'il redoute et dont il est déjà certain. Il s'en va brisé par cette douleur accablante, traînant ses membres fatigués. Une haleine oppressée dessèche sa bouche mourante, ses tristes yeux, ses yeux affaiblis se changent en sources ardentes de larmes amères. Il arrive sur le bord de la limite fatale, dona Lianor allait franchir le dernier passage. Il la voit, qui promenant partout sa vue incertaine, ne cherche que lui, ne demande que lui; et, comme il est arrivé, elle retrouve un peu de force et de courage; elle veut lui adresser ses adieux, elle veut parler; mais déjà la mort tient sa langue enchaînée. Ses regards se fixent sur le visage attristé de cet unique ami que déjà elle abandonne, elle voudrait l'embrasser; mais ne le pouvant, elle se penche vers la terre, en proie à une douleur poignante.

Divine Calliope, voilà le moment où ta faveur

m'est surtout nécessaire, redonne à mon cœur la force qui dans une si fatale occurrence, lui échappe. Accorde la vigueur à mon esprit affaibli, car il succombe devant le spectacle de cette douleur qui le déchire; dirige ma langue et ma main qui refusent de continuer, et de traiter un sujet si pénible; mon âme affligée gémit dans ma poitrine; elle pleure, elle devient insensée, en présence de cette catastrophe impie, de cet événement cruel, de cette fin si triste réservée en ces parages à une telle beauté.

Ils sont la proie de la mort, ces yeux qui mille fois ont donné la mort; les angoisses de la mort bouleversent cette figure angélique et radieuse; déjà et pour jamais s'évanouissent les roses de ce front enchanteur; déjà sa blanche main est glacée et sans mouvement; son sein d'ivoire ne palpite plus. Elle est telle que la chaste image de Diane, sculptée jadis par la main de Phydias : elle ennoblissait le superbe édifice; mais elle est tombée sous les coups et la colère du temps avare. La belle statue, le noble et admirable chef-d'œuvre, gît, dépouillée, au milieu des décombres. Bien qu'elle soit déchue de sa gloire, elle conserve néanmoins de l'éclat, du prix et de la renommée. Elle montre un profil

juste, un tronc mesuré, une proportion rare et parfaite dans les membres; elle montre des yeux enchanteurs; elle est gracieuse, tout en elle est beau, mais inanimé. Tel sur la plage déserte gît le corps de Lianor, plus éclatant que le marbre ou la neige éblouissante; ses cheveux d'or le défendent et le couvrent de leur chaste protection.

Un cri a retenti; il monte jusqu'au ciel; ce sont les fidèles suivantes qui l'ont poussé; de leurs poings fermés elles se meurtrissent le sein et le visage; leurs lamentables clameurs rompent et fendent les nues; la voix sourde des rochers répond à ces cris, à ces gémissements et cette voix courant et se répandant à travers les arbres, forme des accents d'une indicible tristesse. Autant de fois elles appellent le nom chéri dans leurs paroles entrecoupées par les larmes, autant de fois leur répond le plaintif écho, avec la même affliction, avec la même douleur. Anéantis sous le poids d'une atroce souffrance le malheureux capitaine ne peut être consolé. Ses jambes fléchissent et se dérobent sous leur fardeau.

Il tombe auprès du corps de sa bien-aimée. Le visage voilé par l'affliction, le cœur torturé

par une douleur profonde, il tient ses yeux attachés sur cette beauté inanimée; il pense au terme fatal où sont venus aboutir son bonheur et tous les biens dont il jouissait. Il songe à ses joies passées qui maintenant ne servent qu'à l'attrister davantage. Pour surcroît de douleur, lui apparaît avec toutes ses vicissitudes, l'histoire de ses amours, d'abord si traversés et enfin couronnés par un événement si heureux, si prospère, si conforme à ses désirs. Il réfléchit comment est passé, pareil à une ombre vaine, le temps rapide et ami du changement : alors qu'il se croyait à l'apogée de la félicité, il a senti la fatale roue tourner et le précipiter. Longtemps il reste dans cette sorte d'engourdissement, comme privé de ses sens et le cœur oppressé. Enfin il se lève, il marche; il est muet, il pleure. Il va à l'endroit de la plage qui lui paraît le plus favorable. Il écarte avec ses mains le sable blanc, il ouvre une étroite sépulture; il retourne ensuite sur ses pas et prend dans ses bras fatigués ce corps froid et sans mouvement. Les esclaves l'aident dans ces derniers et funestes hommages; en accomplissant ces fatales funérailles, elles poussent de longs cris :

« Hélas! disent-elles, ô temps inexorable,

comment arraches-tu d'au milieu de nous une telle beauté ! »

Elles la laissent dans son éternelle et sombre demeure, et elles poussent en s'éloignant une nouvelle clameur. Elles arrosent la terre de leurs larmes amères; elles lui adressent toutes le dernier adieu. Lianor ne reste pas seule dans sa triste demeure; l'un de ses tendres enfants y est à côté d'elle; il n'a joui que pendant quatre années de la lumière du jour; la cinquième, hélas ! a été interrompue dans son cours. C'est là qu'est, avec sa mère expirée, l'enfant privé de vie. Tous les deux gisent dans la terre avec un amour dont il ne reste rien. Elle ne lui présentera plus son sein si blanc et que ses lèvres caressaient; elle ne lui donnera plus le doux et maternel baiser. Ils restent tous les deux sur la plage solitaire, ensevelis près des vagues irritées et laissant au monde un rare et funeste exemple des coups de la fortune cruelle et impie.

L'infortuné Sépulvéda promène avec égarement des yeux hagards; bientôt le nuage effroyable qui enveloppe son cœur se fond en un torrent de pleurs. D'une voix étouffée par les sanglots, il prononce des paroles de tristesse et de compassion. Il prend dans ses bras le fils

qui lui reste ; ce fils d'un âge si tendre, et dont la vue inspire la pitié. Par un étroit sentier il entre dans la forêt, dans la forêt peuplée de tigres et de lions farouches. Il cherche la mort, prenant en pitié ses maux, ils ne tarderont pas à la lui donner.

A peine il a pénétré dans l'épaisse et sombre forêt, qu'un monstre épouvantable, aux yeux pestilentiels et flamboyants, se dresse devant lui. Son aspect est terrible et formidable ; son visage est décharné, pâle, livide ; sa bouche montre des dents acérées ; son cœur paraît bouillonner d'une rage ardente. Sa poitrine découverte laisse voir deux seins, mais tellement desséchés, que la peau seule paraît en former la substance ; le reste de son corps semble privé de chair. Il s'approche de Sépulvéda et lui dit : « Où vas-tu, malheureux, misérable Portugais ; où t'imagines-tu trouver un remède à tes maux ? Il n'est donné à aucun être vivant de résister à de telles calamités. Viens, viens avec moi ; hâte le pas, suis-moi ; il est temps, il est temps de mettre fin à ton insupportable douleur ; je t'offre mon aide ; tu mettras un terme à ton existence qui maintenant est un fardeau pour toi. Je suis le Désespoir, avec moi finissent les an-

goisses et l'agonie d'une âme abreuvée d'afflictions. »

L'infortuné capitaine, suit le spectre en silence, sa détermination est prise. Mais une jeune femme, brillante, d'une céleste beauté, lui apparaît : Sur sa figure sont étalées les roses ; à côté de ses cheveux l'or le plus fin pâlit. Les rubis, les perles d'Orient, les vertes émeraudes se marient à sa chevelure ; elle porte une couronne d'énormes diamants, dont les rayons, plus que les rayons du soleil, éblouissent les yeux. D'une voix suave, elle dit : « Manquer de patience dans l'adversité, est d'un faible courage ; plus les maux sont grands, plus un cœur fort et doué de constance déploie de fermeté. Ne suis pas ce monstre, sur les pas duquel tu cours, et qui t'offre le remède le plus désespéré: ou il te conduit vers quelque lac profond, ou il veut te précipiter du haut d'un rocher. Tu es un vaillant soldat de Jésus-Christ; il t'offre l'exemple de la patience, au milieu des plus atroces, des plus injustes tourments, jamais il ne desserra les lèvres pour se plaindre. Chargé des péchés des hommes, il paya pour tous sur la croix ; et dans cette grande calamité, il obtint par ses larmes, du père souverain, le pardon

de tous. Aie de la patience dans le sort le plus contraire, sous le poids des coups les plus désastreux de la fortune; loue Dieu et remercie-le de ses décrets, et tu obtiendras une couronne semblable à celle-ci dans la gloire éternelle. »

En disant ces mots, elle ôte sa riche et radieuse couronne, et la plaçant sur la tête de Sépulvéda, elle raffermit ce cœur malade, affligé, agonisant. Le Désespoir voyant que le fort capitaine reprend sa constance, et que comme prix de sa victoire, il a déjà obtenu le prix céleste de la patience, disparaît tout-à-coup. S'évanouissant, il regagne aussitôt le ténébreux royaume; là, enveloppé dans les ombres du Tartare, il souffre et meurt éternellement. Ce monstre infâme et pervers, ce fils de l'enfer ayant disparu, Sépulvéda continue sa route à travers les sentiers de la forêt les plus étroits et les plus sombres. Il est accompagné seulement de la sainte vision qui a apaisé la tempête de son âme et du tendre enfant, qu'il porte dans ses bras, qui va mourir, qui est presqu'expirant. L'épaisse forêt se couvre d'une nuée obscure et noire; dans le cercle qu'entoure la ténébreuse vapeur on entend les rugissements perçants des tigres et des lions. Du sein de cette nuit affreuse, de deux

corps inégaux sortent deux âmes égales. Délivrées de leur mortelle prison, elles vont toutes les deux se reposer dans la gloire éternelle.

Phébus, voyant ses espérances anéanties, et croûler la vaine base sur laquelle elles s'appuyaient, gémit. Le coup affreux par lequel la fortune cruelle a mis à ses amours une fin si triste et si horrible, l'attère; il inonde de ses larmes son visage et son sein. Il pleure, il se lamente; dans cette affreuse occurrence, il s'élève au quatrième ciel; mais avant son départ il laissa ces vers gravés sur une pierre :

« Elle reste seule, sur la plage déserte, au milieu de sauvages et hideux rochers; elle reste froide, celle qui de la nature était l'œuvre la plus parfaite, celle qui méritait tous les éloges; cette Lianor, dont la beauté rendait muette toute langue humaine. L'impitoyable sort a changé en poussière ces grâces, ces talents, ces attraits. »

Lorsqu'il eut gravé sur une pierre blanche, dure et polie, ces paroles de compassion, il abandonne ce triste lieu et n'emporte avec lui qu'un amour et des regrets éternels. En arrivant à la quatrième sphère, il trouve ses superbes coursiers, affranchis de toutes règles durant son ab-

sence ; il met le frein à leurs bouches ardentes et enflammées et les conduit d'un bras fort et prudent. Il pénètre la terre d'un rayon perpendiculaire et appelle violemment à lui des vapeurs froides, humides, épaisses et lourdes ; elles montent lentement, et arrivées au milieu de la région du vide elles remplissent le ciel de nues sombres et chargées. Elles cachent le char du fils de Latone. Au milieu d'elles, Apollon verse des larmes abondantes, qui coulent par torrents ; il les disperse sur les rochers et sur la sombre forêt. Déjà une immense quantité de gouttes transparentes tombent sur les branches à l'épais feuillage. Déjà des hautes montagnes roulent les torrents enflés, produisant un bruit rauque et triste ; les pleurs de Phébus augmentant, des lacs de la matière liquide apparaissent dans les vallées, et les fontaines voisines mêlent à leurs ondes cristallines une eau troublée.

La nuit obscure étendait ses ailes sombres sur le ciel ; les joyeux oiseaux se cachaient sous la feuillée ; les sinistres oiseaux ennemis du jour, sortaient de leur retraite, faisant retentir leurs funèbres cris, et leur voix de funeste augure, prophétisait de lamentables morts ; durant les épaisses ténèbres, le grillon faisait entendre son

chant monotone; alors arrive une troupe nombreuse des humides habitants du turbulent empire de Neptune : couronnée de tristes limons, elle fend les ondes avec un bruit sourd; à intervalles égaux partent d'au milieu d'elle des gémissements plaintifs, de douloureux sanglots. C'est le vieillard de Carpathie qui pleure ses amours perdus, l'anéantissement de son unique bien. Ils arrivent près de la plage, l'obscurité devient plus noire encore; tous, alors, fondent en larmes; c'est un son bas, sourd, difficile à distinguer. « Hélas! charmante Lianor; hélas! belle Lianor, disent-ils... » Ils passèrent en cet endroit une grande partie de la nuit dans cette douleur si poignante et si légitime. Avant de s'éloigner le sage vieillard élève sa voix embarrassée par les larmes, il fait retentir dans les airs ces cris lamentables : c'est un son rempli de tristesse, c'est un accent déchirant. Il disait : « Ame charmante, tu resteras à jamais gravée dans la mienne. » Sur la pierre qui recouvre la tombe où Lianor se repose de tant de souffrances où Phébus avait écrit, il trace cette autre épitaphe :

« La perte de cette beauté frappe le monde

entier : que tous fassent éclater une douleur juste et poignante : que cette misérable catastrophe soit pour l'univers un exemple de la plus grande douleur, des plus cruels tourments : la fortune lui portait envie, elle manifesta clairement son affreuse et perfide jalousie, ses cruels projets, quand au milieu de ces rochers escarpés, d'un main criminelle elle trancha le fil de ses tendres jours. »

Lorsqu'ils eurent disparu sous les flots, qu'à l'horizon apparaissait une lumière confuse, que le ciel s'enveloppait de vapeurs obscures, voilà qu'à travers les bois sombres vient en gémissant une troupe serrée de satyres ; leurs têtes armées de cornes, sont couronnés des funèbres rameaux de l'if mélancolique et du funeste cyprès. Au milieu d'eux, la mort peinte sur le front, s'avance le rustique Pan, traînant avec une douloureuse angoisse son corps affaibli ; ses yeux, à force de pleurer, sont couverts d'un voile de sang ; sa gorge est oppressée par les sanglots, son triste cœur est déchiré par une poignante agonie ; il frappe sa poitrine à coups redoublés. Quatre faunes de la plus haute stature le portent et soutiennent ce poids évanoui. Sortant du milieu des

arbres, tous rangés en ordre, entourent la plage blanchissante. Le misérable amant s'agenouille sur la tombe fatale et chérie; il baigne d'un ruisseau de larmes la froide pierre, et dit à haute voix : « Lianor! ah! ma Lianor! quelle odieuse catastrophe, quel cruel destin t'a ainsi enlevée à mes regards? Qu'il est affreux ce coup de la fortune ennemie, qui a causé au monde un si horrible malheur! quelle vapeur mortelle ou quel souffle empesté a fané la fleur si fraîche de tes jeunes ans! Affreuse rigueur! quelle injuste Parque a coupé le fil si doux d'une telle existence? »

Ainsi se lamente et pleure l'infortuné pasteur; ses compagnons suivent l'exemple donné par sa douleur, et ces gémissements amers résonnant dans le creux du rocher, produisent une clameur épouvantable, une indicible rumeur. Faunes, sylvains, satyres, forment un large cercle, et le prodigieux amant versant des larmes pieuses, fait trois fois le tour de la froide, chétive et sombre sépulture, répandant sur elle de funèbres rameaux aux fleurs tristes et déjà fanées; trois fois aussi il appelle Lianor à haute voix, et pleurant, il lui adresse le dernier adieu. Les dernières solennités de ces

étranges funérailles achevées, le rustique Pan abandonne cet horrible lieu où ne réside plus que le cadavre de Lianor. Il part et se dirige vers un endroit où pendant longtemps il pleura cette fin désastreuse ; mais avant de s'éloigner, il laissa ces mots, qui contiennent son âme et sa vie :

« Cette beauté merveilleuse, incroyable, ces charmes hors de prix, cette grâce extraordinaire, cette femme en un mot aussi belle qu'infortunée, toujours aussi ingrate qu'aimée; une chétive et triste tombe sur une plage lointaine la renferme. Que d'une histoire si cruelle et si affreuse, le monde conserve à jamais la mémoire. »

FIN.